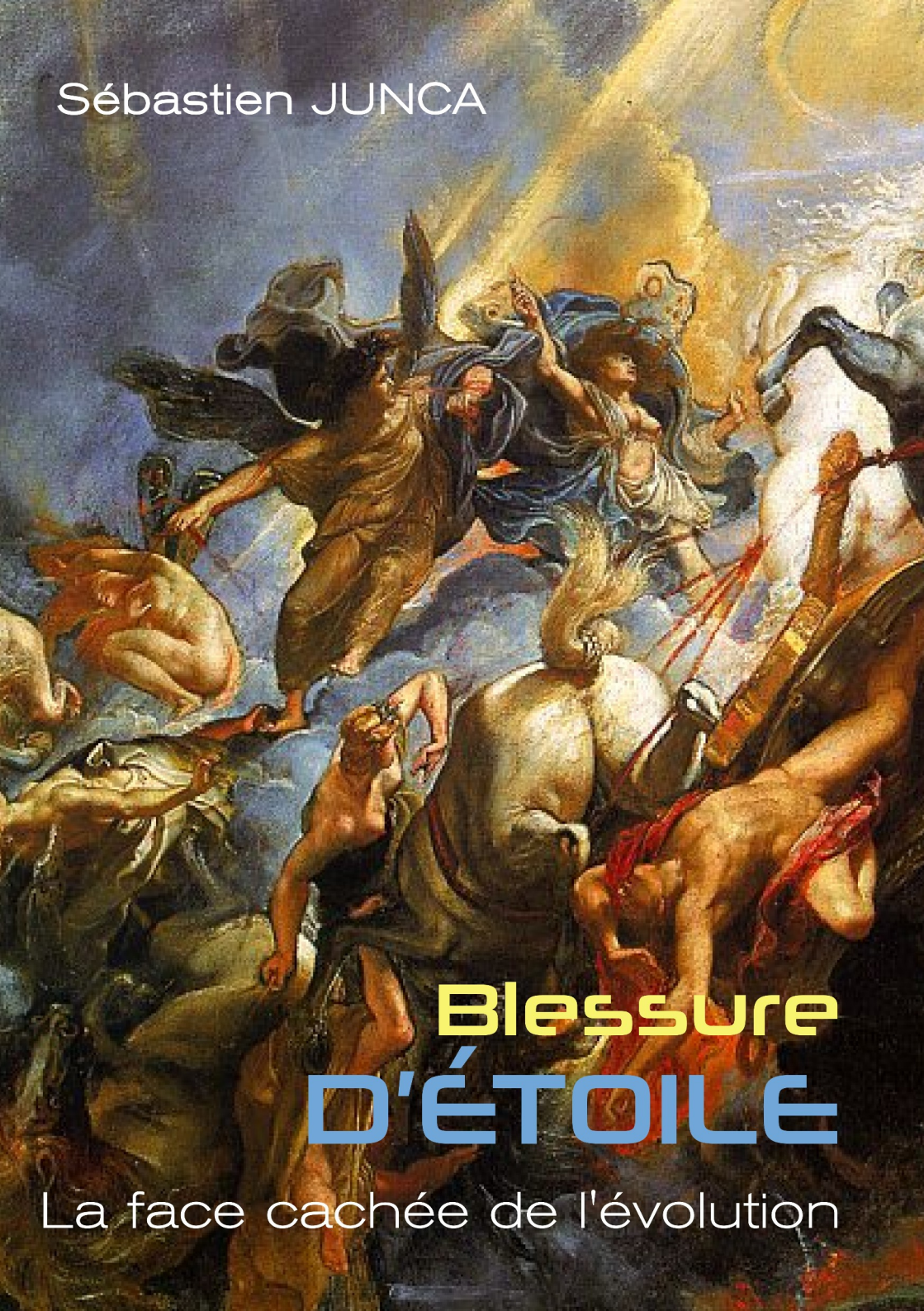




Sébastien JUNCA

Blessure D'ÉTOILE

La face cachée de l'évolution

BLESSURE D'ÉTOILE

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions de L'ARBRE D'OR :

- *Les Naufragés de Dieu*, 2008.
- *L'Envers du monde*, 2008.

Aux Éditions ÉDILIVRE :

- *De feu et de sang - Les charniers de lumière*, 2010.
- *Blessure d'étoile - La face cachée de l'évolution*, 2011.
- *Petit manuel de survie, de résistance et d'insoumission à l'usage de l'ouvrier moderne*, 2011.

Aux Éditions DEMOPOLIS :

- *Au cœur de la crise – Carnets ouvriers* (Préface de Gérard Mordillat), 2014.

En autoédition sur COOLLIBRI :

- *La Sensation du gouffre. Poèmes en prose et autres textes*, 2015.
- *Le Vouloir du Véridique. Carnets hygiéniques*, 2016.
- *Le Totem et l'atome. Introduction à la mécanique des dieux*, 2017.
- *Effondrement : une question de survie. Réflexions sur la dynamique du changement*, 2020.

Tous ces titres sont disponibles en autoédition
au format papier sur le site

coolibri.com

Sébastien Junca

BLESSURE D'ÉTOILE

La face cachée de l'évolution

Dépôt légal : Avril 2011
Contact : sebastienjunca@laposte.net
Page auteur sur : coollibri.com
ISBN : 978-2-8121-4933-7

À ma patiente *Pénélope*.

Si la pression d'une grande nécessité commune arrivait à vaincre nos répulsions mutuelles et à briser la glace qui nous isole, qui peut savoir quel bien-être et quelle tendresse ne sortiraient pas de cette multitude harmonisée ? – Quand ils se sentiront réellement seuls au monde, les hommes (à moins qu'ils ne s'entre-déchirent) commenceront à s'aimer.

Pierre TEILHARD DE CHARDIN,
Écrits du temps de la guerre.

INTRODUCTION

L'Homme dénaturé

Toute forme d'évolution, personnelle ou cosmique, est toujours jalonnée d'épreuves ou de perturbations violentes. Périodes charnières qui sont autant de tremplins et de moyens d'accéder à des degrés supérieurs de complexité ou de connaissance. Tous ces chaos sont autant de bourgeons sur le rameau préexistant. Nouveaux points de départ, tâtonnements, impasses même. Mais au final, toujours ce même élan, cette même force de vie qui relance le moindre mouvement d'atome ou d'étoile dans sa course à la création.

Mais pour envisager l'avenir, il faut avant tout se détourner du passé et pour n'en conserver que le fruit. Une semence à partir de laquelle tout doit renaître, chargé d'une énergie nouvelle. De celle qui depuis toujours cherche à hisser le moindre grain de matière vers des niveaux chaque fois supérieurs de conscience et de connaissance.

En arrière des bourgeons, tout se fige dans l'écorce desséchée. En avant, rien ! Autrement dit : tout ! Un champ

infini de possibilités, de nouvelles ramifications et de nouvelles directions comme autant de promesses. Un présent sans cesse renouvelé et prolongé au-delà de lui-même, vers la vie. Il n'y a pas de progression sans renoncement à ce qui vient d'être créé ; pas de nouvelle création sans offrande ; pas d'invention véritable sans l'oubli des habitudes et des certitudes comme autant d'entraves. Les forces qui mettent en mouvement, si l'on ne sait s'en détacher à temps, sont aussi celles qui paralysent. Pas d'élan ou de développement sans *rupture* ou *lâcher prise*. Pas d'envol sans abandon au vide qui appelle autant qu'il effraie. C'est une règle, une loi partout et depuis toujours à l'œuvre dans la nature et jusqu'au cœur de la personne humaine. Elle *est* la nature même, sa raison, sa racine et sa dynamique. La vie est dans le mouvement des choses et des êtres. Et ce mouvement lui-même repose sur un déséquilibre sans lequel le mouvement de la vie ne serait que répétition, pâle copie de lui-même. Une éternité faite d'immobilisme, d'enfermement et de stérilité : une perpétuité.

Depuis les premiers frémissements d'atomes et de particules, jusqu'à la maturation de la pensée sur Terre, il en fût toujours ainsi. De tout temps et à tous les degrés de la vie et de la pré-vie. Les mondes et les astres eux-mêmes ne dérogent pas à la règle. Ils n'échappent pas à cette puissante force de métamorphose et d'assimilation qui partout et depuis toujours roule l'univers sur lui-même. Un monde pétri et façonné de l'intérieur et par ses propres forces. Des énergies progressivement libérées par le jeu conjugué des spasmes du hasard et des convulsions de la matière. La Création est là, sous nos yeux incrédules. À travers souffrances et gémissements, elle déchire de toutes parts le voile des apparences comme une

peau morte.

Difficile aujourd'hui d'ignorer encore que le monde vit sur ses dernières réserves aussi bien biologiques que spirituelles. L'humanité est en proie à une avidité, une exigence et une impatience de tous les instants. Elle est à elle seule un ventre affamé que rien ne peut combler. Les nouvelles technologies et leurs développements exponentiels sont aujourd'hui, ou seront dès demain, en mesure de satisfaire nos désirs les plus fous ; nos rêves les plus insensés. Notre avidité trahit quant à elle un manque plus grand que ce que nos surproductions industrielles et intellectuelles parviennent à satisfaire. Nous sommes absolument en manque d'absolu. Un manque que nous cherchons par tous les moyens à compenser dans une consommation aussi effrénée et dévastatrice, qu'inutile. Car en goûtant à tout, on ne se nourrit de rien. Il est d'ailleurs assez stupéfiant de constater à quel point c'est dans les périodes de crises que les masses consomment avec encore plus de frénésie. Ainsi, nous nous enfermons toujours davantage dans une spirale de désirs éternellement insatisfaits. Un endettement qui ne se limite pas à nos seules sociétés et à leurs créanciers. Ce qui est observable chez chacun d'entre nous, l'est de la même manière au niveau supérieur. Depuis que nous nous gavons de science et de technologie, nous n'avons fait qu'accroître cet état de manque qui, nous le savons bien tout au fond, ne sera jamais comblé par les sciences de la matière. Nous sommes devenus dépendants et le manque de superflu est devenu plus difficilement supportable que le manque d'absolu lui-même. Surtout quand nous-mêmes ignorons que c'est d'absolu dont nous avons besoin. Enfin, non contents de nous endetter auprès de nos banquiers, nous nous endettons, plus

grave encore, auprès de la nature et de la vie.

Le monde à lui seul devient un produit de consommation jetable dans ses formes les plus variées. Nous visitons la Terre comme un zoo ou un parc de loisirs. Nous en consommons les ressources comme autant de produits dérivés malheureusement inaptes à pouvoir se renouveler aussi facilement qu'on renouvelle un produit industriel. Des ressources rapidement consommées et consumées par une humanité qui, à l'image d'un virus ou d'une bactérie, finit par mettre en péril l'organisme dont dépend sa survie.

Quel avenir pour une espèce de plus en plus coupée de son milieu vital, de ses racines biologiques ? Quel destin pour l'embryon pas encore parvenu à terme mais au cordon ombilical en passe d'être sectionné ? Quel futur pour l'homme prisonnier de ses rêves, de ses chimères, de ses illusions ? Un homme dénaturé, amnésié et anémié.

En l'état actuel, la Terre comme l'humanité sont arrivés au terme de leurs capacités matérielles de développement, d'auto-structuration, de complexification et de collaboration. La rupture est en passe d'être consommée. La matière brute, la planète, la vie elle-même arrivent au bout de leurs capacités nourricières pour une espèce qui en demande toujours plus. Nous perdons la saveur des choses et des êtres. Le goût de la vie dans ses plus simples manifestations. Au creux de nos sociétés, l'absence du manque nous prive de toute forme d'effort, de respect, de fraternité et de compassion. Le monde est à l'étroit au creux de lui-même, comme la larve au creux de la chrysalide. Les forces d'inertie, la matière, les esprits, les cœurs, craquent de toutes parts et commencent à céder sous les

assauts répétés de la vie.

D'où nous viennent nos maux ? Pourquoi en sommes-nous là, au bord d'un précipice écologique et idéologique qui a déjà commencé à nous ensevelir ? Pourtant le mal n'existe pas en soi. Il n'est, comme le disait Plotin, qu'un défaut de bien, un manque, une incomplétude. Il est cette résistance naturelle, presque mécanique et logique du monde, de la matière et de la chair, contre toute forme de progrès ou d'élévation. Il est à la création et à l'accomplissement de l'univers ce que la gravitation est à l'expansion de ce même univers : une résistance naturelle face à laquelle toute *création* génère une *réaction et vice versa*. Il est en même temps cette résistance qui permet à la vie de déployer dans l'espace et le temps toute sa progression, comme la densité de l'air dévoile le parcours des étoiles filantes. La mort est l'empreinte et la mémoire des progrès accomplis et sa seule présence, comme un précipice, nous prévient de la chute et nous montre la voie.

*Toute créature est encore dans les gémissements
et les douleurs de l'enfantement.*

Romains, VIII, 22.

Quels que soient l'époque ou l'endroit du monde d'où ils nous parviennent, les témoignages des hommes comme ceux de la Terre nous avertissent de la nécessité comme du possible retour d'événements de dimension cosmique. Autant de chaos qui furent les ferments nécessaires à la naissance, au développement et à la maturation de la vie puis de la pensée sur Terre. Arrivée au terme de son initiation, l'humanité, inapte à l'autodétermination devra s'en remettre à la nature et à son

verdict. Depuis le big bang et jusqu'à il y a 65 millions d'années – avec la disparition de nombreuses espèces –, les cataclysmes ont toujours été des forces de création. D'où que l'on considère le monde, depuis les plus ordinaires réactions chimiques jusqu'aux « brassages » d'atomes au cœur des plus lointaines nébuleuses, les bouleversements sont partout et de toutes les dimensions. Mais tous ces cataclysmes sont autant de révélations qui depuis toujours permettent à la création d'animer et de vivifier chacun des grains de matière qui font l'univers.

Comme l'embryon dans le ventre de sa mère prépare lentement les organes qui assureront sa survie et son développement, l'homme prépare aujourd'hui les organes qui lui serviront à vivre pleinement le monde qui doit se révéler. Comme le dit Jean Guitton dans *Justification du temps*, l'homme dans cette vie, prépare inconsciemment ses organes spirituels d'éternité et qui seront plus tard les instruments de sa communication et de son équilibre.

S.J.

PREMIÈRE PARTIE



MÉMOIRE DE LA TERRE

Les leçons du passé

C'est là aussi que je ramassai sur la route ce mot "Surhumain", cette pensée, que l'homme est une chose qui doit être dépassée. C'est-à-dire que l'homme est un pont et non un terme, et qu'il doit bénir les heures de midi et du soir, qui sont le chemin d'aurores nouvelles.

Friedrich NIETZSCHE,
Ainsi parlait Zarathoustra.

1

COMMUNICATION

HUMANITÉ ET PROGRÈS

*Qu'il soit mythique ou intelligible, il
y a un lieu où tout ce qui est ou qui sera,
se prépare en même temps à être dit.*

Maurice MERLEAU-PONTY,
La prose du monde.

*De même, quand nous sommes
intéressés à un certain type de progrès,
nous en réservons le mérite aux cultures
qui le réalisent au plus haut point, et
nous restons indifférents devant les
autres. Ainsi le progrès n'est jamais que
le maximum de progrès dans un sens
prédéterminé par le goût de chacun.*

Claude LÉVI-STRAUSS,
Race et histoire.

Toute forme de chaos ou de cataclysme ne fait jamais tout à fait « table rase du passé ». Les catastrophes qui ont émaillé l'évolution n'ont jamais été totales ou absolues. Elles furent au contraire autant de sources de changement, de progression et de création. Le chaos ne fait qu'élaguer, défricher ou supprimer les « branches mortes » ou les « fruits » qui n'arriveront jamais à terme. Il est la tempête qui balaye l'excédent de récolte et pour n'en préserver qu'une partie. Elle n'en sera que meilleure. Il sépare le « bon grain de l'ivraie ». Il ne conserve que l'essentiel et pour lui prodiguer un surcroît de vitalité.

Depuis les premiers temps du monde, la complexité œuvrant pour la vie est toujours sortie grandie de tous les bouleversements qui l'ont accompagnée. Les catastrophes cosmologiques ou biologiques débloquent le plus souvent des situations qui se seraient avérées autant d'impasses si elles ne s'en étaient remises qu'à leur propre déterminisme. Elles sont aussi, pour certaines espèces, l'occasion de s'exprimer et de sortir enfin de l'ombre d'autres espèces jusqu'alors dominantes.

« Il fallait que la vie et la pensée soient déjà inscrites dans les potentialités de l'Univers primitif. Sinon toutes les météorites du monde ne feront pas apparaître Mozart parmi la

descendance de nos petits ancêtres lémuriens¹. »

Il faut que les choses bougent toujours et intensément pour qu'elles se rencontrent et s'unissent davantage. Si les choses semblent s'être faites, et se faire encore de manière inexorable, ce n'est pas seulement par hasard. C'est peut-être parce qu'en amont, « tout est déjà fait ». Rien n'a jamais été vraiment *à faire*, mais simplement à inventer, à *révéler*. Comme si le monde se reconstituait inexorablement. D'autant plus sûrement et rapidement que les mouvements qui l'animent se font plus violents. Tout se passe encore aujourd'hui comme si, sous une apparence de chaos et de désordre, chacun des *grains* d'énergie était inévitablement attiré vers son plus proche voisin pour ne former qu'une seule et même unité de chair et de conscience. Comme si, sous l'apparence physique et énergétique de la matière, persistait une autre force qui tendrait à rassembler l'univers sur lui-même suivant un plan et une organisation préétablis.

S'OUBLIER

Notre vie est baignée d'universalité. Depuis le big bang, les choses ne se font ou ne se défont que pour se fondre. À travers le temps et l'espace, toute union a toujours été la promesse de plus de stabilité et de longévité. Par l'union de leurs éléments et de leurs propriétés intrinsèques, les corps ainsi constitués, contaminent la Création. Ils répandent la perception, la mémoire et la conscience par une sorte de métamorphose de la matière première. C'est ce processus de conservation et de

1 Hubert Reeves, *Oiseaux, merveilleux oiseaux*, Éditions du Seuil, 1998, p. 189.

conversion qui nous entraîne toujours plus loin, vers l'*universel* et le *total*.

Mais cette universalisation ne peut se faire sans renoncement. Individualité et universalité sont par définition contraires. La conscience n'est pas une chose, ni même un résultat ou un effet, mais une propriété. Et si elle disparaît ici, elle réapparaît là-bas. Notre personnalité change en quelques années et nous n'en sommes pas pour autant troublés. Si la conscience qui m'anime peut ainsi disparaître et réapparaître dans chacun des corps successifs de mon existence individuelle, comment ne pourrait-elle pas faire de même à travers tous les corps successifs de la Création ?

À chacun des instants de notre vie, notre conscience s'éteint. Elle resurgit l'instant suivant, revivifiée, nourrie d'une nouvelle force :

[...] ainsi la mémoire est liée à l'existence historique : à mesure que nous nous dépouillons de nos personnages sociaux, de nos enveloppes cosmiques, nous sommes de moins en moins conscients, mais de plus en plus nous-mêmes : à la limite la mémoire des vies étant éliminée, nous ne serons plus qu'être. Dans ces conditions la personnalité liée à la mémoire n'a pas d'existence absolue : ce qui existe, ce sont ces divers rôles que nous jouons dans le temps sous l'effet des conjonctures astrales et des devoirs¹.

La mémoire n'est pas limitée à notre seule capacité cérébrale. Elle s'étend bien au-delà des limites de notre propre

1 Jean Guittou, *Justification du temps*, PUF, coll. « Quadrige », 1993 [1942], p. 44.

corps, et, comme le dit Bergson au sujet de la conscience, « elle comprend tout ce que nous percevons, elle va jusqu'aux étoiles ». Toute perception, toute transformation ou toute action sur le monde, aussi infime ou intime soit-elle, est une empreinte. Chaque trace ainsi laissée nous relie dans l'espace et le temps. « La mémoire n'a rien à faire avec les nerfs, avec le cerveau écrit Nietzsche . C'est une propriété originelle. Car l'homme porte en lui la mémoire de toutes les générations passées¹. »

LA CHAIR DU MONDE

Faire de l'univers ses propres dimensions. Se faire soi-même *chair du monde*. Sentir le monde comme prolongement de nos propres dimensions, comme continuation de notre propre corps, de notre propre conscience grâce à celle de l'autre. Tout depuis toujours n'est que la mise en relation des choses, des êtres et des idées. « Sans communication la vie est impossible. Des signaux de régulation sont échangés en permanence dans les cellules pour assurer la coordination des myriades de réactions chimiques qui s'y déroulent². » Quand je communique, j'abolis instantanément toute distance physique et même temporelle entre moi et l'autre. La simple perception dépasse le seul produit de la sensation et de l'interprétation qui en est faite. La racine de toute perception est la *communication*. Non seulement la communication entre la conscience et ce qu'elle perçoit ; mais plus encore, la communication *de* la conscience à ce qu'elle perçoit. Elle est, au-delà d'une simple

1 Friedrich Nietzsche, *Le Livre du philosophe*, Garnier-Flammarion, 1991 [1969], § 92, p. 75.

2 Joël de Rosnay, *L'aventure du vivant*, Éditions du Seuil, 1988, p.161.

relation, une contamination de la chose perçue par la « chose » qui perçoit. La conscience s'étend instantanément aux dimensions de ce à quoi elle s'applique. Sa propriété réside dans la conversion de chaque objet de conscience en autant de prolongements d'elle-même. La conscience habite et se revêt de tout ce qu'elle saisit. Elle le transforme, le métamorphose et le convertit en *existant*, c'est-à-dire *chose perçue*. Elle met au monde, s'approprie et s'agrège instantanément ce qu'elle touche pour *faire corps*. C'est ce qui se passe lorsque nous lisons un même livre, visionnons un même film, écoutons une même musique. Même en des lieux et à des moments différents.

Si je touche un objet ayant traversé les siècles, les millénaires et/ou les espaces infinis ; si je traverse des paysages ou des lieux, eux-mêmes habités en leur temps par des hommes et des femmes ayant eux aussi existé il y a cent ou mille ans ; je participe, par procuration, à tous ces mondes et à toutes ces dimensions humaines, historiques, biologiques, géologiques ou cosmiques. Je rejoins et j'embrasse, grâce aux sens et à la mémoire, cette unité de sensations et de perceptions par-delà le temps et l'espace. Les lieux sont les liens qui nous unissent. Cet olivier plusieurs fois centenaire est le trait d'union entre le présent et ses premières années. Sa mémoire végétale, ses fibres, sa jeune écorce d'alors, ses racines même, se sont chargées des temps qu'il a traversés et dont il est, aujourd'hui encore, le vivant témoin en même temps que le lien. Il est la contraction du temps et de l'espace. Comme un colosse tenant entre ses branches écartelées tous ces siècles ensemble. Tous contenus, concentrés et réduits en lui. Il me permet d'un regard et par sa simple présence d'abolir le temps et de toucher du

doigt les pages les plus lointaines de notre histoire.

C'est un peu du Cosmos et de la Création elle-même que je tiens dans ma main par cette ammonite ou cette météorite qui me lient à tout ce qu'elles ont pu embrasser d'espace et de temps ; de rencontres improbables et de mystères. C'est un peu de passé où je me rends lorsque je manipule cet objet ou que je traverse ce lieu chargé d'histoire. Car dans le même temps, c'est moi que je charge d'histoire et d'universalité. La perception, une fois approfondie, n'est plus naïve, anodine et seulement personnelle : elle devient totale, universelle, et à terme, absolue.

Depuis le big bang et jusqu'à l'achèvement des temps ou du temps, l'univers ne vit que porté par l'incessante métamorphose d'une matière chaque fois propulsée vers des niveaux supérieurs de complexité et de conscience. Aussi, ce que nous perdons dans cette vie — dans la consommation et la consommation effrénée de la chair et de la matière —, nous le regagnons indubitablement plus « haut », plus achevé et plus vivant.

Tout chaos n'est qu'une transition. Il est le mouvement, le passage d'un état à un autre. Il est le milieu fluide, le lien en même temps matériel et dynamique entre un *avant* et un *après*. Il est une constante à toutes les étapes et à tous les étages de la Création. Il est dans les choses et les êtres en mouvement parce qu'il est dans le mouvement même des choses et des êtres. Il est dans le geste que je fais pour saisir un objet. Il est ce flot puissant, sans origine, qui depuis toujours monte du cœur même de la matière et la pousse dans ses derniers retranchements, dans ses dernières possibilités. Des limites qu'elle ne possède d'ailleurs sans doute pas. Il est l'expression

même de cette volonté, de ce désir, de cette puissance et de cette forme de détermination partout à l'œuvre. Le chaos est plus que le mouvement : il est changement et progression.

Nous associons toujours le chaos au désordre, à la destruction. Au contraire, toutes ces « catastrophes » sont autant d'accélération des échanges initiés par l'évolution. Ces événements sont l'impulsion et l'étincelle qui va infailliblement précipiter la réaction et la création. Chaque rencontre est un moment d'échange et de changement. Ainsi et depuis toujours se tisse un extraordinaire réseau de complexités et d'informations : un langage. Aujourd'hui encore, toute catastrophe, qu'elle soit cosmique ou simplement humaine, participe, qu'on le veuille ou non, à cette progression.

« Création, chute, incarnation et rédemption [...] cessent de nous apparaître comme des accidents instantanés disséminés au cours du temps. [...] : ils deviennent tous les quatre, coextensifs à la durée et à la totalité du Monde¹ [...]. »

La Création (au sens biblique), comme le dit Teilhard, est dans l'espace et le temps. Elle se poursuit toujours aujourd'hui. Non seulement à travers tous les événements qui jalonnent chacune de nos existences. Mais aussi à travers les différents cataclysmes qui font encore l'histoire de notre système solaire comme de notre planète. À notre échelle, tous ces bouleversements sont toujours « destructeurs ». Des individus, des sociétés, des civilisations, des espèces végétales ou animales ainsi que des biotopes y sont sacrifiés sans la moindre hésitation, sans la moindre émotion. C'est nous qui raisonnons eu égard à notre individualité, à notre personnalité et à notre

1 Pierre Teilhard de Chardin, *Comment je crois*, Éditions du Seuil, 1969, p. 69.

culture affectives. Mais nous sommes au-delà de nous-mêmes. Nous devons dès lors accommoder notre vue, nos sens, notre conscience même à cette nouvelle dimension pour laquelle nous sommes préparés. Du haut de nos brèves existences nous ne voyons pas tout parce que le phénomène dépasse le seul champ de notre vision. Parce que nos yeux ne sont que les yeux encore clos d'embryons et que nous ignorons vers quelle métamorphose, vers quelle vie nouvelle nous nous dirigeons. Celle pour laquelle nous sommes depuis toujours promis et préparés.

Fédérer des êtres déjà existants pour créer un être plus complexe et plus performant, voilà bien une des recettes favorites de la nature en gestation¹.

Hubert REEVES,
Patience dans l'azur.

La fécondité des événements est le plus souvent liée à leur fréquence, à leur intensité et à leur apparente violence. En laboratoire, lorsqu'on veut accélérer une réaction chimique, il suffit de faire monter la température du mélange. À tous les degrés de l'évolution, il a fallu le plus souvent l'intervention d'événements violents pour accélérer, encourager, intensifier et enfin débloquent des processus évolutifs auxquels il manquait un surcroît d'énergie.

1 Hubert Reeves, *Patience dans l'azur*, Éditions du Seuil, 1981, p.120.

GENÈSE

Tout commence par un immense fracas obscur et silencieux en même temps qu'infinimental. « Obscur » parce qu'à cette époque cosmologique (si l'on peut même déjà parler d'époque) la lumière n'existe pas encore. « Silencieux », car qui pourrait supposer la propagation de quelque vibration sonore au sein d'un chaos tellement infernal et incommensurable sans oreille pour l'entendre ? Le temps, l'espace et la matière ; les sons et la lumière n'existent pas encore. Comme le dit saint Augustin : « [...] avant que cette matière informe ait reçu de toi [Seigneur] forme et caractères distinctifs, il n'y avait rien, ni couleur, ni figure, ni corps, ni esprit ? Ce n'était pas un rien absolu, mais quelque chose d'informe, sans aucune figure¹. »

Aux premiers moments de l'univers, il n'y a ni galaxies, ni étoiles, ni planètes, ni molécules, ni atomes, ni nucléons. La matière se présente alors comme une grande purée, uniforme, sans grumeau, sans condensation, sans structure d'aucune sorte. Cette purée est faite de particules élémentaires. On y rencontre des photons (les grains de lumière), des électrons (ceux du courant électrique) et des quarks.

Le premier chapitre de l'organisation de la matière se passe là, un millionième de seconde après le début. Les quarks, trois par trois, se combinent pour donner naissance aux nucléons. C'est le coup d'envoi de la matière qui se complexifie² [...].

1 Saint Augustin, *Les Confessions*, Livre XII, III, 3, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1998, p.1058.

2 Hubert Reeves, *Poussières d'étoiles*, Éditions du Seuil, 1994, pp. 81-82.

Saint Augustin quant à lui nous parle de :

[...] terre invisible et inorganisée¹ [...] abîme sans aucune lumière au-dessus : au-dessus de l'abîme étaient les ténèbres. Qu'est-ce à dire sinon que ces ténèbres étaient bien plus profondes que si elles étaient au creux de l'abîme ? En effet, dans ces abysses marines que nous voyons aujourd'hui, il est jusqu'en leurs profondeurs un genre spécifique de luminosité perçue d'une certaine manière par les poissons et les êtres vivants qui rampent tout au fond. Cet ensemble-là, au contraire, était presque un néant, étant encore totalement informe, tout en étant capable de recevoir une forme².

LE VENTRE DU MONDE

Les galaxies, les étoiles, les planètes... transforment la matière originelle comme un organisme biologique transforme ses aliments. Elles les digèrent et se les incorporent pour se prolonger dans l'espace et le temps. Mais cette perpétuation pour elle-même serait un non-sens et une absurdité si elle ne s'accompagnait pas d'une complexification, d'un développement et d'une évolution non plus seulement spatiale et temporelle, mais aussi psychique. C'est ce qui se passe sur le plan personnel quand nous assimilons, digérons et incorporons comme nous le faisons des nutriments organiques. C'est ce qui se passe encore lorsque nous assimilons les multiples informations qui nous parviennent en continu *via* les différents

1 Saint Augustin, *Les Confessions*, Livre XII, VI, 6, *op. cit* ; p. 1059.

2 *Ibid.*, Livre XII, VIII, 8, p. 1061.

réseaux organiques, mécaniques, électriques et numériques tissés à travers les âges. Au sein même de notre matière cérébrale en perpétuelle activité, se prolonge et se perpétue inlassablement ce même processus d'échange, de digestion et d'assimilation de l'*information* des premiers temps. « Observée au microscope électronique, la cellule ressemble à une ville vue d'avion avec ses voies de circulation, ses échangeurs, ses nœuds d'interconnexions. Les éléments essentiels de la communication sont les *réseaux*, les *molécules-signaux* et les *récepteurs*¹. »

Nous sommes nous-mêmes la continuation de cette immense digestion de l'univers par lui-même. À l'image de n'importe quel autre organisme de moindre dimension, le cosmos est tout entier assimilation, échange, division, reproduction et communication. Tous ces principes de base inhérents aux organismes dits « vivants » sont déjà présents à travers les différentes étapes de l'évolution cosmique. La vie est partout et toujours à l'œuvre. Les activités humaines, dans leur plus grande diversité, en sont le prolongement. Chaque bouleversement, depuis l'assimilation de ses nutriments par la cellule jusqu'aux « tempêtes » cosmiques, sont les creusets, les activateurs et les accélérateurs de la vie. Ils illustrent à tous les niveaux ce perpétuel brassage de la matière qui l'aide à expulser et à exprimer l'*information* qu'elle renferme depuis toujours.

À tous les niveaux de la complexité, on observe autant d'associations et de combinaisons menant à une variation d'effets infinis. Les 117 éléments chimiques fondamentaux de la classification de Mendeleïev ont suffi à l'infinie diversité de

1 Joël de Rosnay, *L'aventure du vivant*, op. cit ; p. 161.

la matière à travers l'univers. Adénine, Thymine, Guanine et Cytosine sont à l'origine de la diversité du vivant. Quelques phonèmes de base suffisent, à travers la parole, pour décrire l'infinie diversité de la vie matérielle et spirituelle. Joël de Rosnay nous dit que :

Des molécules synthétisées en un endroit sont transportées dans la zone où elles seront actives. On a récemment découvert que les molécules ainsi exportées étaient étiquetées au préalable avec un "code postal" moléculaire spécifiant l'endroit où elles devaient être envoyées.

La circulation d'informations se fait par l'intermédiaire de molécules-signaux, reconnues par les récepteurs. Ces molécules, comme des hormones, sont à la fois messenger et message. En effet, leur forme est en elle-même une information. C'est cette forme qui est reconnue par le récepteur, de la même manière qu'une clef est reconnue par la cellule qu'elle ouvre¹.

L'IMAGE DU MONDE

Comment de tels agencements, de telles organisations plus complexes les unes que les autres, et donc plus improbables, ont-ils pu ainsi se faire au mépris du hasard ? Depuis toujours s'opère une séparation de l'unité vers la multiplicité. Et cette multiplicité, cette complexité et cette diversité ne se sont faites le plus souvent qu'à partir d'un seul élément de base. C'est ce qui s'est passé dans le plasma primordial. C'est ce qui s'est

1 *Ibid.*, p. 162.

passé encore au cœur des galaxies et des étoiles au cours de la synthèse des différents éléments. C'est encore ce qui a continué de se faire dans l'océan primitif. « L'esprit » si j'ose dire est toujours le même. Ces différentes duplications d'une forme de base, qu'elles se fassent par association et copie ou par division, semblent, tout au long de l'évolution, s'accompagner de toujours plus d'intériorisation comme le dit Teilhard de Chardin. Chaque multiplication de la forme par elle-même, semble l'occasion d'une multiplication de l'« intention » ou de la « volonté » dont elle n'est que le support, la manifestation et le révélateur. Si, depuis les tous premiers mouvements d'atomes et de particules, les choses semblent inéluctablement vouloir se faire toujours dans le même sens, ce n'est sans doute pas par hasard. Et ce n'est pas davantage par hasard si la matière a cette propriété intrinsèque et inaliénable qui consiste à s'unir toujours davantage et pour toujours plus de complexité et d'intériorisation. Car ce n'est pas l'union pour elle-même qui motive la vie, mais l'union pour une métamorphose sans cesse renouvelée et révélée.

Si les choses depuis toujours semblent si bien se faire, d'une façon si évidente, si déconcertante parfois (et en négligeant l'aspect temporel qui n'est qu'une notion et une perception toute humaine), n'est-ce pas quelque part parce que tout est déjà fait et que ce que nous contemplons dans le temps et l'espace n'est que l'ombre portée de ce qui se tient de manière monolithique, déjà « ailleurs » et depuis « toujours » ?

Rien ne peut naître de rien, et il est impossible que quelque chose existe s'il n'est pas déjà de toute éternité. Les sciences n'ont jamais fait que subdiviser et par là même, repousser la question de la « Création » toujours un peu plus loin, mais sans

jamais la résoudre. Si quelque chose existe, c'est que quelque chose d'autre existait avant pour lui donner naissance. Ce n'est pas la Création ou l'existence qui sont absurdes, mais le néant à partir duquel on les fait naître, ou sur quoi on les fait reposer. Seule l'idée du néant est absurde en soi. L'existence ne précède ni ne suit l'essence. Elles sont toutes deux confondues, sans commencement ni fin.

L'évolution n'a fait qu'écarter l'un de l'autre, pour les développer jusqu'au bout, des éléments qui se compénétraient à l'origine¹.

Henri BERGSON,
L'évolution créatrice.

Comme toujours, nous appliquons à la nature nos propres modes de fonctionnement. Nous lui prêtons la même façon de construire, d'élaborer, de fabriquer que celle que nous utilisons au quotidien au cœur de nos sociétés et de nos industries.

[...] Ne serait-il pas en revanche fort vraisemblable que ce que l'existence a de plus superficiel et de plus extérieur – de plus apparent, son épiderme, ce qui la rend palpable – fût la première chose que l'on pût saisir ? Peut-être même la seule chose ? Une interprétation “scientifique” du monde, telle que vous l'entendez, resterait par conséquent l'une des plus stupides, c'est-à-dire l'une des plus pauvres en significations de toutes les interprétations imagina-

1 Henri Bergson, *L'évolution créatrice*, PUF, coll. « Quadrige », 1998 [1941], p.176.

bles [...]. Mais un monde essentiellement mécanique serait un monde essentiellement absurde ! Mettons que l'on estime la valeur d'une musique que d'après la quantité d'éléments susceptibles d'être comptés, calculés, réduits en formules, – pareille estimation “scientifique” de la musique, combien absurde ne serait-elle pas ! Qu'en aurait-on retenu, compris, reconnu ! Rien, strictement rien de ce qui en fait essentiellement de la “musique”¹ !...

Comme la partition musicale, la Création n'est que la retranscription, la formalisation d'une œuvre déjà composée en amont et d'un seul tenant. Le monde lui-même comme le dit Schopenhauer, n'est qu'une représentation ; l'empreinte d'une totalité déjà faite ailleurs et de tout temps. Il est, comme le dit aussi Bergson, « l'envers d'un indivisible ». Toutefois, et du fait même que nous sommes partie prenante de cette représentation ; que nous en sommes un des éléments constitutifs sinon révélateurs, nous ne pouvons le considérer de l'extérieur et d'un seul regard comme nous le faisons d'une photographie, d'un tableau, d'une personne ou même d'une œuvre musicale. Nous ne pouvons dès lors l'appréhender et le comprendre qu'à partir de notre propre perception de l'espace et du temps. Et c'est peut-être justement parce que notre perception est temporelle et spatiale qu'elle est partielle et partielle.

Tout comme le papier photographique possède son propre révélateur, la réalité possède le sien qui, par la complexité et toujours plus de conscience, la révèle à elle-même. Mais cette

1 Friedrich Nietzsche, *Le Gai Savoir*, Gallimard, coll. « folio / essais », 1999 [1956], Livre cinquième, § 373, p. 283.

révélation n'est toujours que fragmentaire, localisée et réduite au lieu même de l'apparition de cette complexité et de cette conscience. Parce que c'est la perception même qui invente et révèle le monde. Comme c'est elle qui me fait voir la photographie et entendre la symphonie. Mais si la perception de l'image est totale parce que extérieure, celle que j'ai du monde est inachevée, incomplète parce que localisée, circonscrite et particulière à chacun des points, (les centres individuels) qui composent et participent de cette représentation. Quand bien même nous pourrions, dans un avenir encore lointain, développer plus encore nos « organes d'éternité », – et pour étendre notre conscience à toutes les autres présentes, passées et à venir – nous n'obtiendrions toujours qu'une image. Une vision, une représentation du monde certes plus nette, mais qui ne serait jamais la Vérité elle-même. Une photographie est une représentation plus fidèle qu'un portrait peint. Ce dernier est lui-même plus complexe qu'un dessin d'enfant. Mais ces trois formes de représentation ne sont pas plus la Vérité les unes que les autres. Comme n'importe quel langage ou image, il ne faut considérer de l'univers que ce qu'il représente et non ce par quoi il est représenté. Enfin, tout comme la qualité d'un film dépend aussi du projecteur qui lui prête vie ; la qualité « picturale » de l'univers dépend de notre capacité à le percevoir et à nous le représenter. Tout est déjà fait ! Tout est déjà joué ! Mais nous ne connaissons encore rien du « film » universel. Car nous n'en visionnons que des « diapositives » quand il faudrait le regarder à raison de « 20 images par seconde » et en Haute Définition.

Ce qu'il nous faut dès lors chercher à mettre en évidence, à

défaut d'en faire l'expérience, c'est le lien qui unit cette vérité absolue, sous-jacente et dynamique, à cette multiplicité apparente. Du fait même de la perception que nous avons de la réalité, nous établissons systématiquement et scientifiquement des liens de causalité entre les différents éléments qui font les choses. Ceci alors qu'ils n'en sont que la *représentation*. L'unité de l'être ou de la chose n'est pas réductible à la somme ou à l'association de ses différentes parties. Nous ferions inmanquablement la même erreur d'appréciation si nous considérions toute photographie comme la juxtaposition délicate, parcimonieuse et même impossible de tous les points infinitésimaux qui la composent. Pour autant il n'en est rien. Elle n'est que l'empreinte sur le papier, le décalque quasi instantané d'un fragment de la réalité. Elle en est l'esprit, la dynamique, la force de cohésion, mais jamais la résultante. Elle est une *impression* dans la double acception du mot. Elle est un sentiment, une perception globale, une vue d'ensemble en même temps qu'une empreinte dans la matière. Comme l'empreinte dans le sable, le réel n'est pas le fruit de la juxtaposition des différents « grains » qui le composent.

La Création est un mouvement d'ensemble qui doit être observé dans sa totalité et par une perception unique. Elle est un tout qui ne peut être réduit ou subordonné à une seule de ses parties. Car c'est toujours le tout ou l'idée du tout qui conditionne le développement des parties. La totalité ici n'est pas la somme de ses parties. Elle est bien plus. Aussi, n'y a-t-il pas de lien direct entre les parties et le tout. Du moins s'il est en apparence, il n'est pas en essence. Tout comme il n'y a pas plus de lien de causalité entre les parties du geste et le geste lui-même. Et pas davantage entre les points qui composent la

photographie et ce qu'elle représente. De même que, selon Merleau-Ponty, le sens du mot déborde bien au-delà le mot qui l'exprime ; le sens de l'univers irradie bien au-delà de ses propres limites. N'est-ce pas le seul mouvement de la vie et de la création qui est à retenir, plus que les formes qui en sont l'expression ?

La matière est loin d'avoir révélé tous ses secrets et il y a fort à penser qu'elle possède en elle sa propre résolution. La clé même qui nous permettrait de la surmonter, de la transcender, et à terme, de se la réapproprier pacifiquement. Elle ne serait plus seulement notre moyen d'être au monde, mais le véhicule même de notre transcendance et de notre retour à une réalité première et fondatrice.

Plus on cherche à définir avec précision l'évènement marquant le passage de l'hominidé à l'humain, et moins la frontière nous paraît nette et franche. Que l'on interroge les uns ou les autres, aucun consensus à ce sujet n'a encore été trouvé par l'ensemble des anthropologues. Quand certains mettent en avant l'apparition du langage articulé, d'autres font prévaloir la fabrication d'outils ou l'émergence de la pensée réflexive. Mais toutes ces particularités qui pourraient toutes à la fois définir l'homme au début de sa modernité, se retrouvent non seulement chez les grands singes, mais aussi chez d'autres espèces plus « éloignées » de nous. Comme pour décrire la vie et la frontière ténue qui sépare l'inerte du vivant, les sciences de l'homme ont autant de difficultés à appréhender l'humain et le moment de l'évolution où il se démarque de façon singulière

du règne animal.

Quel que soit le critère de différenciation mis en avant, celui-ci ne surgit jamais soudainement en l'espace d'une génération. Comme si la complexité se faisait par palier et que, passé un certain degré, nous nous trouvions projetés par quelque métamorphose à un niveau supérieur ; « entrés » en humanité comme par une soudaine conversion. Concernant les objets utilisés par différentes espèces animales, à partir de quel moment ceux-ci deviennent-ils des outils ? Quelle différence y a-t-il entre le primate utilisant une fine brindille pour extraire quelques termites de leurs galeries et l'oiseau utilisant ces mêmes brindilles pour l'édification de son nid ? N'est-ce pas l'homme qui différencie des faits et des attitudes originellement identiques, mais inaptes à s'exprimer dans toutes leurs dimensions ? D'aucuns diront que le primate se projette un peu plus loin dans l'avenir que l'oiseau, qui lui ne fait qu'obéir à son instinct de perpétuation de l'espèce. Le primate aurait ce pouvoir d'anticipation et prévoirait ainsi le résultat de la manipulation de sa brindille. Mais alors que dire du pinson-pic (ou *pinson de Darwin* ou *des Galápagos*) lorsqu'il va jusqu'à tailler une épine de cactus pour aller chercher des termites ? N'y a-t-il pas, là aussi, anticipation ?

La difficulté est la même lorsque l'on s'attarde sur la notion de langage. À partir de quel moment peut-on parler de langage ? Au plus loin que nous remontions dans le temps, les différentes complexités rencontrées ont toujours un langage qui leur est propre. Elles ont toujours un système d'encodage ou de signification adapté et proportionnel à leur besoin d'échange et de structuration.

Et si toutes ces difficultés ne tenaient pas tout simplement

au fait que l'homme, en tant qu'entité indépendante du reste du règne animal n'a jamais réellement existé ? Tout comme la notion de vie, la notion d'humanité est un des nombreux concepts que nous avons nous-mêmes forgés. En nous isolant ainsi du reste de la Création nous avons dans le même temps perdu le moyen de mieux la comprendre « de l'intérieur ». Ne serait-ce pas à cette période qu'il nous faudrait symboliquement situer le *Péché originel* ? S'il n'est pas plus aisé de définir la vie que l'humanité, c'est parce qu'ils ne sont pas limités à des périodes et à des faits biologiques ou anthropologiques précis avec un *avant* et un *après* clairement identifiés. Ces moments sont plus des « mouvements » et des « variations » que nous percevons d'autant mieux qu'ils se « synchronisent » et se superposent avec ceux qui nous sont propres. La vie comme l'humanité ne sont pas des « étiquettes » qui nous auraient été données et qu'il nous faudrait ainsi « coller » là où elles coïncident le mieux avec notre réalité. L'humanité n'a pas de réalité. Elle est un idéal. Nous pourrions dès lors parler de la part d'humanité présente en chaque animal tout aussi justement que nous pouvons observer parfois la part d'animalité encore présente en l'homme. L'humanité serait plus une qualité, une propriété, au même titre que la transparence, la fluidité ou la rugosité d'un corps quelconque. Une forme de mouvement ou de principe absolu vers lequel nous tendrions mais sans jamais véritablement l'atteindre. Parce que, et comme n'importe quel idéal, elle n'existe pas en soi. Elle est la convergence passagère de différents aspects de la vie réunis en une espèce. La notion d'humanité n'est pas un tout indivisible et donné d'un bloc. Elle est au contraire la fusion de différents caractères qui, si on

les isole les uns des autres, peuvent être observés très loin dans le passé et au sein d'innombrables espèces. L'humanité c'est à la fois la bipédie, la conscience réfléchie, le culte des morts, la fabrication d'outils, le langage, etc. Si l'homme d'aujourd'hui est la synthèse de différents traits et aptitudes qu'il a su développer tout au long de son histoire, que ne pourrait-il être demain ? Nous aurions d'ailleurs de bonnes raisons de croire qu'à une certaine échéance, (plusieurs milliers, voir millions d'années) et après maints bouleversements et cataclysmes de toutes sortes, l'humanité telle que nous la vivons aujourd'hui n'existera sans doute plus. Non parce qu'elle aura physiquement disparu, mais tout simplement parce que ce qui l'aura prolongé et continué sera si différent des critères que nous mettons aujourd'hui en avant, qu'elle en sera méconnaissable. Nous aurons sans doute affaire alors à une toute autre forme de vie qui n'aura plus rien à voir avec ce que nous connaissons aujourd'hui et qui nous singularise.

La révolution scientifique et industrielle de l'Occident s'inscrit toute entière dans une période égale à un demi-millième environ de la vie écoulée de l'humanité. On peut donc se montrer prudent avant d'affirmer qu'elle est destinée à en changer totalement la signification¹.

Claude LÉVI-STRAUSS,
Race et histoire.

Aussi, l'humanité n'est pas plus définie qu'elle n'est finie.

1 Claude Lévi-Strauss, *Race et histoire*, Denoël, coll. « Folio/essais », 1987 [1952], p. 62.

La situer à un moment bien précis de l'évolution équivaldrait à définir avec exactitude le moment de l'émergence de tel ou tel critère présent chez notre espèce. Ce qui est impossible, puisque quels qu'ils soient, ces critères, loin d'être propres à notre seule espèce, ont toujours un précédent, à l'image de la matière elle-même.

LA CONNAISSANCE

L'homme, si primitif soit-il, est le seul bipède à contempler le ciel. Toute théorie qui oublierait ce fait est sans intérêt.

Jérôme LEJEUNE.

Par-dessus tout, c'est cette soif des origines qui fait de l'homme une singularité du règne animal. Le culte des morts, celui des ancêtres et ce regard sans cesse tourné vers le ciel sont les différents aspects d'une quête qui a accompagné *Homo sapiens* sur le chemin de son émancipation vis-à-vis de la nature. Le sommet de toute civilisation, son « poste avancé » n'est-il pas toujours cette éternelle quête des origines et de la Vérité ? Mais là encore, certains aspects de la vie animale ; certains comportements individuels ou sociaux, semblent nous refuser nos dernières certitudes.

Des études sur les grands singes montrent de manière quasi indéniable que certains primates ont une conscience de la perte, de la mort de l'un des leurs. Les observations les plus déconcertantes viennent des chimpanzés. À Bossou,

en République de Guinée, une épidémie a décimé une partie de la colonie entre 2003 et 2004. Plusieurs semaines durant, les femelles ont continué à porter leur jeune décédé dont le corps s'était même, dans certain cas, momifié. Lorsqu'un chimpanzé adulte meurt, les autres se rassemblent autour de la dépouille, le touchent et l'observent. Jane Goodall raconte comment, en Tanzanie, en 1972, un singe âgé de 8 ans, Flint, s'est allongé près de la dépouille de sa mère en vocalisant et en la touchant inlassablement. Il cessa alors de s'alimenter. Quelques semaines plus tard, Flint fut retrouvé mort : il semblerait qu'il se soit laissé mourir.

Des observations encore plus troublantes viennent des éléphants d'Afrique, étudiés notamment au Kenya par Cynthia Moss en 1976. À la mort de l'une des femelles du groupe, les autres éléphants sont restés longuement autour du cadavre, le touchant délicatement avec leur trompe et leurs pieds. Ils ont ensuite gratté la terre et en ont parsemé le cadavre à l'aide de leur trompe. Certains sont partis dans les buissons avoisinants afin de casser des branches qu'ils ont déposées sur la dépouille. À la nuit tombée, le corps de l'éléphante était recouvert de terre et de branchages. Tout le groupe est resté comme pour veiller la disparue. Ce n'est qu'à l'aube qu'il s'est éloigné. Étrangement, c'est la mère de la morte qui est partie en dernier.

Des cas similaires sont légion et, bien qu'on ne puisse pas parler de véritable enterrement, nous pouvons légitimement penser que la mort chez certaines espèces entraîne une ritualisation, similaire par divers aspects au cérémonial pratiqué par une grande partie de la population

*humaine*¹.

Encore une fois, nous ne pouvons juger que de ce que nous percevons de la réalité. Or, et suivant tout langage, les faits comme les mots ne « disent » pas tout. Toujours plus grande est la part de ce qui nous est caché, comparée à celle révélée par l'observation des faits.

Dans le même temps, il y a environ 50 ou 60 000 ans, l'efflorescence du langage articulé sur toute la surface de la planète sera un puissant levier qui finira de propulser l'homme sur le chemin de la socialisation, de la culture et de la civilisation.

Aujourd'hui, et pour la plupart d'entre nous, l'intelligence semble être ce qui nous caractérise le mieux. Ce qui nous différencie du reste du monde animal. Mais qu'est-ce en vérité que cette intelligence que nous brandissons sans cesse comme le *summum* de tout développement biologique ? N'est-elle pas tout simplement un concept, une idée de plus, limitée au seul cadre de nos sociétés affranchies de la nature ?

Il n'est de vérités que relatives à un pays et à une histoire, à un lieu et à un temps, nous dit Michel Onfray. Rien ne saurait valoir indépendamment des frontières pour la totalité de l'univers. Les prohibitions, tout comme les vérités, sont relatives. Certitudes ici, doute là, erreur ailleurs. [...] Seuls les coutumes, les traditions et les usages se cristallisent et, de vérités relatives qu'ils sont,

- 1 Emmanuelle Grundmann, éco-anthropologie et ethnobiologie, Muséum national d'histoire naturelle, dans *La Recherche*, nf 378, septembre 2004, p. 77.

*deviennent vérités générales et sont révéés comme telles*¹.

Parvenus au niveau technologique et industriel qui est celui de nos sociétés occidentales, nous avons fini par inverser le processus qui visait originellement à nous protéger des aléas de la nature. Aujourd'hui, nos développements collectifs issus de nos comportements individuels sont une réelle menace pour la planète et pour la vie. À l'image d'un virus ou d'un cancer, l'espèce humaine est devenue une véritable pandémie dont l'étendue est directement liée à celle de nos progrès. À partir de la description des cellules cancéreuses faite par Joël de Rosnay, on peut se livrer à un petit exercice de style aussi étonnant que troublant. « Les cellules cancéreuses, quant à elles, sont sourdes à ces signaux d'inhibition de la reproduction. Elles se comportent comme des cellules en train de cicatrifier une plaie [...] mais qui ne s'arrêteraient plus. Une cellule cancéreuse se multiplie sans que les mécanismes normaux de contrôle et de régulation puissent intervenir². » Plus loin il nous dit : « La cellule cancéreuse est "immortelle" ; elle se reproduit un nombre illimité de fois : tant qu'elle trouve de quoi se nourrir. Et tant que l'organisme qui l'abrite est vivant³. » Il suffit à présent de remplacer *les cellules cancéreuses* par *les hommes* et *organisme* par *territoire*. Nous voyons à quel point nos progrès s'apparentent étrangement à ceux d'une maladie incurable. Bien sûr, comparaison n'est pas raison, et une différence subsiste entre ces deux formes de vie. C'est cette aptitude de l'homme à réguler ses comportements individuels eu égard aux

1 Michel Onfray, *Cynismes*, Éditions Grasset & Fasquelle, 1990, p. 105.

2 Joël de Rosnay, *op. cit* ; p. 163.

3 *Ibid.*, p. 164.

nécessités collectives. C'est cette aptitude à développer une forme de conscience commune conditionnée par des consciences individuelles portées vers un même objectif. Quand les autres espèces ont leurs propres systèmes de régulation internes (organiques, physiologiques) ou externes (sociaux, climatiques, etc.) ; l'homme possède cette aptitude à la prise de conscience et à la coopération qui peuvent, dans une certaine mesure, aider à diminuer sinon réguler l'impact de ses développements sur son environnement. Mais cela ne fonctionne que si les individus acceptent, au moins partiellement, de renoncer à leurs réflexes de survie individuels pour participer à cet éveil et à cette conscience collective, gages de notre survie en même temps que de celle des autres espèces.

Car c'est bien la conscience qui fait sens. L'objet en soi n'est rien et ne signifie rien s'il n'est pas dans le même temps le reflet d'un sujet par lequel et pour lequel il existe. Comme le dit Merleau-Ponty, que serait une nébuleuse si elle n'était vue par personne ?

Dès lors, charge à nous d'être les dignes représentants de la vie et de la complexité dans cette région de l'Univers. Aussi, notre seule façon de progresser tout en servant la vie consistera dans l'approfondissement de notre compréhension intuitive du monde et dans la consolidation des liens qui nous unissent à lui. Si la conscience donne véritablement un sens à l'existence et à toute forme de création – qu'elle invente et qu'elle révèle par l'acte de percevoir ; alors c'est à nous de prendre en charge, non seulement notre avenir, mais l'avenir du monde et du Cosmos dans toute son immensité temporelle et spatiale. Pour

paraphraser Bergson, on peut dire que notre responsabilité dépasse les limites mêmes de notre corps. Elle s'applique à tout ce que nous percevons ; elle va jusqu'aux étoiles.

2 REGARD SUR L'ÉVOLUTION

*L'évolution est le résultat d'une
dialectique entre l'interne et l'externe...*

*Homo Sapiens est un détail dans
l'histoire de la vie, et n'en incarne pas
une tendance.*

Stephen JAY GOULD.

*Pour moi ce Monde n'est qu'une
Vision Continue de la Fantaisie et de
l'Imagination.*

William BLAKE.

Au plus loin que porte le regard du biologiste, du paléontologue, du géologue ou de l'astrophysicien, la vie apparaît comme un mouvement ininterrompu à travers une abondance et une diversité inépuisables. Y a-t-il véritablement un but, une direction à ce que, très improprement, nous appelons l'évolution ? Car « évolution », dans le langage usuel, sous-entend l'idée d'un progrès à travers l'accumulation d'expériences, de complexités et de connaissances. Mais pour quelle inutile domination, et pour quelle ennuyeuse et stérile suprématie ? Les plus puissants monarques se lassent de leur pouvoir. Comme on se lasse aussi de l'accumulation des richesses ou des savoirs. Le seul bonheur d'exister sans rien désirer davantage n'est-il pas le bien suprême ?

Stephen Jay Gould nous dit que « La sélection naturelle est une théorie d'adaptation locale à des environnements en changement. Elle ne contient ni principe de perfection ni garantie de perfectionnement¹... ». Selon Darwin, elle réside en une « [...] constitution mieux adaptée à l'environnement

1 Stephen Jay Gould, *Darwin et les grandes énigmes de la vie*, Éditions du Seuil, coll. « Points Sciences », 1997, p. 45.

local ». Aussi, la sélection naturelle n'apparaît pas comme une fin en soi. Pas plus d'ailleurs qu'elle ne semble *a priori* porteuse ou animée d'une volonté ou d'une orientation précises. Encore moins de cette volonté de puissance et de domination auxquelles on résume encore trop souvent le darwinisme. Elle est un outil de survie empirique, une propriété « plastique » de la vie. Elle lui permet de contourner les obstacles, l'inertie et la contingence matériels. Persistance de l'Être.

L'idée que nous nous faisons du progrès, et même de la conscience, nous conduit, aujourd'hui encore, à des interprétations anthropomorphes des observations scientifiques. Depuis que l'homme s'interroge sur ses origines, il n'a de cesse de découper, d'inventorier et de classer les différents aspects de la réalité successivement mis en lumière par les sciences. Autant de parties et d'instantanés d'un seul et même mouvement vital. Aujourd'hui plus que jamais, nous continuons symboliquement de nous retrancher toujours un peu plus du phénomène vivant en faisant de l'homme et de la conscience des exceptions au sein du règne animal. Dès lors que nous cesserons d'insérer autant de nouvelles étapes entre « nous » et l'origine du monde, s'il en fût, le fossé cessera de se creuser. Ainsi, l'idée de race est une notion autant abusive qu'arbitraire. Les différences que nous mettons entre les races n'ont pas plus de raison d'être que celles qui ont cours entre les nations. Ce qui existe aujourd'hui n'aura plus de réalité demain ; pas plus qu'il n'en avait hier. Rien de ce que nous connaissons, et encore moins de ce que nous créons n'a de valeur absolue. Tout depuis toujours n'est que compromis, adaptation et collaboration entre tous pour la survie de chacun. Parce que depuis toujours, chaque chose

comme chaque être, en voulant demeurer soi-même, participe malgré lui à ce vaste mouvement d'ensemble qui anime et sur-anime le monde depuis son origine.

Nous ne cessons de séparer et d'isoler les uns des autres chacun des différents aspects de la vie, quand le mouvement de celle-ci s'efforce de rassembler et d'unir par-delà les différences de formes. Les adaptations évolutives ne sont pas plus les produits de l'histoire ou du temps. Elles ne sont que pures contingences physiologiques. Et c'est de ces successions et adaptations que naît l'impression temporelle et l'histoire. Si les formes de vie qui précèdent déterminent en grande partie celles qui suivent, ce n'est pas par pure logique ou continuité zoologique ou taxinomique. Elles ne sont que les fruits de contingences locales venant s'ajouter aux précédentes. Elles n'illustrent en aucune façon une quelconque logique ou prédétermination évolutive. Certes, les survivants de la *faune de Burgess* (à l'origine de notre actuelle diversité) auraient pu être différents. De la même manière, il y a 65 millions d'années, les dinosaures auraient pu ne pas disparaître et continuer de dominer l'ensemble de la biosphère. Sans *Homo sapiens*, la conscience réfléchie serait peut-être restée dans les limbes éternels. Par ces affirmations, n'est-ce pas tomber encore dans le travers de l'anthropocentrisme ? N'est-ce pas opérer une forme de jugement de valeur à l'encontre d'espèces peut-être détentrices (en acte ou en puissance) d'une conscience réfléchie ? Certes, les formes auraient été incontestablement différentes, eu égard aux chemins empruntés par la vie. Mais le fond ne reste-t-il pas toujours le même ? Peut-être du temps aurait-il été perdu à emprunter d'autres voies, à essayer d'autres possibilités. Mais peut-être aussi la vie

en aurait-elle gagné. Peut-être aurions-nous évité – par quelque raccourci phylogénétique – les aberrations, les génocides et les menaces que notre espèce fait aujourd’hui peser sur le monde. Ainsi serions-nous parvenus plus rapidement et plus paisiblement à une forme de vie que nous n’atteindrons peut-être que dans un ou deux millions d’années... si nous l’atteignons. Nous pensons que l’humanité est au faîte de l’évolution, mais nous ignorons que c’est nous-mêmes, à travers notre histoire et notre culture, qui définissons les termes de cette « évolution », ses tenants et ses aboutissants. Nous pensons que les progrès accomplis par notre espèce durant ce dernier million d’années étaient les meilleurs et les seuls possibles. Quelle prétention et quelle grossière erreur de perspective. Nous ne représentons qu’un chemin parmi les chemins. De même nous estimons être représentatifs de ce qui se fait de mieux en matière de conscience. Parce que c’est la seule que nous connaissons et que c’est elle qui nous donne accès à la connaissance. Si la conscience n’est pas réductible à ses aspects humains, la complexité d’où nous la faisons surgir n’est pas plus réductible à notre seule évolution organique ou cérébrale. Comme les notions de progrès, d’évolution ou de conscience, la notion de complexité reste à définir. Tous ces principes sont autant de concepts et de produits dérivés de notre histoire et de nos cultures occidentales et plus largement humaines. D’apparence universelle, ils n’en sont pas moins pétris de tous les critères de valeur que nous avons imprimés en eux à force d’en user. Ils sont inadaptés à la compréhension du monde et de la vie. Notre manière de considérer la conscience comme tant d’autres aspects de la vie, sont autant de parts inégales que le langage et la commodité de nos relations

affectives et sociales ont extraites de la réalité. Toutes nos observations ne sont qu'interprétations, altérations et falsifications. Notre histoire, nos cultures, nos sensibilités personnelles et collectives participent de cette erreur de jugement et de cette duperie. Notre interaction continue avec nos semblables ainsi que tout ce que nos sociétés ont nécessité d'organisation ont permis à l'humanité d'élaborer puis de développer différents langages. Mais ceux-ci n'ont de valeur descriptive ou analytique que circonscrits à nos seules sociétés humaines. Ils sont originellement inadaptés à la description et encore moins à la classification et au jugement des faits naturels. Depuis que les sciences existent, c'est l'erreur qu'elles n'ont jamais cessé de commettre.

Concernant l'idée que nous nous faisons de la conscience, elle sera toujours tributaire de notre propre façon d'appréhender le phénomène. Ce n'est pas parce qu'un virus n'a pas la possibilité physiologique de manifester des états de conscience, qu'il en est pour autant dépourvu. *L'absence de preuves n'est pas preuve de l'absence !* Et ce n'est pas parce que nous en incarnons aujourd'hui les aspects les plus évidents, que nous sommes *évidemment* les meilleurs représentants du phénomène. Le langage le plus signifiant n'est pas nécessairement le plus bruyant ou le plus volubile. La richesse d'une langue n'est pas liée à celle de son alphabet. Toutes les formes de vie, à travers l'espace et le temps, sont autant de choix adaptatifs. Elles ne sont pas les étapes ou les degrés supplémentaires d'une quelconque échelle de valeur ou de complexité. La progression dans le temps n'est pas nécessairement qualitative parce que nous nous posons, inconsciemment, comme but à atteindre. Comme centre ou

sommet vers lequel tout se doit de converger. L'idée d'une progression dans le temps est encore une notion toute humaine avec, en toile de fond, la flèche du progrès superposée à celle du temps. Cette flèche toujours montante vers des états chaque fois supérieurs en termes d'organisation, de complexité et de conscience. Autant de prismes qui déforment les faits. Ces formes récurrentes d'anthropocentrisme ne sont pas, selon moi, à mettre sur le compte d'un égoïsme ou d'un non moins probable complexe de supériorité. L'homme a malheureusement souvent démontré qu'il était le plus fervent adepte de ce genre de comportements. Dans le cas présent, cette tendance apparaît comme une sorte de recours ou de rituel contre la peur ou l'angoisse face au néant. Penser que dans tous les cas, l'espèce humaine est l'incontournable aboutissement de l'évolution, c'est aussi penser que, quoiqu'il arrive et quelles que soient nos faiblesses, il y aura toujours une « force supérieure » pour sauver l'humanité et la remettre sur ses rails. Rien moins qu'une nouvelle façon d'échapper à nos responsabilités.

L'émergence de la conscience n'est pas tributaire d'une forme de complexité plutôt que d'une autre. Elle est sans doute encore moins liée à la formation de tel ou tel organe interne. Il n'y a pas nécessairement de corrélation entre la richesse des agencements organiques et l'intensité ou la réflexivité des états conscients. La progression de la conscience de soi n'a jamais été directement liée à la taille et à la complexité des circonvolutions cérébrales. L'évolution et la biodiversité ne sont que les « outils » et les formes empruntées par la vie au travers de la matière. Elles sont les « traces » de son passage et de son pouvoir de vitalisation. C'est la vie agissant sur elle-

même et se réfléchissant à travers l'espace et le temps. C'est la vie se saisissant elle-même !

Quand *Homo sapiens* ne se serait jamais développé au cours de l'évolution, la vie en aurait-elle été pour autant moins belle ? L'absence de l'intelligence ou de la culture humaines aurait-elle pour autant réduit le monde à l'absurdité ? Raisonner ainsi c'est implicitement refuser aux autres espèces le droit à l'existence. C'est aussi définir et réduire les espèces disparues comme autant de formes préparatoires à la nôtre. Autant dire que la vie ne vaut rien si elle n'est pas humaine. Combien de Mozart, de Raphaël, de Michel-Ange à jamais éteints dans les grands désastres de la vie et de l'humanité ? Tous ces attachements, toutes ces valeurs ne sont encore une fois que des concepts que nous avons nous-mêmes forgés. Nous les posons en morale universelle, mais sans jamais nous préoccuper de savoir s'il peut exister d'autres visions du monde. Parmi la seule humanité, combien, encore aujourd'hui, peuvent se prévaloir de connaître les arts, les lettres, les différentes cultures et formes de création humaines ? Peu, en réalité, ont accès à ces richesses, pour de simples raisons sociales, financières, géographiques ou justement culturelles. Est-ce à dire que leur vie en est pour autant moins riche ? La vie n'a que faire de la « culture » telle que nous la définissons et la bornons. Que sera l'idée de culture quand notre espèce aura progressivement cédé la place à une autre ? Qu'en restera-t-il lorsqu'elle aura tout simplement disparu ? La seule forme de connaissance qui vaille est celle de notre appartenance à toutes les autres formes de vie. Celle de notre identité de provenance au-delà des différences de forme, de connaissance et de vision du monde. L'idée d'*évolution* elle-même est

pernicieuse parce qu'elle est gonflée de tous les préjugés, de tous les clichés, de toutes les habitudes de pensée et de toutes les dérives qu'elle peut encore nourrir. L'idée même de complexité à laquelle Teilhard de Chardin était très attaché, cède aussi à l'analyse. La complexité moléculaire, organique, cérébrale ou sociale n'est qu'un faux-semblant. Comme l'ordre, elle résume une façon de penser, plus subtile sans doute, mais toujours très humaine et conformée au regard que nous posons sur les choses et les phénomènes. Si le message, l'information ou l'image sont d'apparences complexes, la structure qui les transmet n'est jamais que la mise en relation d'éléments fondamentalement simples. Plus que la notion de complexité – toute relative et le plus souvent confondue aux moyens mis en œuvre –, les notions d'intensité et de multiplication des échanges et des associations sont les véritables aspects d'une structure ou d'un système de type complexe. En fait, la complexité d'un système est directement dépendante de la diversité de ses éléments et de la richesse de leurs interconnexions ou relations. Le tout, au regard du résultat escompté. Toute complexité est perçue comme telle dans la mesure où le résultat précis qu'elle vise nécessite, en amont, la mise en relation et la cohésion de toute une diversité. Aussi, et à la lumière du résultat obtenu, la complexité n'est pas toujours, loin s'en faut, synonyme d'efficacité et d'économie.

Si comme nous l'apprend Darwin, l'évolution des espèces n'est que pure contingence, il ne faut dès lors plus y voir qu'un éternel « compromis » entre « être » et « exister ». Si la vie progresse, ça n'est que par nécessité. Mais cette nécessité et cette progression n'ont probablement rien à voir avec le

phénomène conscient. Celui-ci, et quels que soient les impératifs organiques et « extérieurs », reste en soi invariable. Si la complexité de l'organisme et de ses agencements rendent la conscience parfois plus évidente chez certaines espèces plutôt que chez d'autres, celle-ci est peut-être, « au fond », toujours identique à elle-même. Si l'amibe ou le virus ont une vie externe et des possibilités d'agir sur le monde somme toute assez limitées, leur « vie intérieure » comme leurs échanges n'en sont peut-être pas moins riches.

LA FAUNE DE BURGESS

La découverte par Charles Doolittle Walcott¹, en 1909, de fossiles d'animaux à corps mou datant de 528 millions d'années allait, bien après lui cependant, bouleverser certaines certitudes concernant l'évolution des espèces. Le *Schiste de Burgess*, découvert dans une carrière des hautes montagnes rocheuses en Colombie Britannique (Canada) fait état de la première faune véritablement diversifiée d'organismes pluricellulaires. Avant cette explosion de diversité, deux stades antérieurs furent identifiés. Le premier fut celui de la *faune d'Édiacara*, il y a 600 millions d'années². Une première faune

- 1 Charles Doolittle Walcott (1850 – 1927). Paléontologue Américain spécialiste des invertébrés. Avec ses fils, Stuart et Sydney, il rassemble plus de 65 000 spécimens au sein du schiste de Burgess en Colombie Britannique. Il rejoint le Centre Américain d'Études Géologiques en 1879 (USGS) puis en devient le directeur en 1894. Il deviendra plus tard, et ce jusqu'à sa mort, secrétaire du Smithsonian institution. La Geological Society of London décerne la médaille wollaston à Walcott en 1918.
- 2 Se reporter à l'échelle des temps géologiques en fin d'ouvrage.

marine dont la diversité des représentants n'était pas encore très prononcée. Cette première biodiversité a soudainement disparue 56 millions d'années plus tard, ne laissant que de très rares descendants parmi lesquels les méduses, les coraux mous, les arthropodes nus ou les vers annélides. Vint ensuite la *faune Tommotienne*, du nom d'une petite ville de Sibérie (Tommot). Apparue dans toute la masse océanique il y a 530 millions d'années, son règne fut de courte durée puisqu'elle allait, deux millions d'années plus tard, céder la place à la *faune de Burgess* et à sa diversité sans pareil. Comme les deux précédentes, cette biodiversité fut de tous les endroits dans le monde puisque d'autres sites en Europe, en Chine, au Groenland ou en Australie ont été découverts. La vaste répartition géographique de ces trois événements démontre que, loin d'être des épiphénomènes circonscrits à des niches écologiques spécifiques, ils furent des événements non seulement majeurs, mais surtout « préparatoires » aux formes de vie qui suivront.

La vie animale contemporaine se répartit à elle seule en 36 embranchements qui sont autant de branches maîtresses sur l'arbre de la vie. L'ensemble de ces clades regroupe quelque 2 millions d'espèces animales. Parmi ces différents rameaux, on peut distinguer les *annélides*, les *arthropodes* ou les *chordés*.

Annélides : vers annelés, aquatiques ou terrestres au corps segmenté et dépourvu de patte.

Arthropodes : Ils renferment à eux seuls 80% des espèces animales. Ils regroupent les espèces dépourvues de squelette interne mais pourvu de cuticule ou squelette externe fait de chitine. Leur corps segmenté est supporté par des membres

articulés (articles). On y compte les insectes, les arachnides, les crustacés, etc.

Chordés : cet embranchement regroupe les animaux qui, au moins au premier stade de leur développement, présentent une corde dorsale. Celle-ci persiste au stade adulte chez les procordés et est remplacée chez les mammifères par la colonne vertébrale.

Au sein des chordés, on discerne plusieurs sous-embranchements, parmi lesquels les vertébrés. Au sein des vertébrés eux-mêmes, on dénombre cinq classes principales : les poissons, les reptiles, les amphibiens, les oiseaux et les mammifères. Enfin, parmi plus de 4000 espèces présentes dans la seule classe des mammifères, on distingue entre autres les primates et les hominidés.

Encore empreint d'une vision toute darwinienne de l'évolution des espèces, Charles D. Walcott s'efforça d'intégrer chacun des spécimens du schiste de Burgess dans chacun des embranchements jusque-là connus. Grâce à certaines analogies morphologiques, il fit de chacune de ces singularités paléontologiques un ancêtre probable de nos actuels embranchements. À la fin des années 60 seulement, une autre interprétation des découvertes de Walcott allait révolutionner la vision darwinienne de la progression de la vie et de la complexité. En effet, *L'origine des espèces* consiste à voir à travers une évolution contingente et sélective, l'outil d'une diversification sans cesse croissante des formes de vie et de la complexité. De ce point de vue, et jusqu'au travail de refonte de Whittington et de ses deux collaborateurs Simon Conway Morris et Derek

Briggs, la progression de la vie à travers les temps géologiques ne pouvait que s'étendre du plus simple vers le plus complexe. Autrement dit, du plus « primitif » vers le plus « évolué ». L'homme bien évidemment, se posant au sommet de cette échelle de valeur. Par l'oubli des vieilles habitudes de pensée et grâce à des moyens et à des analyses approfondies des différents « fossiles » découverts par Walcott, Whittington et ses collaborateurs mirent fin à une vision à la fois linéaire et progressiste de la vie sur Terre. En définitive, seuls quelques-uns de ces singuliers spécimens sont à l'origine de l'actuelle diversité animale. Le reste de cet immense panel aux formes bigarrées a tout simplement disparu, victime d'une de ces nombreuses extinctions qui ont, de tous temps, ponctué et orienté l'histoire de la vie. Lors de « l'explosion du Cambrien », les survivants devinrent ainsi les « pères fondateurs » de toute l'actuelle biodiversité. La première leçon du schiste de Burgess est d'avoir démontré la capacité de la vie à établir très rapidement (à l'échelle géologique) les fondements d'une vaste diversité, ou plutôt disparité biologique. En à peu près deux millions d'années – période de transition entre la faune tommotienne et la faune de Burgess –, la disparité des formes de vie a littéralement explosé. Au regard de cette époque, celle que nous vivons actuellement fait état d'un ralentissement notable du processus de diversification des espèces. Un ralentissement doublé d'une stéréotypie.

[...] nous oublions à quel point les formes vivantes sont peu variées. Près de 80% des espèces animales sont des arthropodes (surtout des insectes). [...] Le trait le plus important de la faune moderne est son caractère stéréotypé,

de sorte que la grande majorité des espèces ne relève que d'un petit nombre de plans anatomiques – et c'est précisément cela qui la distingue de la faune de Burgess¹.

La question est surtout de savoir si ce ralentissement est à imputer à la stabilisation des écosystèmes, à un épuisement du processus de diversification ou au fait que toutes les niches écologiques soient désormais occupées ?

Les grandes vitesses atteintes lors de l'explosion cambrienne signalent que quelque chose d'inhabituel a dû se passer dans l'environnement à cette époque.

[...] Cet évènement a représenté le moment du remplissage initial du tonneau écologique par la vie multicellulaire. Ce fut une époque où les places disponibles pour des modes de vie variés abondaient à un point qui n'a jamais plus été égalé depuis. Presque n'importe quoi pouvait trouver sa niche écologique. La vie multicellulaire opérait une radiation dans un espace totalement libre et elle put donc proliférer à une vitesse exponentielle, à la manière d'une cellule bactérienne déposée isolément sur une plaque d'agar. Dans le remue-ménage de l'agitation de cette période unique en son genre, l'expérimentation régnait, le monde était pratiquement libre de toute compétition pour la première et la dernière fois².

Stephen Jay Gould nous dit plus haut que « La plupart des paléontologistes admettent que le nombre des espèces a

1 Stephen Jay Gould, *La vie est belle*, Éditions du Seuil, 1991, p. 55.

2 *Ibid.*, pp. 293-294.

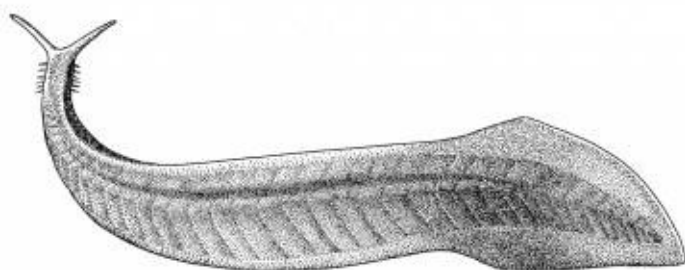
augmenté au cours du temps (Sepkoski *et al.*, 1981) – et que cet accroissement s’est produit alors même qu’il n’y avait plus qu’un nombre réduit de plans d’organisation¹ ».

Pour reprendre ce que je disais au début de ce chapitre, je ne suis toutefois pas d’accord avec Stephen Jay Gould et avec sa notion de contingence. Du moins, concernant le rôle qu’il lui fait jouer dans l’apparition de la conscience. L’analyse des spécimens de la faune de Burgess a démontré en fait que seuls quelques-uns d’entre eux ont été à l’origine de l’actuelle diversité animale connue à ce jour. Sans oublier bien sûr toutes les espèces intermédiaires depuis 550 millions d’années et aujourd’hui éteintes. Dès lors, si l’extinction qui a précédé l’explosion cambrienne avait touché d’autres espèces de la faune de Burgess comme *Pikaia* (Figure 1), notre plus lointain ancêtre supposé, le visage de la biosphère eut été sans conteste bien différent de celui que nous connaissons aujourd’hui. Sans *Pikaia*, le premier des chordés et donc des futurs vertébrés, la forme anthropoïde n’aurait sans doute jamais vu le jour. C’est ce que nous dit Stephen Gould tout en commettant l’erreur de remettre en cause, par la même occasion, l’apparition de la conscience.

Il est très probable que cette décimation précoce s’est faite sur le mode de la loterie à grande échelle, plutôt que sur celui de la lutte pour la victoire, récompensant le plus rapide ou le plus fort. S’il en est ainsi, tout redéroulement du film de l’évolution depuis le Cambrien, conduirait à une série complètement différente de survivants. Puisque Pikaia,

1 *Ibid.*, p. 55.

le premier membre connu de notre lignage (les chordés), n'était pas très fréquent au sein de la faune de Burgess, la plupart des expériences de redéroulement ne conduiraient pas à la survie de notre ancêtre – et nous serions éliminés de l'histoire. L'apparition de la vie consciente sur la Terre a tenu à aussi peu de chose que cela, et fut aussi accidentelle que cela¹.



*Pikaia. Le premier chordé. Longueur 4 cm en moyenne.
Dessin de Marianne Collins.*

Figure 1

Et c'est là, dans cette dernière phrase, que réside l'erreur de Gould. Quand il fait dépendre l'apparition du phénomène conscient de la suite évolutive qui a contribué à l'apparition des chordés, *via Pikaia*, des vertébrés, des mammifères et enfin des primates et des anthropoïdes. Pourquoi le phénomène conscient

1 Stephen Jay Gould, *Comme les huit doigts de la main*, Éditions du Seuil, coll. « Points Sciences », 1996 [1993], pp. 276-277.

ne dépendrait-il que de cette seule combinaison ou succession de formes de vie ? Car après tout, c'est bien uniquement de formes dont il est question quand Gould nous parle de la contingence. Et rien, sinon notre seule expérience personnelle de la conscience ne nous dit que celle-ci est dépendante d'une forme plutôt que d'une autre. Tout comme la nutrition, la locomotion ou la reproduction, la conscience est une caractéristique sinon une qualité inhérente aux assemblages moléculaires complexes. Elle est une propension et une prédisposition de la matière à un certain niveau de complexité. Qui sait même, antérieure à toute complexité. Elle ne dépend pas plus d'une forme que d'une autre. La conscience, son apparition voire sa manifestation est plus liée à un certain degré de structuration qu'à un certain type de structure.

Si la succession des formes de vie aurait été immanquablement différente, l'interaction, l'échange, la communication et la complexification au sein d'un environnement peut-être lui aussi bouleversé n'auraient pas pour autant modifié les lois fondamentales qui obligent, pour leur survie, les individus à échanger et à s'accroître. Nul doute que la conscience, à plus ou moins long terme, aurait néanmoins fini par surgir de ces nouvelles successions. Elle aurait développé une autre représentation du monde proportionnée à sa propre sensibilité. Une conscience qui n'aurait pas eu moins de valeur ou de raison d'être que celle que nous croyons à ce point unique parce que nous pensons en être les très improbables et uniques représentants.

Tâchons de nous représenter simplement la succession des différentes étapes qui ont conduit à l'actuelle biosphère. Tâchons surtout d'y distinguer la dynamique, la pulsion

essentielle qui oriente l'évolution dans certaines directions plutôt que dans d'autres. Y a-t-il véritablement une forme de détermination ou d'infailibilité de la nature ? Quelle est la part de liberté des organismes dans l'orientation de leurs développements au regard des conditions écologiques dont ils sont cependant tributaires ? Peut-on distinguer la disparité originelle des différents plans d'organisation et la diversité contemporaine des espèces ?

La fin du Précambrien¹ offrait à la vie un espace de liberté sans précédent. L'exemple de l'incroyable disparité des plans d'organisation révélés par le schiste de Burgess tend à démontrer que la vie est avant tout force de diversité. En effet, ces premiers organismes complexes partis à la conquête de la planète avaient pour niche écologique un espace aussi vaste que le monde lui-même. L'évolution est un dialogue permanent entre la matière inerte et la matière vivante. Les formes de l'une orientant inmanquablement celles de l'autre ; et réciproquement. Les premières formes de vie dont témoignent les découvertes de Walcott n'avaient comme autre contrainte qu'un environnement somme toute assez peu hostile. Il était aussi relativement homogène pour des organismes de cette dimension (de quelques millimètres à 1 mètre pour *Anomalocaris*, le plus grand d'entre eux). L'atmosphère désormais oxygénée, le milieu marin, l'accès à la lumière des hauts fonds et la prolifération des espaces côtiers due à la fragmentation des terres émergées, étaient autant de tremplins pour la diversité. Avec aussi peu de limites, la vie pouvait tourner à plein régime et faire preuve, en seulement deux millions d'années, d'une créativité et d'une inventivité jamais

1 Se reporter à l'échelle des temps géologiques en fin d'ouvrage.

égalées. Imaginons une société humaine où tout est à faire. Une société sans structures, sans codes, sans lois, sans classes sociales ou professionnelles. Un monde à l'image d'un Far-West où une poignée de colons fraîchement débarqués du Précambrien n'auraient que l'embarras du choix. L'un inventerait le métier de charpentier, l'autre de feronnier, le troisième de banquier, le quatrième de médecin, etc. Chacun aurait ainsi devant lui un monde vierge au sein duquel il pourrait se définir sans plus de contraintes un espace de vie et de développement personnel.

Ce que nous considérons aujourd'hui, avec un recul de 600 millions d'années, comme les bases des différents plans d'organisation, n'aurait été perçu, par un observateur de l'époque, que comme autant d'espèces différentes. La variété des formes du gisement de Burgess n'étant due qu'à la permissivité de l'écosystème d'alors. Aussi, toutes les formes ou embranchements qui ont succédé aux survivants de Burgess n'ont été que les adaptations successives eu égard à l'environnement et au biotope qui a précédé. Les différents sous-groupes ainsi formés au fil des générations ont été autant de réponses adaptatives. La variété des formes de vie n'obéit à aucune règle préétablie. Il n'y a pas de succession logique et systémique des espèces à travers le temps et ce qu'improprement nous appelons « évolution ». Celle-ci n'obéit à aucun ordre de succession qui ferait que *Homo sapiens* devrait logiquement venir à la suite des primates ; eux-mêmes après les mammifères ; les mammifères après les vertébrés et les vertébrés dans la continuité des chordés. Si chacune de ces étapes était bien évidemment tributaire des modifications organiques de ses prédécesseurs, les formes qui ont suivi

auraient pu être tout à fait différentes. En chaque espèce sont potentiellement contenues toutes les autres. Tel ou tel concours de circonstances favorisera telle évolution plutôt que telle autre. Et si le genre *Homo* s'avère être dans la continuité des primates, c'est plus par « concours de circonstances » que par une réelle et incontournable progression physiologique. En témoigne l'exemple des mutations que peut subir une lignée en seulement quelques générations. Les formes de vie n'ont, en définitive « que faire » de notre logique scientifique et empirique.

Certains papillons s'étaient bien adaptés à l'ère industrielle. Leurs ailes sombres se confondaient avec les pierres noircies des villes. Les oiseaux ne les voyaient pas. Mais ils sont devenus des proies faciles quand on a blanchi les murs. Récemment, on a constaté l'apparition d'une espèce plus pâle qui, à son tour, se camoufle sur les pierres blanchies. La mutation a eu lieu, mais plusieurs générations ont été sacrifiées¹[...].

La variété des formes de vie ne dépend que de l'influence de l'environnement et de la régulation de leur propre démographie. L'évolution de la vie ne répond en définitive qu'à une seule constante qui est celle d'une infinie diversité potentielle limitée par les seules contraintes de la matière, de l'espace, du temps et de la survie individuelle. Darwin lui-même, dans *L'origine des espèces*, ne va jamais dans le sens d'une distinction entre espèces et variétés.

1 Hubert Reeves, *Poussières d'étoiles*, Éditions du Seuil, Coll. « Points Sciences », 1994 [1984], pp. 227-228.

Aussi, les petites différences qui distinguent les variétés d'une même espèce tendent régulièrement à s'accroître jusqu'à ce qu'elles deviennent égales aux grandes différences qui existent entre les espèces d'un même genre, ou même entre des genres distincts¹.

[...] Finalement, donc, les faits que nous venons de discuter dans ce chapitre ne me paraissent point s'opposer à la théorie qu'il n'y a pas de distinction fondamentale entre espèces et variétés².

Si les 36 embranchements aujourd'hui répertoriés participent de l'actuelle biodiversité, ce n'est sûrement pas par quelque impératif ou nécessité physiologique ou organisationnelle. En définitive, tout n'est qu'un éternel dialogue entre créativité, liberté mais aussi concessions et renoncements. Il n'y a pas de différences de principe entre les différentes « espèces » réexaminées par Whintington et celles que nous connaissons aujourd'hui. Seules diffèrent les contraintes inter-espèces et celles liées à leurs environnements respectifs. Eux-mêmes dépendants d'une période géologique et écologique particulière. Le mouvement, la dynamique des espèces ou de la vie plus généralement, ne sont guère différents ni plus complexes que ceux que l'on retrouve à travers la croissance d'un arbre. Darwin lui-même a d'ailleurs repris cette image qu'il trouvait particulièrement bien adaptée à la description de l'évolution des espèces.

1 Charles Darwin, *L'origine des espèces*, Garnier-Flammarion, 2008 [1992], p. 185.

2 *Ibid.*, p. 342.

On a quelquefois représenté sous la figure d'un grand arbre les affinités de tous les êtres de la même classe, et je crois que cette image est très juste sous bien des rapports. Les rameaux et les bourgeons représentent les espèces existantes ; les branches produites pendant les années précédentes représentent la longue succession des espèces éteintes. À chaque période de croissance, tous les rameaux essayent de pousser des branches de toutes parts, de dépasser et de tuer les rameaux et les branches environnantes, de la même façon que les espèces et les groupes d'espèces ont, dans tous les temps, vaincu d'autres espèces dans la grande lutte pour l'existence³.

Au départ, un premier bourgeon va très rapidement se scinder en plusieurs rameaux. Ils n'ont pour seule contrainte que leur milieu ambiant et la terre qui les nourrit. Pas de voisins ni de perturbations climatiques à l'horizon. Leur croissance et leur diversification peut se faire en toute quiétude. Néanmoins, *les premiers à table sont toujours les premiers servis*. Aussi, tous les rameaux qui suivront ne pourront jamais occuper l'espace de leurs prédécesseurs. La diversité des formes de vie est, dans l'exemple de l'arbre, représentée par la diversité des directions dans l'espace à même d'être empruntées par chaque nouvelle pousse. Enfin, l'aspect buissonneux que l'arbre va finir par prendre au fil des ramifications va contraindre ces dernières à progressivement ralentir leur progression par nécessité de cohabitation avec les nombreux autres rameaux coexistants. Si la vie et la diversité sont infinies en puissance, elles sont néanmoins limitées en

3 Charles Darwin, *l'origine des espèces*, op. cit., [1992], p. 186.

acte par l'inertie et les contraintes liées à cette même diversité immergée au sein de la matière. L'aspect fini de l'espace et de la matière ne se trouve finalement compensé que par le temps. Autrement dit par la disparition successive des individus et des espèces avec la sélection et le renouvellement des écosystèmes.

Tel fut le cas il y a 2,8 milliards d'années lorsque les cyanobactéries (les *algues bleues*) ont progressivement transformé l'atmosphère terrestre par photosynthèse. Tel semble être à nouveau le cas aujourd'hui avec l'incidence de nos industries sur le climat mondial.

Il y a fort à penser que si l'évolution semble depuis longtemps marquer un certain ralentissement – bien que les périodes soient encore trop courtes pour pouvoir en juger –, ce n'est sans doute pas par épuisement de ses capacités de renouvellement. Ça n'est d'ailleurs pas plus parce que cette même diversité aurait atteint un quelconque terme ou objectif. Cette apparente stagnation est à mon sens plus comparable aux embouteillages de certaines sorties d'autoroutes. En effet, la prolifération des différentes espèces et des individus au sein de celles-ci a considérablement réduit l'espace disponible à l'expression de la vie. La création s'est considérablement ralentie parce que le matériau de base, l'espace, vient à manquer pour des espèces dominantes qui tendent naturellement à se multiplier à l'infini.

Pour survivre, la cellule se divise. Chacune des divisions ainsi produites se complète et se régénère grâce au matériau disponible au sein de son environnement. Les extinctions de masse sont comme autant de « divisions cellulaires ». Elles favorisent le renouveau de la diversité au niveau des plans d'organisation comme au niveau des espèces. Certains

accidents cosmiques, géologiques ou climatiques en sont parfois la cause. D'autres extinctions sont directement liées à l'aspect invasif de certaines espèces. L'épuisement des ressources ou la seule pression démographique peuvent conduire à des réductions importantes des populations. Ainsi, la décimation d'une certaine frange de la diversité biologique permet la régénération des rameaux survivants (les mieux adaptés aux conditions du moment) et du mouvement de la vie lui-même.

Dès lors, l'influence grandissante que l'industrie humaine a pu exercer pendant plus d'un siècle de développements intensifs sur le climat, la géologie et la biodiversité de notre planète est-elle à ce point contre nature ? Ne s'apparente-t-elle pas, au-delà des différences de formes, au changement climatique (l'oxygénation de l'atmosphère) initié par les algues bleues il y a 2 milliards d'années ? Ne serait-il pas concevable qu'en voulant trop bien faire dans notre volonté à vouloir sauver la planète, nous ne contrarions, en définitive, le mouvement même de la vie ? Nous ne sommes pas objectifs ! Le serons-nous jamais ? Mais cet aspect des choses ne doit pas, pour autant qu'il nous dérange, demeurer tabou. Dans le même temps et tout aussi paradoxalement, cette volonté ne pourrait-elle pas à son tour s'inscrire dans le courant naturel de l'évolution et dans l'ordre des choses ? Alors que faire ? Le temps passé à nous interroger sur la continuité ou l'absence de continuité entre nature et culture, il sera peut-être trop tard. Quelle attitude adopter ?

Ne pas interférer avec les forces du monde !... Toujours le mirage de l'instinct et de la prétendue infaillibilité de la

Nature. Mais n'est-ce pas le monde tout justement qui, aboutissant à la Pensée, attend que nous repensions, pour les perfectionner, les démarches instinctives de la Nature ? À substance réfléchie, arrangements réfléchis. S'il y a un avenir à l'Humanité, cet avenir ne peut être imaginé que dans la direction de quelque conciliation harmonieuse du Libre avec le Plané et le Totalisé¹.

Les guerres, les catastrophes humaines, ont pour une large part contribué au développement et à l'apparent « progrès » de nos sociétés tel que nous l'entendons. Un progrès non seulement matériel et technologique, mais aussi et plus profondément social, culturel et moral. Sur le plan biologique, les extinctions de masse, quelles que soient leurs origines, ont de la même façon participé au renouvellement et à l'explosion de la diversité. Si la création est le carburant de la vie, la mort en est le nécessaire comburant. La succession des générations par la mort, palliée à l'absence de régénération des formes et des êtres. C'est la disparition de ce qui précède qui permet la venue de ce qui suit. Si la diversité semble à ce point n'avoir aucune limite, c'est peut-être tout simplement qu'elle n'en a pas. Le ralentissement de l'activité météoritique ; le refroidissement progressif de notre planète ; l'accroissement généralisé de l'entropie à travers le cosmos ; enfin, l'espacement croissant dans l'espace et le temps des différents cataclysmes qui ont depuis toujours poussé la vie en avant seraient finalement remplacés par l'influence directe des espèces sur leur environnement. Autant dire que rien ne s'arrêtera jamais. La

1 Pierre Teilhard de Chardin, *Le Phénomène humain*, Éditions du Seuil, 2000 [1955], p. 285.

vie au travers de la matière, trouvera toujours quelque nouveau moyen de rebondir et de repartir. Il y aura toujours de nouvelles voies à explorer. Comme tout langage, celui de la vie n'a pas plus de limites et la part du *Possible* sera toujours supérieure à celle du *Réel*.

« C'est seulement dans l'imagination des hommes que chaque vérité trouve une existence réelle et indéniable. L'imagination, et non l'invention, est le maître suprême de l'art, comme de la vie. »

Joseph CONRAD.

Il n'y a pas de logique évolutive et l'évolution n'est pas plus la traduction d'une force ou d'une nécessité qui pousserait de l'intérieur chaque complexité, même la plus rudimentaire, vers des états d'organisation ou de perfection chaque fois supérieurs. Certaines espèces n'ont pas évolué depuis des millions d'années parce qu'elles n'en ont pas eu la nécessité. Le *cœlacanthe* en est un exemple typique. La seule constante, en définitive, n'est pas tant la création ou l'évolution que la seule survie individuelle en parfaite adéquation avec l'environnement présent. Toute *création* n'est qu'en *réaction* à des changements climatiques ou à des contraintes géologiques ou biologiques. La survie de l'individu et sa multiplication à l'infini (qui n'est rien d'autre qu'une manière de survivre au-delà des contraintes liées à la matière et à sa dégradation) est la seule constante. Enfin, il ne faut pas oublier que toute adaptation ou évolution physiologique doit immanquablement passer par une interprétation affective – même rudimentaire – des informations extérieures. Dans un de ses ouvrages, Stephen Jay Gould nous dit que :

Les individus grossièrement mal adaptés meurent, bien sûr, mais si les variations ne surviennent que rarement et dans des directions bien déterminées, et si la plupart des variantes sont assez bien adaptées aux environnements locaux, alors l'adaptation n'est pas responsable des différences entre les populations. " Des causes internes " (la direction des rares mutations), et non pas des forces externes (la sélection naturelle), prédomineraient dans la genèse du changement évolutif¹.

Certains chercheurs, dont John T. Gulick ou Henry Edward Crampton ont consacré leur vie à défendre et surtout à corroborer l'hypothèse des « causes internes ». L'étude approfondie d'une espèce de coquillage (*Partula*) endémique des hautes îles de la Polynésie Française aurait pu lever le voile et trancher enfin la question entre « causes externes » et « causes internes ». Malheureusement, et comme nous le retrace Gould, l'ignorance et la bêtise de certains bureaucrates ont à jamais ruiné les efforts entrepris par ces chercheurs de terrain. En plus de l'extinction d'une espèce, ces imposteurs ont d'un revers de la main balayé tout espoir de cueillir enfin les fruits d'une laborieuse moisson d'informations collectées pendant des décennies et au prix d'un courage et d'une abnégation exemplaires. Une espèce endémique comme *Partula*, étudiée sur la durée et grâce au renouvellement somme toute assez rapide de ces générations aurait pu apporter son lot de réponses quant à la véritable origine – interne ou externe – de la diversité au sein d'une même espèce.

1 Stephen Jay Gould, *Comme les huit doigts de la main*, coll. « Points Sciences », Seuil, [1993] 1996, p. 33.

Si l'adaptation est le facteur dominant, et si le climat façonne l'évolution de façon prédictible, alors les différents escargots provenant de vallées distinctes mais semblables devraient avoir acquis par évolution de fortes ressemblances, en tant qu'adaptations à des conditions communes. Mais si les " facteurs internes " prédominent, alors on ne devrait trouver, d'une population à l'autre, aucune corrélation entre les morphologies et l'environnement¹.

Gould poursuit : « Dans tout environnement, des centaines de profils morphologiques possibles peuvent convenir, [ils] sont le résultat fortuit de mutations en grande partie non adaptatives qui peuvent survenir accidentellement et se répandre dans une population isolée² ». Ainsi, et comme il nous le dit un peu plus haut, la sélection naturelle, par le biais de l'environnement, peut néanmoins, mais toujours *a posteriori*, éliminer ces différents profils s'ils se révèlent inexploitable. Autant de formes, fruits du hasard ou d'une détermination « interne », validées ou invalidées par l'expérience. Gould nous rapporte les propos de Crampton au sujet de *Partula* : « Le rôle de l'environnement est de fixer les limites des zones habitables ou d'éliminer des individus dont les caractéristiques sont déterminées d'une autre façon, c'est-à-dire par des facteurs congénitaux³. »

Dans un autre essai consacré au chercheur russe Nikolai Ivanovitch Vavilov, Gould conclut : « Une théorie complète de

1 *Ibid.*

2 *Ibid.*, p. 36.

3 *Ibid.*

l'évolution doit tenir compte du fait qu'il existe un équilibre entre les forces "externes" du milieu, qui imposent une sélection pour l'adaptation locale, et les forces "internes", qui représentent les contraintes de l'hérédité et du développement¹. »

En d'autres termes, si l'organisme « propose », l'évolution « dispose ». Reste seulement à savoir si ces propositions sont des mutations accidentelles et indéterminées : de purs hasards ; ou bien si elles sont autant de réponses « internes » et affectives à des sollicitations ou agressions extérieures. Ces mutations seraient dès lors comme autant d'interprétations et de réactions de l'organisme jusqu'à ses plus intimes constituants que sont les gènes par exemple. En retour, et par effet de *feed-back*, le ou les organismes répondraient à ces sollicitations extérieures de façon génétique, physiologique puis psychologique. Des réponses comme autant de « comportements » physiques ou psychiques à même d'être validés ou rejetés par l'environnement et ses exigences vis-à-vis de l'individu ou de l'espèce. L'ensemble de ce processus ou de ce dialogue dessinant les grandes lignes de ce que l'on appelle *la sélection naturelle*.

Le dialogue, la communication, l'interaction affective que nous entretenons bon gré mal gré avec notre environnement, conditionnent dans une large mesure les différents aspects de notre physiologie. Combien de pathologies physiques ou psychiques sont ainsi directement dépendantes de nos états d'âme ? Nos défenses immunitaires elles-mêmes ne sont-elles

1 Stephen Jay Gould, *Quand les poules auront des dents*, coll. « Points Sciences », Seuil, [1984] 1991, p. 167.

pas en grande partie tributaires de notre bonne santé affective ? Combien de rémissions sinon de guérisons qualifiées de « miraculeuses » par un corps médical de moins en moins incrédule ne trouvent-elles pas leur origine dans la seule volonté de vivre, la passion, l'entourage affectif de la famille et des proches, l'espoir, la foi... ?

Si l'évolution est un langage, ce dernier se fait sur la base d'une mémoire affective des expériences passées. Que cette mémoire soit au niveau de l'individu ou de chacune des cellules qui le composent jusqu'aux gènes sinon au-delà. Tout organisme ainsi « remodelé » en fonction de sa « vision » du monde ; de l'interprétation qu'il donne à ses sensations, se verra à la merci de nouveaux besoins non seulement physiologiques, mais aussi affectifs. Ce n'est donc pas seulement, loin s'en faut, l'environnement qui va déterminer tel ou tel chemin emprunté par l'évolution, mais l'aptitude qu'aura l'organisme à l'interpréter. Les centres de perceptions et leurs prolongements ne sont plus que des « empreintes affectives ». L'œil, par exemple, se serait ainsi construit en fonction de l'interprétation d'une sensation « objectivée » et « visualisée ». Il n'est pas la cause directe de notre vision du monde. Il est la conséquence, la manifestation matérielle et « résiduelle » d'une interprétation visuelle non plus *optique*, mais originellement affective. L'œil a progressivement matérialisé la « surface de contact » entre un sujet (voyant) et un objet (vu). Il est la matérialisation d'une rencontre. Celle entre le sujet et l'objet. Les lois de l'optique sont dans l'œil, pas dans la nature ! La vie consiste essentiellement et naturellement à parvenir à un état d'équilibre constant entre l'*intérieur* (le psychisme) et l'*extérieur* (le monde).

Au-delà d'une quelconque fin, d'un improbable accomplissement, la seule quasi-certitude de voir le mouvement de la vie se prolonger à jamais devrait suffire à nous remplir de joie. Dès lors que nous cessons de considérer le monde et la vie par le prisme de nos cultures, notre regard devient VISION et le mouvement reprend aussitôt son aspect inchangé, originel et merveilleux. C'est pour cette raison, à mon sens suffisante, qu'après Stephen Jay Gould on peut sans hésiter continuer de clamer que LA VIE EST BELLE !

3

DE VIEILLES CICATRICES

Ainsi donc, tantôt par excès d'extension, tantôt par excès de profondeur, le point d'application de la force divine est, par essence, extra-phénoménal. La cause première ne se mêle pas aux effets : Elle agit sur les natures individuelles et sur le mouvement de l'ensemble. Dieu, à proprement parler, ne fait pas : Il fait se faire les choses. Voilà pourquoi, là où il passe, aucune effraction, aucune fissure. [...] et cependant le Maître est entré chez lui.

Pierre TEILHARD DE CHARDIN,
Comment je crois.

On peut, aujourd'hui encore, constater la présence de nombreuses traces d'impacts d'astéroïdes à travers tout le système solaire. Ces astroblèmes sont autant de témoignages d'un phénomène qui a, pour une large part, contribué à façonner les différentes planètes et, qui sait, à propager les germes de la vie sur des astres propices à l'accueillir et à assurer son développement.

En 1950, la découverte d'un cratère de 3,2 kilomètres de diamètre au Canada, (*New Québec*), marquait le début d'un vaste programme de recherche.

En moyenne aujourd'hui, deux à quatre cratères sont chaque année découverts et viennent régulièrement grossir une liste qui en comptait 170 en 2004. Dans le bulletin N°60 de la *Société Géologique de France* publié en janvier 2005, Pierre Vincent faisait mention de la découverte du plus grand champ de cratères du monde, en Égypte. Sur une superficie de 5 000 km², on y a dénombré une centaine de cratères dont certains dépassent le kilomètre.



Meteor Crater. Arizona (USA)

Source : *Wikipedia*

Figure 2

Parmi les traces les plus visibles sur notre planète, le *Meteor crater* en Arizona (*Figure 2.*) est sans aucun doute la plus connue car la mieux conservée. Du fait que notre planète soit en perpétuelle évolution, la recherche des astroblèmes sur un astre « vivant » comme le nôtre s'avère difficile. La dérive des continents, l'érosion permanente, la couverture végétale, l'enfouissement sous des formations sédimentaires ou volcaniques et enfin les activités humaines accentuent la disparition naturelle de ces cratères fossiles. Seuls ceux situés au sein de zones relativement peu actives géologiquement et biologiquement sont à même de mieux résister aux assauts du temps. À plus forte raison quand ils sont relativement jeunes (à l'échelle des temps géologiques) comme le *Meteor Crater* dont

l'âge n'est que de 50 000 ans. Ses dimensions sont de 1 200 mètres de diamètre pour une profondeur de 180 mètres. On estime que l'astéroïde, au moment de son entrée dans l'atmosphère devait être inférieur à 60 mètres. Concernant le fragment à l'origine du cratère, de récentes études lui prêtent une dimension allant de 40 à 50 mètres. On sait aujourd'hui que les cratères d'impact de manière générale sont en moyenne d'un diamètre vingt fois supérieur au diamètre de l'objet impacteur.

Le fait que la Terre soit recouverte à 70% d'océans interdit la découverte de bon nombre de cratères qui, pour les plus anciens, se sont trouvés naturellement recouverts par les eaux et laminés par les mouvements océaniques au fur et à mesure de la dérive des continents.

Certains gros astéroïdes sont le plus souvent volatilisés lors de leur collision. Aussi, la seule façon d'en localiser le lieu d'impact consiste en une analyse approfondie de la nature du sol à l'endroit supposé. Lors d'un impact, les pressions et les températures atteintes en quelques secondes sont telles que la structure même du sol et des roches s'en trouve profondément modifiée. Vaporisation, fusion et *métamorphisme de choc*¹ sont les principales modifications subies par les matériaux environnants. En moins d'une minute, tout est fini. Le temps

1 Le métamorphisme consiste en des modifications structurales, minéralogiques et chimiques des roches lorsqu'elles sont soumises à des conditions de température et de pressions différentes de celles de leur formation. Le métamorphisme de choc quant à lui est provoqué par des collisions d'astéroïdes massifs dont l'effet de choc peut produire des modifications structurales des minéraux ayant normalement lieu dans le manteau terrestre.

nécessaire pour que le sol retrouve sa pression d'origine. Mais au moment de l'impact, les pressions peuvent atteindre des niveaux de l'ordre de 10 mégabars : dix millions d'atmosphères. Ces contraintes gigantesques génèrent entre autres la formation de sables de Quartz et de verres de Silice nommés *impactites*. La vitrification des roches initiales lors de l'impact, n'a d'égale sur Terre que celle qui se produit aux abords immédiats d'une explosion thermonucléaire. Aussi, ce métamorphisme de choc, associé à d'autres particularités minérales, sont les preuves irréfutables d'un événement géologique majeur d'origine extraterrestre. En l'absence de cratère, ils sont les indices incontestables de la violence et de la soudaineté d'une collision avec un objet cosmique.

OGDY

Le 30 juin 1908, à 7 H 17 mn 11 secondes heure locale, se produisit un événement qui sera par la suite une preuve irréfutable du caractère toujours actuel de l'impactisme. À 60 kilomètres de Vanavara, et à 800 kilomètres au nord-ouest du lac Baïkal, un objet cosmique dont on ignore aujourd'hui encore la provenance ni même la nature exacte, s'écrase dans la vallée de la rivière Tungunskaa, affluent du Lénisséï, fleuve sibérien. Seuls quelques rares témoins, dans cette région quasiment désertique, purent assister, dans un rayon de 700 kilomètres alentours, à la collision. Pendant plusieurs secondes, ils purent voir un puissant éclat dans le ciel suivi d'une traînée blanche faite de vapeur et d'éléments consumés lors de la traversée atmosphérique de l'objet. Au fur et à mesure de sa descente vers les plus basses couches de l'atmosphère, donc les

plus denses, la magnitude de l'astre ne cessa de croître. Les rares témoins firent état d'un éclat semblable, à son paroxysme, à cent fois celui du Soleil. Le fracas de l'explosion qui suivit immédiatement fut perçu jusqu'à mille kilomètres et plus. Les Tougouzes, rares habitants de la région, décrivirent une « fontaine de feu » dont les flammes atteignirent une altitude de 20 kilomètres. Toute la région ressentit les effets d'un tremblement de terre dont on mesura les vibrations jusque tout autour du globe. Nombre de témoins les plus proches furent littéralement jetés à terre, soufflés par un vent brûlant dévastant aussi les récoltes. Par chance, et comme en guise d'avertissement, l'explosion ne fit aucune victime humaine. Le souffle de l'explosion, le feu et la chaleur dévastèrent instantanément plusieurs centaines de kilomètres carrés de forêt.

La première mission d'observation véritablement scientifique n'eut lieu qu'en 1927. Menée par Léonid Kulik (1883-1942), ses premières constatations firent état d'une forêt littéralement couchée sur près de 80 kilomètres de distance. À la grande surprise des premiers observateurs, aucune trace de cratère ni même de résidus palpables de l'objet. Pas de « blessure », ni de « projectile ». Seuls, des milliers d'arbres couchés dont les alignements radiaires désignaient avec précision le lieu précis de l'explosion. L'absence de traces d'un impact véritablement physique, amena rapidement les spécialistes à conclure à une explosion atmosphérique.

On sait aujourd'hui que l'énergie libérée par *Ogdy* (dieu du feu chez les peuples locaux) correspond à une explosion de 12,5 mégatonnes, soit 600 fois Hiroshima. La masse de l'objet avant son entrée dans l'atmosphère est aujourd'hui estimée à

environ 500 000 tonnes. Sa vitesse pré-atmosphérique aurait été de l'ordre de 30 km/seconde, quand, avant explosion, elle n'était plus que de l'ordre de 10 km/seconde. L'explosion aurait eu lieu à une altitude de 8,5 kilomètres et l'objet devait à cet instant avoir un diamètre de l'ordre de 60 à 80 mètres. Toutes ces indications ne sont que des estimations, réalistes, mais néanmoins toujours approximatives. Elles n'ont pu être établies qu'au regard des effets produits par l'explosion, des témoignages recueillis alors et d'observations collectées sur le terrain, rappelons-le, dix-neuf ans après la catastrophe. Il est évident que ces dix-neuf années de quasi ignorance ont sans aucun doute été préjudiciables aux informations aussi bien matérielles qu'humaines naturellement « érodées » par le temps. Enfin, notre meilleure connaissance du phénomène de l'impactisme et des différents domaines de recherche qu'il embrasse, a permis d'affiner les chiffres mais sans pour autant, aujourd'hui encore, trouver de consensus sur l'origine exacte du météore.

Des conséquences beaucoup plus surprenantes et inattendues furent mises au jour beaucoup plus tard par les chercheurs soviétiques, seuls habilités à fréquenter le site jusqu'en 1980. Des observations dendrochronologiques ont révélé une croissance anormale des arbres de la région de l'impact. On constata des vitesses de croissance 5 à 10 fois plus rapides que la normale. Cette accélération des rythmes biologiques chez les végétaux fut la conséquence avérée d'un enrichissement du sol par les différents éléments disséminés, oserai-je dire « prodigués » par *Ogdy*. La végétation postérieure à la catastrophe présentait des taux anormalement élevés d'arsenic, d'iode, de brome, de zinc et de tellurium. Enfin, des

mutations ont été aussi observées chez certains insectes ayant repeuplé la région sinistrée. Ces mutations, toujours conditionnelles, pourraient être les conséquences directes d'une augmentation de la radioactivité directement liée à l'impact.

Je reviendrai, dans la seconde partie de ce livre, sur la portée métaphysique encore insoupçonnée d'un tel phénomène.

De fait, on sait qu'il y eut pendant de nombreux mois après l'impact, une dissémination dans l'atmosphère de milliards de particules microscopiques engendrées lors de l'explosion. Enfin on a constaté une augmentation de l'ordre de 1% de la radioactivité terrestre entre 1908 et 1909. Ceci, toujours grâce à une analyse dendrochronologique effectuée sur tous les continents. L'absence d'activité solaire anormale et d'activité humaine nucléaire à cette époque, confirme l'attribution de cette radioactivité « artificielle » à l'impact de 1908. Enfin, l'abondance de matériaux volatils divers après l'explosion, liée à la présence de radioactivité, plaide pour une origine cométaire, ou du moins partiellement cométaire de *Ogdy*. Ce qui expliquerait, entre autres, la luminosité inhabituelle du ciel nocturne plusieurs nuits après sa chute. Luminosité attribuée au passage de la Terre dans la queue de la comète.

De récentes études italiennes, menées au début des années 90 par Giuseppe Longo et Menotti Galli, révélèrent la présence de quantités de micro éléments prisonniers dans la résine des arbres ayant survécu au souffle dévastateur. On y décela la présence de fer, calcium, aluminium, titane, silice, or et cuivre, mais aussi d'autres éléments.

On pense aujourd'hui qu'*Ogdy* a pu laisser échapper quelques menus éclats dans la haute atmosphère, avant son explosion définitive. Aussi, loin d'être exclue d'après Vladimir

Svetsov, la découverte de quelques fragments intacts relancerait de plus belle les recherches sur l'origine d'*Ogdy* et sur l'impactisme en général. Ces dernières découvertes, si elles avaient lieu, lèveraient peut-être enfin définitivement le voile sur un mystère aujourd'hui vieux de 100 ans.

TOUTATIS

C'est en étudiant des plaques photographiques représentant les satellites de Jupiter que Christian Pollas, astronome français, découvre par hasard un astéroïde dont l'orbite croise régulièrement celle de la Terre. L'objet, découvert le 4 janvier 1989 reçoit la désignation provisoire *1989 AC*. Il sera par la suite baptisé du nom de *Toutatis* ; dieu celte protecteur de la tribu dans la Gaule antique. Ses dimensions inspirent le respect : 4,6 kilomètres x 2,4 kilomètres x 1,9 kilomètre. Sa rotation autour de son axe principal s'effectue en 5,4 jours. Toutatis est un astéroïde fruit de l'accrétion de deux astéroïdes plus petits, ce qui lui donne cette forme assez singulière faisant penser à une cacahuète.

La plupart des astéroïdes sont concentrés dans une zone – la *ceinture d'astéroïdes* – située entre l'orbite de Mars et celle de Jupiter. La taille des objets qu'elle recèle varie de quelques mètres à 940 kilomètres pour le plus massif d'entre eux, Cérès, désigné comme planète naine depuis 2006. Certains de ces agrégats rocheux ont des orbites très elliptiques et se distinguent du reste de leurs congénères. Ils appartiennent à la famille des *NEA* (*Near-Earth-Asteroid*) : Astéroïdes passant à proximité de la Terre. Ces roches seraient issues de la fragmentation d'astéroïdes plus gros au sein de l'anneau

principal. D'autres seraient également les résidus de noyaux d'anciennes comètes ayant perdu leurs éléments volatils. D'autres encore pourraient être des comètes en sommeil. Leurs éléments actifs – gaz, glace et autres composés moléculaires plus complexes – seraient momentanément recouverts d'une croûte de « sédiments cosmiques » accumulés durant leur périple.

Toutatis est lui aussi un NEA. Son orbite excentrique s'étend donc depuis l'intérieur de l'orbite terrestre jusqu'à la principale ceinture d'astéroïdes située entre Mars et Jupiter, quatrième et cinquième planètes du système solaire. Sa révolution autour du Soleil s'effectue en 4,01 années à la vitesse de 16,69 kilomètres par seconde soit : 60 000 kilomètres par heure. S'il venait à percuter la Terre, l'« énergie d'impact » se situerait entre cent mille et un million de mégatonnes de TNT. À titre de comparaison, la bombe lâchée sur Hiroshima le 6 août 1945 avait une puissance d'environ quinze mille tonnes de TNT. L'impact d'un astéroïde comme Toutatis serait quant à lui environ cent milliards de fois plus puissant. Autant dire qu'un tel cataclysme, s'il devait avoir lieu, aurait des conséquences apocalyptiques à l'échelle de notre planète. Outre les effets destructeurs évidents qu'un tel choc pourrait avoir sur les régions du monde directement concernées ; ses effets « secondaires » sur le climat et la biomasse seraient à n'en pas douter, et à plus ou moins long terme, à l'origine de l'extinction de nombreuses espèces. La prochaine approche de Toutatis aura lieu le 12 décembre 2012 mais l'astéroïde ne s'approchera pas à moins de 6,93 millions de kilomètres. Soit plus de 20 fois la distance qui nous sépare de la Lune.

Bien que tous les astéroïdes connus à ce jour soient précisément répertoriés et identifiés, il n'en demeure pas moins que les plus puissants calculateurs ne pourront jamais descendre en deçà d'un certain seuil de prédiction. Des événements nouveaux dans un univers toujours en mutation peuvent se produire et faire voler en éclats nos plus solides certitudes. Le nombre de 6 000 NEA a été atteint en février 2009. En 9 ans et demi, le nombre d'objets connus a été multiplié par 10. Plusieurs centaines de nouveaux NEA sont chaque année découverts : 438 en 2003 ; 537 en 2004 ; 627 en 2005 ; 641 en 2006 et 648 en 2007 ; 805 en 2008 et 783 en 2009.

De manière générale, l'origine des astéroïdes et des comètes est variée. Issus de la formation même du système solaire, ils en sont à la fois les témoins et les acteurs. À l'image des processus évolutifs empruntés plus tard par la vie sur Terre, ils sont, eux aussi, représentatifs de cette continuelle force de création qui sans cesse, modèle, sculpte, transforme et enrichie le monde sans jamais faillir à sa mission. Quand bien même nous soyons un jour capables d'inventorier tous les corps « à risque » du système solaire, et de dresser pour chacun d'eux une carte d'identité précise ; cette « photographie » ne serait jamais qu'un instantané. Elle serait obsolète sitôt établie. Chaque nouvelle collision, par exemple entre deux gros objets de la *ceinture de Kuiper*, peut à chaque instant modifier, ici ou là, la distribution de certains astéroïdes du système solaire. Combien de fragments nouveaux ainsi éjectés de part et d'autre de cette zone peuvent à leur tour perturber, infléchir sinon même modifier radicalement les trajectoires d'autres astéroïdes ? Et ainsi de suite jusqu'à l'infini. N'importe quel

accident local, peut provoquer une réaction en chaîne. Bien sûr, la population d'astéroïdes au regard du « vide » spatial est bien évidemment très faible. Leur influence réciproque s'en trouve d'autant limitée. Cependant, et à moins d'être compensés et/ou réduits par l'attraction gravitationnelle de quelque rare planète, les nouveaux mouvements ainsi créés sont presque « perpétuels » jusqu'à être stoppés et redéfinis par une autre collision...

L'ensemble du système solaire est, encore aujourd'hui, un gigantesque lieu d'échange et de redistribution ininterrompue de la matière cosmique primordiale. À l'image d'un organisme biologique, il est le lieu d'une perpétuelle remise en question qui n'a pour seules constantes que la complexité et la diversité. Toute activité ne fait qu'accroître proportionnellement les chances de réactivité. Un univers absolument fixe et déterminé serait un univers absolument « terminé ». Mort en même temps qu'absurde. Mais cette même activité qui a suscité la vie pourrait tout aussi bien la faire disparaître. Toutefois, les risques ne sont que très relatifs. Non au vu de la probabilité, certes faible, pour qu'un tel accident survienne (la fréquence d'un impact avec un objet d'une taille de 5 kilomètres est de 5 millions d'années) ; mais relatif dans les conséquences universelles qu'aurait un tel cataclysme. Car nul doute que ce que l'univers a accompli sur Terre, il l'a sûrement accompli bon nombre de fois ailleurs. Les premiers groupes humains disséminés à la surface du globe devaient à juste titre penser être les seuls représentants de leur espèce sur Terre, telle qu'ils se la représentaient alors. Notre planète, à l'époque, ne devait pas leur paraître plus peuplée que l'univers aujourd'hui ne nous semble habité. Une éventuelle disparition de leur groupe et des

groupes humains environnants aurait sans aucun doute signifié pour eux la fin de leur espèce. Mais c'était sans compter sur cette naturelle tendance de la vie à ne jamais « mettre tous ses œufs dans le même panier ». Ce qui se fait ici se fait aussi ailleurs. Lors de la nucléosynthèse primordiale, les premiers atomes créés sont aussi vite détruits, mais « resurgissent » aussitôt plus loin. Les individus, les civilisations, la vie et la pensée ne font guère exception. Si les formes diffèrent sans doute d'un « bout à l'autre » de l'univers, eu égard aux conditions astrophysiques et physiques, on peut s'attendre à ce que la floraison de la conscience à travers la matière soit une constante au même titre que le magnétisme, la gravité ou la vitesse de la lumière.

SHOEMAKER-LEVY. 9.

Le 23 mars 1993, à l'observatoire du Mont Palomar, trois astronomes, Eugène Shoemaker, son épouse Carolyn et David Levy, photographient le ciel à la recherche d'astéroïdes. Deux jours plus tard, en étudiant les photographies, Carolyn Shoemaker décèle la présence d'un objet apparemment semblable à une comète mais de forme anormalement allongée. Après d'autres clichés, ce qu'ils croyaient être une comète s'avère être un ensemble de cinq fragments alignés. Une autre observation révélera cette fois-ci de manière définitive la présence de Vingt-et-un fragments de tailles différentes : entre 2 kilomètres pour le plus massif et quelques centaines de mètres pour les plus petits observés. Ces fragments seraient issus de la dislocation d'un seul et même objet. Fragmentation sans doute récente vu le faible espacement entre chacun des

débris et l'alignement qui les caractérise. En effet, on apprendra à partir de calculs et d'observations, que la comète originelle non fragmentée aurait été captée par Jupiter en 1929. Après quoi ses approches auraient eu lieu tous les deux ans jusqu'au 8 juillet 1992 (*Figure 3*). À cette date, et huit mois seulement avant sa découverte, l'objet passe à l'intérieur de la limite de Roche¹ de Jupiter. Du fait des effets de marée considérables, elle se disloque en vingt-et-un fragments. À partir de ces derniers, son diamètre avant fragmentation fût estimé à environ 5 kilomètres. Deux mois après la découverte de ce qui se nommait dorénavant *Shoemaker-Levy 9*, – du nom de ses inventeurs et « 9 », parce que neuvième découverte du trio ; Brian Marsden annonce qu'entre les 16 et 22 juillet 1994, l'infamieux cortège souvent comparé à un collier de perles allait se diriger vers Jupiter pour la dernière fois. Percutant la planète géante à la vitesse extraordinaire de 60 kilomètres par seconde.

La période de préparation à l'observation des impacts fût aussi l'occasion de découvertes supplémentaires. On vit en effet deux objets se désintégrer à leur tour et trois autres se dédoubler. Ces dernières observations démontrèrent que les fragments étaient de constitution assez friable et qu'ils s'écartaient régulièrement les uns des autres, en accord avec les simulations qui avaient été faites. C'est lors de leur retour à proximité de Jupiter qu'ils se sont le plus espacés les uns des autres. À tel point que les impacts se succédèrent sur une durée de 6 jours, du 16 au 22 juillet 1994.

1 La limite de Roche, du nom de l'astronome français qui la théorisa le premier (Édouard Roche 1820-1883) est la distance au dessous de laquelle un satellite commence à se disloquer sous l'action des forces de marées. Forces dépassant les forces de cohésion internes du satellite.

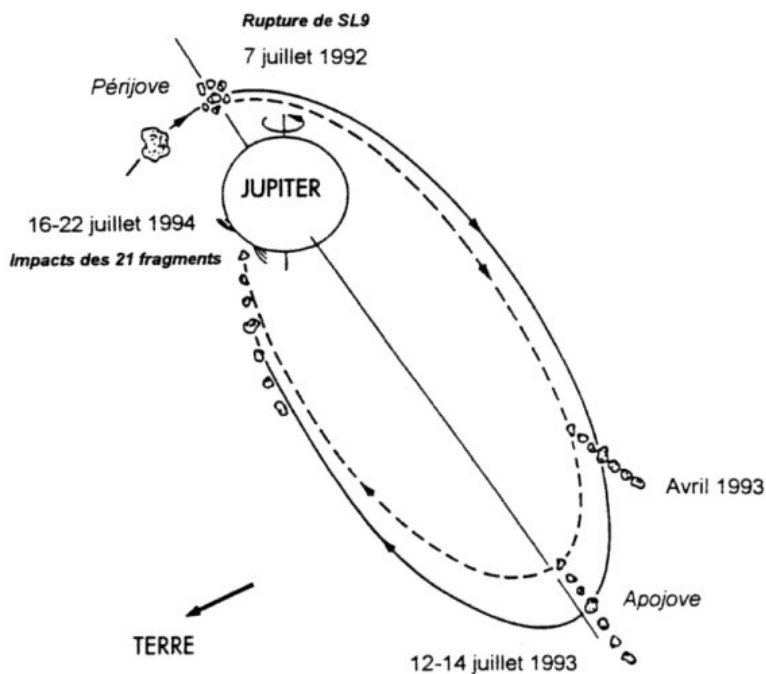


Figure 3

Seules les conséquences des impacts ont pu être observées. Mais ces observations dépassèrent toutes les espérances. Le 16 juillet 1994 à 20 H 11' TU eu lieu l'impact du fragment A. Le 17 juillet, le fragment G₁, le plus important, occasionna sur la surface de Jupiter la formation d'un champignon d'éjectas de plus de 2 000 kilomètres d'altitude et une tache noire de 25 000

kilomètres de diamètre. Plusieurs des taches restèrent visibles à la surface de la planète de plusieurs semaines à plusieurs mois pour certaines.

L'interaction SL9/Jupiter fut l'occasion d'accumuler quantités d'informations, autant sur la haute atmosphère de la planète géante que sur la composition des différents fragments de la comète. Cet événement majeur et unique à notre échelle de temps a permis de mieux connaître le phénomène de l'impactisme et de mieux appréhender son caractère aussi bien soudain que dévastateur. Il apparaît clairement que si SL9 avait lié son destin à notre planète plutôt qu'à Jupiter, nous n'aurions jamais pu faire face à la soudaineté d'un tel changement de configuration et à l'ampleur d'un tel impact. Dans les faits, nous n'aurions disposé que de moins d'un an pour mettre sur pied une mission d'intervention avec somme toute assez peu de connaissances en la matière et tout aussi peu de renseignements sur les différentes caractéristiques des fragments à neutraliser. Qui plus est, comment aurions-nous pu faire face à une attaque de front de vingt-et-un fragments fonçant vers la Terre à la vitesse de 216 000 kilomètres/heure ? Au vu des conséquences gigantesques que la succession d'autant d'impacts a pu occasionner à la surface de Jupiter, planète géante et à la surface peu réactive ; on ose à peine imaginer ce qu'une telle « rafale » aurait pu provoquer sur un petit astre comme la Terre. La vitesse importante (60 kms / s, donc environ 3 fois supérieure à la vitesse moyenne des astéroïdes comme *Toutatis*) a largement compensé le manque de densité des fragments. Une vitesse triple entraîne une énergie cinétique multipliée par 9. Les observations ont montré la présence pour chacun des fragments d'une « chevelure » ou « queue » faite de différents

éléments volatils. Ceci a permis de conclure à l'origine cométaire de SL9. La densité moyenne des fragments se situait entre 0,2 et 2 grammes / cm³. Une valeur très faible due à la forte présence de glace. Ceci explique également la mauvaise cohésion de Shoemaker-Levy et sa fragmentation à l'approche de Jupiter. Les différents impacts furent rapidement absorbés par la planète du fait même de la faible densité des deux protagonistes et de la taille monumentale de Jupiter.

Les principaux enseignements tirés de cet évènement majeur furent l'aspect encore très actuel de l'impactisme et du catastrophisme de manière générale. Ces bouleversements ne sont plus de rares accidents à reléguer vers une lointaine période de l'histoire de notre système solaire où tout se défaisait aussi vite qu'il se faisait dans une frénésie, une intensité et une violence proportionnelles aux forces et aux énergies en présence. Rien n'est achevé, tout continue. L'ascension se poursuit, plus lente qu'aux premiers temps ; plus définitive parfois. Les « gestes » sont plus espacés, mais plus sûrs, plus « précis ». Chaque nouveau pas, chaque nouveau degré franchi par l'évolution nous rapproche immanquablement d'une issue qui, absurde ou cohérente ; hasardeuse ou prédéterminée, nous mènera, d'une façon ou d'une autre vers notre vérité.

La deuxième leçon est la soudaineté de certains changements de configuration. Il ne s'est écoulé que deux ans entre la fragmentation de SL-9 et son impact sur Jupiter... autant dire un clin d'œil à l'échelle du cosmos. Ce qui prouve une fois de plus que rien n'est jamais définitivement fixé et que nos plus précises observations peuvent être à tout moment et très rapidement balayées. L'univers est vivant, toujours en

mouvement. Susceptible à tout instant de dévoiler, ici ou là, un nouveau visage. Tout mouvement, toute mécanique, fût-elle céleste, recèle une part d'incertitude toujours plus vaste que ce qui est provisoirement à la portée de notre connaissance. L'éventail des « possibles » est par définition infini et la partie invisible de l'*iceberg cosmologique* sera toujours plus importante que celle qui tombe sous la mesure de nos microscopes ou de nos télescopes. Le hasard est cette limite de prédiction en deçà de laquelle nous ne pouvons rien. Il n'est, par définition, pas mesurable. Nous croyons toujours prévoir ou anticiper alors que nous ne faisons qu'extrapoler, grossir un trait qui peut nous mener très facilement et fatalement à l'erreur et à la caricature. Les mesures ne tiennent compte que des faits. Or les faits ne « disent » pas tout. Nos prévisions météorologiques, dans leur fragilité, en sont tous les jours une parfaite illustration. L'impact de *Shoemaker-Levy* n'avait, selon certains scientifiques, que très peu de chances de se produire... Il s'est produit, naturellement si j'ose dire. Les mêmes statistiques à l'égard d'un impact d'astéroïde comme celui qui a participé à l'extinction des dinosaures à la fin du Crétacé (d'une taille estimée de 10 kms) prévoient une collision tous les cent millions d'années environ. Toutefois, si nous avons un risque sur un million de voir un tel événement se produire, rien n'interdit qu'il se produise demain.

Je me souviens des journaux télévisés de l'époque. Je vois encore la jubilation et l'enthousiasme des différentes équipes de chercheurs en train de visionner presque en direct la collision des fragments de *Shoemaker-Levy* avec Jupiter. On comprend aisément l'euphorie qu'un événement cosmique d'une telle importance et surtout si improbable a pu susciter

auprès des observateurs. Dans le même temps, et avec le recul, chacun donnait l'impression, les yeux rivés sur les images qui lui parvenaient, d'assister à une expérience de laboratoire de plus. Une « manipulation » dont tous avaient planifié jusqu'au moindre détail et jusqu'à la moindre conséquence. Du fait même que l'impact était depuis longtemps prévu et calculé, il en perdait presque toute signification et toute portée vis-à-vis de la menace qu'aurait pu représenter une telle collision avec notre planète. Habitué comme nous le sommes à systématiquement disséquer tous les événements de la nature, nous en oublions leur véritable portée et signification. À force de trop en analyser la « syntaxe », nous oublions le sens des « mots » et des « phrases » que la vie nous adresse depuis toujours. Les yeux rivés sur nos télescopes et nos microscopes, nous finissons par ne plus voir à force de trop regarder. L'observation et la prévision nous placent inconsciemment à l'extérieur du monde que nous observons. La prédiction nous fait croire à une protection toute illusoire et nous oublions que nous sommes le plus souvent au cœur des événements que nous observons. Nous nous concentrons toujours plus sur la forme, mais nous en oublions le fond. Par trop écouter les « notes », nous oublions la « mélodie ». La nature nous parle, nous enseigne et nous avertit. Mais nous n'écoutons plus. Quel signe fort faudra-t-il pour qu'enfin nous l'entendions ?

Nous avons vite oublié *Shoemaker-Levy*, comme nous avons aussi vite oublié *Toutatis* et bien d'autres astéroïdes qui depuis nous ont frôlés sans même que les médias n'y accordent plus d'attention. Aujourd'hui, *l'ennemi intérieur* que nous représentons pour la planète nous fait oublier la menace qui pèse au dessus de nos têtes. Le réchauffement climatique et ses

multiples conséquences ; la mise à sac de la planète, focalisent toute notre attention, toutes nos énergies. La crise, les soucis quotidiens de chacun pour survivre dans un monde de plus en plus inégalitaire et agressif nous font oublier que peut-être, un danger bien plus grand nous menace. Qui sait si au moment précis où j'écris ces mots, un rocher de taille gigantesque, très loin de nous encore, ne glisse pas à notre rencontre dans le silence des espaces infinis. Peut-être même n'est-il pas encore né. Peut-être que la collision qui le propulsera vers nous n'a pas encore eu lieu. Mais, au-delà de toutes ces apparentes incertitudes ; au-delà des centaines de millions de kilomètres qui nous séparent encore de lui, un seul et unique lien nous unit déjà, sous le voile des apparences et de la causalité la plus superficielle.

Le regard le plus souvent tourné vers nos préoccupations toutes terriennes, nous ne savons plus regarder le ciel comme savaient encore le faire nos lointains ancêtres. Nous ne savons plus nous interroger. Nous ne nous posons plus les bonnes questions depuis que la technologie, fille illégitime de la science, nous a apporté son lot de mauvaises réponses. Des réponses dont nous nous contentons car elles suffisent à nourrir notre quotidien. Un quotidien fait le plus souvent de désirs que nous avons fini par confondre avec les besoins les plus élémentaires et les plus organiques.

Ce dont nous avons réellement besoin c'est d'un sens. Or ce sens, la science et ses découvertes ne l'ont pas davantage mis au jour que ne l'avaient fait à leur époque les philosophes de l'Antiquité. Moins sans doute. Les Diogène et Antisthène font aujourd'hui plus que jamais cruellement défaut.

Si on admet que la vie n'est pas un fait unique dans

l'univers, alors un nouveau sens apparaîût et qui prend figure d'espoir. Si nous oublions cet anthropocentrisme qui nous caractérise, nous gagnons dans le même temps une liberté encore insoupçonnée. Si l'homme est aujourd'hui une réalité, c'est au prix d'une lutte et d'une survie de tous les instants. C'est parce que la vie a su se glisser entre toutes les formes de catastrophes susceptibles à tout instant de la réduire à néant. Au regard des 4,5 milliards d'années d'existence du système solaire et de la Terre, l'apparition de la vie et son développement jusqu'à l'homme occupent une durée relativement brève. Aussi, les scientifiques s'accordent à dire aujourd'hui que la vie est un phénomène plus probable et plus courant qu'il ne semblait l'être par le passé. Non seulement à l'échelle du système solaire, mais à plus forte raison à l'échelle des trente mille milliards de milliards d'étoiles qui tapissent l'univers visible. Car même s'il n'y avait qu'une seule planète susceptible d'abriter la vie au sein de notre galaxie ; les cent milliards de galaxies constituant l'univers augmentent d'autant la probabilité de voir le phénomène vivant s'épanouir autour d'une lointaine étoile. L'humanité n'est pas une finalité. Elle n'est qu'une forme de vie parmi tant d'autres, à tout instant susceptible de disparaître, emportée par quelque cataclysme humain ou naturel. L'univers n'a que faire de nous. S'il se « soucie » du fond, il n'a en réalité que faire de la forme. La prise de conscience de notre fragilité nous rend de fait une liberté que nous pensions avoir perdue par le fait même de l'inéluctabilité du phénomène vivant. Si tout ce qui est organique en nous est inévitablement aliéné aux règles que la vie nous impose ; nos choix individuels et collectifs eux, nous appartiennent. Ils témoignent d'une liberté qui, en définitive et

contre toute apparence, repose plus sur notre volonté et notre aptitude à renoncer à certains de nos comportements plutôt que dans la satisfaction de désirs infinis.

UNE VAGUE D'HUMANITÉ

Si déterminisme il y a, il n'est qu'au niveau de la vie et de la complexité, et non pas dans les formes que celles-ci peuvent recouvrir. Ceci étant, nous gagnons en liberté ce que nous perdons inévitablement en sécurité. Quoiqu'il arrive, la vie sera de toutes les manières possibles, triomphante. À la faveur d'une catastrophe due au hasard, à l'homme, ou tout simplement au temps qui passe ; les formes de vie sont inéluctablement vouées à disparaître dans le renouvellement. De tous les scénarios possibles, à terme, il ne restera rien de nous ni de cette humanité en laquelle nous croyons tant et pour laquelle nous avons tant sacrifié de nous-mêmes et de notre monde. Nous ne sommes que des moments, des phases transitoires, des expressions provisoires de l'être et de cette vitalité dont tout est imprégné, saturé. Mais sans que celle-ci, jamais, ne décide de se fixer plus particulièrement dans telle forme plutôt que dans telle autre. Nous sommes le véhicule de ce principe qui nous traverse de génération en génération et qui, au passage, nous « informe » et nous transforme. Nous sommes l'eau parcourue par la vague qui, le temps de son passage, donne forme, mouvement, et nous abandonne sitôt passée, à notre élément premier et fondamental. Libre à nous de faire durer autant que possible cette « vague d'humanité ». Saisissons cette chance d'avoir été la matière de cette onde et faisons la durer le plus longtemps possible. Nous arrivons à un

moment de notre histoire où nos différentes technologies peuvent, le cas échéant, nous permettre de faire face à notre destin et prolonger un peu plus l'espèce humaine comme l'ensemble des autres formes de vie qui désormais dépendent d'elle. Nous avons voulu la connaissance et le pouvoir sur la nature. En nous les appropriant, nous avons de fait endossé une responsabilité qui va bien au-delà de nos relations mutuelles. Dorénavant, le pouvoir que nous possédons sur le monde nous en rend en même temps responsables. Nos destins sont liés. L'homme semble désormais parvenu au tournant de sa maturité. Mais comme toute forme de progression, elle doit passer par quelque initiation.

Nous avons certes le droit de vivre. Nous avons aussi le droit de nous multiplier et d'évoluer. Et nous avons enfin le droit – et sans aucun doute à terme sera-ce une nécessité – de partir à la découverte de nouveaux mondes vierges et de les habiter. Mais à chacune de ces étapes, toujours, depuis la Terre et jusqu'à ces mondes futurs les plus lointains, nous devons avant toute action, veiller à respecter la vie et plus largement la Création. À les protéger contre les plus noirs effets de nos propres développements et toujours faire en sorte de servir la vie pour notre bien collectif, plutôt que de l'asservir à nos désirs individuels. Pour être dignes de ce que le cosmos peut nous offrir comme vie nouvelle, il nous faudra avant tout restaurer et protéger le monde qui nous a vu naître.

L'aventure de la vie se poursuivra toujours, avec ou sans nous. Bientôt sans doute, aurons-nous à choisir. Oui ou non voulons-nous poursuivre notre route et mettre enfin un terme à nos jeux d'enfants pour enfin entrer – s'il n'est pas trop tard – dans l'âge adulte de notre espèce ? Charge à nous de faire

amende honorable et de réparer les fautes passées. Charge à nous d'endosser cette merveilleuse responsabilité qui désormais nous échoit : respecter, protéger et servir la vie dans cette partie de l'univers qui nous a vu naître. Dans le cas contraire, les épreuves qui immanquablement nous attendent auront tôt fait de réduire l'espèce humaine à néant. Retournant à la « glaise primordiale », nous serons à nouveau transformés par les forces de vie qui animent l'infini. Réduits en poussière, oubliés, pétris et remodelés par les forces de la matière, qui sait quelle nouvelle forme naîtra à partir de nos cendres, ici ou ailleurs ? Nous, nous serons loin. Un souvenir. Mais pour qui ? Une ébauche ; un essai ; un hasard... un scintillement à la surface de l'eau. Gardons cependant à l'esprit que l'évolution elle-même n'est sans doute pas une fin en soi et qu'elle est le ressort d'une métamorphose qui va s'accomplissant bien au-delà des apparences matérielles et des seuls mécanismes de la vie. Celle-ci considérée au sens le plus large possible. Les infinis jeux de la matière ne sont peut-être que les ferments d'une maturation qui dépasse le seul cadre des apparences cosmiques et de leurs « mouvements ». À nous de nous demander si nous voulons seulement vivre, ou, comme le dit Bergson, « [...] fournir en outre l'effort nécessaire pour que s'accomplisse, jusque sur notre planète réfractaire, la fonction essentielle de l'univers, qui est une machine à faire des dieux¹ ».

Pris, obnubilés, absorbés et aveuglés comme nous le sommes par nos préoccupations quotidiennes, nous ne savons plus voir au-delà de nos propres existences. Coupés du monde

1 Henri Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*, PUF, coll. «Quadrige », 1997 [1932], p. 338.

par l'accumulation de nos désirs, nous oublions le véritable usage de notre liberté. Cette liberté pour laquelle tous les jours nous nous battons becs et ongles. Allant jusqu'à risquer nos vies pour une utopie et une illusion qui n'est en fait que cette petite liberté individuelle qui consiste à assouvir la plupart de nos désirs les plus personnels. Aussi, notre avenir ne dépendra ni plus ni moins que de la façon dont nous aurons fait usage de notre liberté. De ce libre arbitre qui soudainement nous a projetés dans une autre forme de vie. Une liberté qui nous a de fait hissés au dessus de tous les autres êtres vivants sur Terre et dont nous sommes aujourd'hui responsables. À terme, notre choix sera simple : sauver nos vies ou sauver la vie. Plus que le fruit de n'importe quelle forme de volonté, ce choix reposera, bien au contraire, sur notre aptitude au renoncement. Comme le dit Jean Guitton, « certains philosophes existentiels ont mis la liberté au-dessus de tout, comme si elle était créatrice des valeurs : or, la valeur précède le vouloir, et la dignité de la liberté consiste à se soumettre amoureusement à la loi¹ ».

Aussi, notre liberté s'exprimera à travers notre volonté de cheminer ou non vers le but que l'univers s'est par avance déjà fixé. De cet objectif, nous ne pourrons jamais nous éloigner, et encore moins nous en proposer un autre. Au mieux nous l'atteignons ; au pire, nous l'atteignons quand même... mais plus tard, infiniment plus tard. Car le seul choix qui s'offre à nous réside entre l'acceptation ou le refus d'avancer vers une fin qui nous est, de toutes les manières possibles, inéluctable. Au plus fort de notre résistance, sinon de notre folie, il nous sera toujours possible de reculer à un point tel que nous

1 Jean Guitton, *L'impur*, Desclée de Brouwer, 1991, p. 122.

pourrions entraîner, par notre propre involution, tout le cosmos vers un destin tragico-absurde ; un univers déshumanisé mais pas pour autant dévitalisé. Une coquille momentanément vide, peau morte, ruine d'un monde manqué. Mais qui ne le serait que pour nos yeux éternellement clos, et pour notre conscience à jamais éteinte. Pour toujours privés d'une vérité déjà accomplie mais dont nous ne pourrions jamais faire l'expérience comme témoins privilégiés.

CHICXULUB¹

L'extinction du Crétacé, à la fin de l'ère Secondaire², il y a 65 millions d'années, aurait concerné 75% des espèces alors à la surface de la planète. Ce fut la cinquième et dernière extinction majeure. Celle du Permien / Trias, il y a 250 millions d'années, aurait éradiqué de 90% à 95% des espèces vivant alors, et 99% des individus au sein de chacune d'entre elles. Les dinosauriens, apparus après cette extinction, régnèrent sans partage durant près de 185 millions d'années. Ils furent à leur tour les victimes de l'hécatombe de la fin du *secondaire*. L'hypothèse que cette soudaine (à l'échelle des temps géologiques) extinction de masse puisse être attribuée à un impact cosmique majeur était la plus couramment admise et aussi la plus fascinante. Cependant, et jusqu'en 1978, aucune preuve scientifique n'était en mesure d'accréditer cette théorie.

C'est en 1979 que Luis Alvarez (1911-1988), Prix Nobel de physique, et son fils géologue Walter Alvarez, apportèrent à

- 1 Cf. Charles Frankel, *La Mort des dinosaures*, SEUIL, coll. « Points sciences », 1999.
- 2 Se reporter à l'échelle des temps géologiques en fin d'ouvrage.

l'hypothèse de l'impact un argument majeur, décisif et scientifiquement irréfutable. Il consistait en la découverte, sur toute la surface du globe, d'une concentration anormalement élevée d'iridium (métal proche du platine) et d'osmium dans la couche géologique de la période concernée. Les taux d'iridium étaient jusqu'à 450 fois supérieurs à la normale. Ces quantités particulièrement élevées ne pouvaient qu'être la conséquence d'un impact météoritique majeur. Toutefois, si l'iridium est relativement rare dans la lithosphère, il est plutôt abondant dans le manteau terrestre. C'est la raison pour laquelle les volcanologues ont longtemps vu dans cette abondante présence d'iridium de la couche *K/T* (couche de transition géologique entre le Crétacé et le Tertiaire) la preuve d'une extinction d'origine volcanique plutôt qu'astronomique. Cette période charnière fut baptisée *29 R*, car étant la vingt-neuvième recensée depuis aujourd'hui. Par suite, d'autres recherches en climatologie, océanographie et dans d'autres disciplines scientifiques concernées par l'impactisme, apportèrent nombre d'éléments supplémentaires en faveur de l'hypothèse d'Alvarez. Les différents indices mis progressivement au jour contribuèrent donc à renforcer l'idée d'un impact d'astéroïde avec la Terre. On sait aujourd'hui que ses conséquences ont largement participé à l'extinction des espèces dominantes d'alors. De quasi-instantanée comme on l'a cru dans un premier temps, cette extinction s'est surtout faite sur la durée (environ 50 000 ans). Échauffement de l'atmosphère, pluies acides, hiver d'impact, effet de serre et réchauffement climatique ont lentement mais irrémédiablement précipité nombre d'espèces dans l'oubli. Dans le même temps, ces bouleversements ont libéré quantités d'autres formes de vie

jusque-là maintenues sous le joug d'une « domination biologique » de plusieurs centaines de millions d'années. Plus que la cause d'une extinction de masse, l'impact aurait été l'artisan d'une large sélection naturelle précipitée par les difficiles conditions post-impact.

La présence sur toute la surface du globe, dans la couche K/T, de quartz choqués, de microsphérules de feldspath et de poussières de diamants caractéristiques de hautes pressions valida la théorie d'Alvarez. Outre ces preuves géologiques liées au métamorphisme de choc, la présence de *spinelles* (oxydes métalliques liés aux rentrées atmosphériques des astéroïdes) et surtout d'acides aminés d'origine extraterrestre (une vingtaine répertoriés), finirent d'estomper les derniers doutes et de convaincre les nombreux chercheurs déjà séduits par l'hypothèse d'Alvarez.

Cependant, la dernière grande énigme résidait dans la découverte d'un cratère correspondant en taille mais aussi en âge à l'évènement de la fin du Crétacé. Un impact océanique aurait de fait expliqué l'absence de cratère visible. Mais cette éventualité fut rapidement écartée. La forte présence de quartz et de carbone dans la couche K/T plaidait pour une collision continentale et non océanique du fait même de la rareté de ces deux éléments dans les couches basaltiques du fond des océans. Les recherches furent progressivement circonscrites à l'actuelle Amérique du nord où les quartz choqués étaient les plus nombreux. Parmi la bonne centaine d'astroblèmes non datés recensés à la surface de notre planète, nombre d'entre eux, par leurs dimensions, pouvaient prétendre décrocher le premier rôle. Cependant, aucun ne répondait au principal critère : celui des plus ou moins 65 millions d'années mis en évidence par la

couche K/T ou 29 R.

En 1985, le géologue Jan Smit découvrait une importante couche sédimentaire à la limite d'un affleurement K/T. Cette découverte eut lieu dans l'État du Texas, proche du golfe du Mexique. D'autres études menées sur le terrain par Joanne Bourgeois confirmèrent l'intuition de Smit qui attribuait cet important dépôt sédimentaire à un tsunami d'impact géant. Les observations révélèrent que l'impact à l'origine du raz de marée devait dès lors être distant de moins de 5 000 kilomètres. Une nouvelle couche de grès découverte à Cuba, ainsi que des éjectas sur une épaisseur de 50 centimètres découverts sur la côte sud d'Haïti confirmèrent l'hypothèse de l'impact et du tsunami qui suivit. L'épaisseur des dépôts présageait quant à elle de la proximité géographique du *Point zéro* (le point d'impact). Celui-ci était dorénavant supposé à moins de mille kilomètres des derniers éjectas découverts. Après une étude cartographique minutieuse de toute la région concernée, Hildebrand et Boynton décelèrent deux structures géologiques majeures susceptibles de répondre aux critères de dimensions et de datation. L'une d'elles enfin, répondant favorablement à leurs investigations, s'avérait être une formation géologique semi-circulaire s'étendant sur près de 200 kilomètres d'est en ouest à l'extrême nord de la péninsule du Yucatan. Cette formation singulière était déjà bien connue des différentes compagnies pétrolières prospectant depuis quarante ans dans la région. Elle avait tout d'abord été identifiée comme étant le vestige d'une ancienne caldera volcanique. Ce n'est que lors d'une énième campagne de prospection que le géologue américain Glen Penfield, associé à l'expédition, comprit qu'il s'agissait là d'un cratère d'impact, et non des moindres. Sans

doute l'un des plus importants de tous ceux jusque-là répertoriés à la surface de la planète.

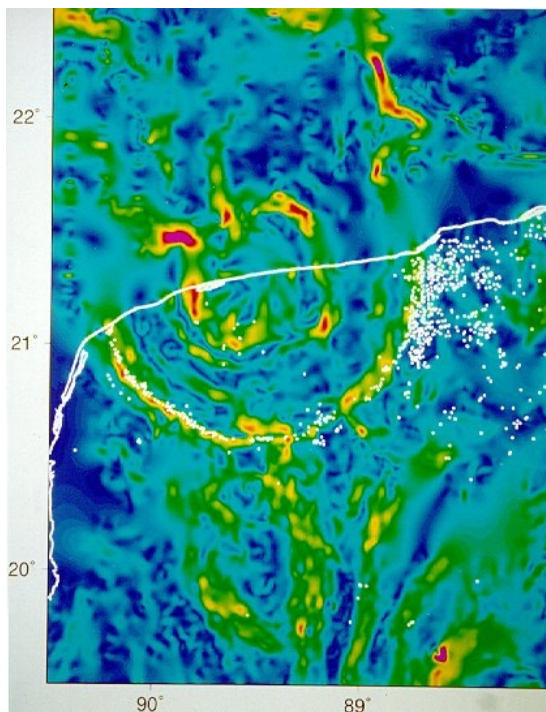


*Image gravimétrique du cratère de Chicxulub.
Le trait blanc représente la côte Nord de la péninsule du Yucatàn (Mexique).
Crédit : Geological Survey of Canada.*

Figure 4

Ce n'est qu'en 1990 que Hildebrand, après l'étude de nombreux carottages, put mettre en commun ses résultats avec

ceux de Penfield et de Camargo. La synthèse et la conclusion de toutes ces années de recherches acharnées, parfois dénigrées sinon ignorées, amenèrent à prédire l'existence, sous mille mètres de sédiments, d'un cratère d'impact de 180 kilomètres de diamètre et situé sur la ville côtière mexicaine de Chicxulub. Par suite, des images gravimétriques et satellitaires confirmèrent la présence de l'astroblème dont la moitié sud se situait sous la végétation tropicale tandis que sa moitié nord s'étendait sous la partie immergée du plateau continental (*Figure 4*). Les datations des différents quartz choqués récoltés à proximité du site et celle des éjectas découverts à Haïti donnèrent des valeurs quasi similaires avec celles des quartz choqués retrouvés dans les couches de transition Crétacé / Tertiaire du monde entier : entre 64,98 et 65,01 millions d'années. Une telle parenté « génétique » et correspondance chronologique entre ces différents éléments ne laissaient dorénavant plus aucun doute sur une unité de provenance.

La taille de l'astéroïde sans aucun doute responsable de cette catastrophe biologique majeure fut estimée par les Alvarez père et fils à environ 10 kilomètres. Un tel objet, dont la masse devait avoisiner les mille milliards de tonnes et percutant la planète à une vitesse moyenne de (sinon supérieure à) 20 kms/seconde a vraisemblablement libéré, en l'espace de quelques secondes seulement, une énergie mille à dix mille fois supérieure à celle détenue par l'ensemble de l'arsenal nucléaire de l'humanité. Soit entre 10 et 100 millions de mégatonnes de TNT. À 20 kilomètres par seconde, la traversée de l'atmosphère n'a pas dû prendre plus de quatre ou cinq secondes. Le passage des dernières couches denses (Troposphère) n'a pas dû excéder une seconde. Ce passage

éclair n'a que très peu freiné l'astéroïde ; pas plus qu'il n'a eu le temps de lui ôter une quantité significative de matériaux. Au moment de l'impact, l'astéroïde en même temps que la croûte terrestre ont été littéralement pulvérisés. L'atmosphère et les 200 mètres d'eau présents au *Point zéro* ont été proprement soufflés en quelques secondes. En même temps qu'un raz de marée géant de plusieurs kilomètres de haut et un séisme de magnitude 13 sur l'échelle de Richter ; la totalité de la matière du cratère et de celle de l'impacteur furent projetées dans la haute atmosphère. Une onde de choc inouïe fit le tour complet de la Terre. Sa vitesse a dû avoisiner les 3 000 kms/heure. Le souffle de l'impact s'est métamorphosé en un ouragan dont la vitesse devait être sensiblement proche de la vitesse d'impact : soit des valeurs comprises entre 10 et 72 kms/seconde. Les régions environnantes furent soumises à des chaleurs infernales, sans doute supérieures à 100°C. Nombre d'espèces animales et végétales furent quasi-instantanément réduites en cendres. Dans le même temps, la collision a dû réveiller sur l'ensemble de la planète une activité sismique et volcanique digne de celle des premiers âges de la Terre, disséminant encore davantage de gaz carbonique, d'anhydride sulfureux et autres composés acides dans tout l'atmosphère. Autant de poisons supplémentaires pour l'ensemble de la biomasse.

Après quelques années, la chaleur intense fit progressivement place à un autre fléau : un *hiver d'impact* qui allait prolonger le lent travail d'extinction entrepris par la nature. Cet hiver des plus rigoureux allait perdurer plusieurs années et mettre à nouveau à rude épreuve les improbables rescapés des premiers temps. Les innombrables éjectas projetés dans la haute atmosphère furent rapidement dispersés (quelques

semaines ou quelques mois) tout autour du globe. Formant ainsi un écran opaque aux rayons vitaux du Soleil. Cet hiver d'impact n'était sans doute pas une menace majeure en soi. Mais la raréfaction des végétaux due aux incendies contribua à désorganiser davantage une chaîne alimentaire déjà très fragilisée et dont les grands animaux étaient les plus dépendants.

Les 50 000 ans suivant virent une nouvelle période de chaleur. Certes moins intense que la première, mais tout aussi discriminatoire en termes de sélection naturelle. Ce phénomène de réchauffement climatique, malheureusement d'actualité, fut la conséquence d'un *effet de serre* entretenu par les quantités importantes de gaz carbonique rejetées dans l'atmosphère. Du fait de la quasi-extinction des végétaux terrestres et des plantes marines, le phénomène de la photosynthèse ne pouvait plus absorber et transformer tout ce gaz carbonique.

Ces dernières années, une seconde théorie est venue atténuer l'enthousiasme qu'avait suscité la découverte d'Alvarez. L'impact d'astéroïde n'était peut-être pas l'unique cause de l'extinction massive de cette époque. En effet, les *trapps* du Deccan en Inde, près de Mahabaleshwar sont une immense et très ancienne coulée basaltique de 1 000 à 2 000 mètres d'épaisseur sur une superficie de 500 000 km². À l'origine, la surface occupée par ces *trapps* devait être de 2,6 millions de km². Ce plateau magmatique est une superposition de couches éruptives comme autant de marches d'escalier. Elles sont le résultat de failles elles-mêmes consécutives à la présence de « points chauds » du manteau qui n'ont, *a priori*, pas de lien direct avec la tectonique des plaques. Ces dernières années, les *trapps* du Deccan ont été très intensément étudiées et on a pu

précisément les dater : 65,4 millions d'années. De plus, on a découvert au cœur de ces couches basaltiques la présence de la fameuse couche d'iridium « déposée » suite à l'impact de Chicxulub. Par la paléontologie, on sait aujourd'hui que nombre d'espèces avaient déjà commencé de s'éteindre avant l'impact. La datation des *trapps* du Deccan et la découverte en leur sein de la couche d'iridium confirment cette hypothèse. Le scénario n'est donc pas difficile à imaginer. Le volcanisme intensif avait déjà commencé quelques centaines de milliers d'années avant l'impact.

Quand on sait que la plus grande éruption volcanique, de mémoire d'homme, qui a eu lieu en Islande en 1783 a eu des répercussions climatiques sur tout l'hémisphère nord pendant un an. Quand on sait que ses effets météorologiques se sont fait sentir jusqu'en Chine et que l'unique coulée de lave engendrée par cette éruption était de 10 km^3 ; on imagine avec peine les perturbations climatiques engendrées par une activité volcanique libérant 1 million de km^3 de lave, même sur une longue période.

L'impact de Chicxulub se serait donc produit alors que depuis des milliers et des milliers d'années, nombre d'espèces sur Terre étaient déjà terriblement malmenées par les conséquences directes et indirectes des éruptions du Deccan. Effet de serre, réchauffement climatique, pluies acides... autant de fléaux que l'impact est venu compléter, achevant des espèces déjà très fragilisées et « stressées » par des bouleversements climatiques d'une rare intensité.

La datation précise d'autres *trapps* de par le monde a permis de manière quasi indiscutable de jeter un lien entre ces pics d'activité volcanique et les grandes extinctions qui ont ponctué

l'histoire de la vie sur Terre. Aujourd'hui, on a pu établir une relation de cause à effet entre quatre *trapps* et quatre extinctions majeures¹ :

- L'extinction du Guadalupien / Tatarien², il y a 259 millions d'années serait liée aux *trapps* du Emeishan, découvertes en Chine du Nord.
- L'extinction du Permien / Trias, il y a 250 millions d'années, serait liée aux *trapps* de Sibérie.
- Celle du Trias / Jurassique, il y a 201 millions d'années serait quant à elle consécutive des *trapps* qui auraient morcelé l'antique Pangée et présidé à la formation de l'océan Atlantique.
- Enfin, l'extinction du Crétacé / Tertiaire, il y a 65 millions d'années, associée elle aux *trapps* du Deccan.

À ce jour, d'autres coulées ont été identifiées au sein même des *trapps* de Sibérie, mais datant de 350 à 377 millions d'années. Elles correspondraient à la lointaine extinction du Frasnien / Famennien il y a 360 millions d'années.

Désormais, les dernières découvertes en paléontologie et en géophysique établissent de façon irréfutable un lien de cause à effet entre les intenses périodes d'activité volcanique dont les *trapps* sont les derniers témoins, et les extinctions de masse. On sait cependant que les plus gros impacts d'astéroïdes n'ont pas tous été répertoriés. Certains ne le seront sans doute jamais. Trop vieux, les mouvements de l'écorce terrestre associés à

1 Cf. Vincent Courtillot, *La Vie en catastrophes*, FAYARD, coll. « Les chemins de la science », 1995.

2 Se reporter à l'échelle des temps géologiques en fin d'ouvrage.

l'érosion en ont fait disparaître les dernières traces. D'autres, enfouis comme celui de Chicxulub, ne seront peut-être jamais découverts. Enfin, il y a tous les impacts océaniques dont les empreintes ont été rapidement effacées par le temps. Rien n'interdit donc d'envisager que ces pics d'activité magmatique n'aient pas eux-mêmes été déclenchés par des impacts majeurs dont nous n'aurions pas encore découvert la trace si elle existe encore. Si l'extinction du Crétacé avait déjà commencé avant l'impact de Chicxulub avec les éruptions du Deccan, ces mêmes éruptions ont pu être elles aussi les conséquences d'un impact autrement plus important que celui du Yucatán.

On a récemment découvert en terre de Wilkes un cratère enfoui à 1,5 km de profondeur, d'un diamètre de 500 kms et daté de 250 millions d'années. L'astéroïde à l'origine de ce cratère mesurait près de 50 kms de diamètre. On sait donc aujourd'hui qu'un impact majeur a été contemporain de l'extinction du Permien / Trias et donc contemporain des *trapps* de Sibérie. Reste à présent à établir, s'il existe, le lien entre des impacts majeurs d'objets comme celui de l'Antarctique et les périodes d'intense activité magmatique correspondant aux *trapps*. Si la corrélation entre *trapps* et extinctions n'est plus à démontrer aujourd'hui, celle entre ces mêmes extinctions et des impacts majeurs n'est pas pour autant invalidée, même si ces derniers n'en sont peut-être pas toujours la cause directe.

J'invite le lecteur désireux d'en apprendre davantage sur l'impactisme, à se reporter au travail remarquable de Michel-Alain Combes. Son excellent site internet et son livre *La Terre bombardée 2007* m'ont été une source inépuisable d'informa-

tions¹.

LES ENSEIGNEMENTS

On sait aujourd'hui que seuls les animaux n'excédant pas 20 à 25 kilos purent échapper à cette sélection naturelle massive. Outre une masse corporelle ne leur permettant pas de se mettre à l'abri comme de plus petits organismes, les dinosaures, de par leurs besoins alimentaires nécessairement très importants, furent au premier rang des victimes de cette longue période de crise. La rareté de la nourriture et la dévastation des chaînes alimentaires sur toute la planète mirent définitivement un terme au règne des plus grands animaux ayant jamais vécu sur Terre.

Dans le même temps, tortues, serpents, lézards et crocodiliens ainsi que la plupart des mammifères furent majoritairement épargnés. Les insectes quant à eux semblent avoir été quasiment ignorés par cette crise majeure. Nombre d'espèces ont ainsi pu « naturellement » échapper aux fléaux de la surface, profitant de protections offertes par la géologie, leur mode de vie et leur propre physiologie. C'est ainsi que, *Purgatorius* (Figure 5), sorte de petit rongeur, pu se frayer un chemin au milieu de toutes ces catastrophes et reprendre le flambeau de l'évolution. Ce proto-primate, d'apparence plus proche de l'écureuil ou du rat que du chimpanzé, n'en est pas moins considéré aujourd'hui comme le plus lointain ancêtre des hominidés ; étape intermédiaire entre *Pikaia*² et *Homo sapiens*. Quelques trop rares fossiles découverts dans le

1 Michel-Alain Combes, *La Terre bombardée*, Éditions France-Empire, 1982.

La menace du ciel: <http://www.astrosurf.com/macombes/index.html>

2 Cf. *figure 1*, p. 69.

Montana en 1965, et dans des sédiments de la fin du Crétacé (65 millions d'années), ont établi, par la morphologie de ses molaires, un lien de parenté avec l'ordre des primates. Sans doute était-il aussi génétiquement plus proche de certains prosimiens comme les lémuriens ou les tarsiens, plutôt que de n'importe quelle autre espèce. Jusque-là relégué quasiment au dernier rang de la chaîne alimentaire, *Purgatorius*, le bien nommé, se trouva soudainement promu au premier plan. Sa petite taille, son mode de vie aussi bien terrien qu'arboricole et son régime alimentaire omnivore furent autant d'atouts qui lui permirent de bien résister aux difficiles conditions post-impact. La place était désormais laissée libre à l'épanouissement de ces nouveaux rameaux jusque-là maintenus en sommeil par la domination des dinosauriens. *Purgatorius* devint ainsi naturellement l'un des rares rescapés à partir duquel l'évolution, la vie et la conscience allaient une fois de plus rebondir.



Purgatorius. Illustration de Nobu Tamura.

Figure 5

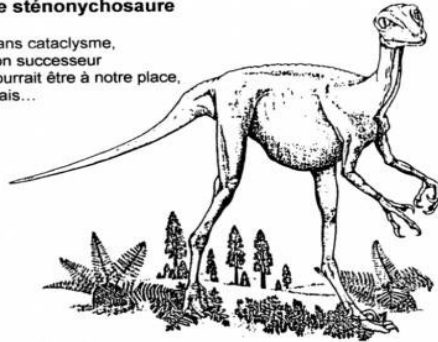
N'est-ce pas d'une certaine façon, ce que les sociétés occidentales font subir à d'autres espèces sur notre planète, sinon à d'autres sociétés humaines ? Ne sommes-nous pas, nous aussi, les « dinosaures » de certaines autres formes de vie attendant patiemment notre extinction pour prendre à leur tour la tête du peloton évolutif et se hisser au rang des espèces à la conscience réflexive ? On sait aujourd'hui que certaines lignées de dinosaures étaient en passe d'accéder à des états supérieurs de conscience. Vers quelle forme de vie plus complexe de telles espèces auraient abouti si l'extinction du Crétacé ne leurs avait pas « brûlé » l'herbe sous le pied ? Rien ne nous permet d'affirmer que l'intelligence et la conscience de soi n'auraient pas atteint les niveaux de complexité dont nous sommes aujourd'hui représentatifs. Quand la *forme* aurait été singulièrement différente, le *fond* (réflexif) lui, aurait poursuivi sa progression comme il l'a fait à travers le rameau des mammifères, des primates et enfin des hominidés. Ce qui a échoué sur Terre il y a 65 millions d'années, a néanmoins pu réussir ailleurs, peut-être sous les traits du *Sténonychosaure* (*Figure 6*), le plus malchanceux des dinosauriens. Ce dinosaure à « taille humaine » si j'ose dire (2 mètres de long ; 1 mètre de haut et 60 kilos) était « cérébralement » le mieux placé pour dominer la planète de son intelligence. À terme, ses différentes aptitudes ou prédispositions à la fois cérébrales et physiologiques en auraient sans aucun doute fait un redoutable concurrent pour notre propre espèce.

Les études des professeurs canadiens D. Russel et R. Seguin (de l'université d'Ottawa), ont mis en évidence des capacités cérébrales et d'analyse de son environnement très en marge sinon supérieures au comportement classique de ses contempo-

rains. L'étude d'un squelette découvert dans l'Alberta (Canada) en 1967 a confirmé que ces dinosaures avaient, à l'instar de l'espèce humaine, un cervelet et un bulbe rachidien anormalement développés pour leur espèce. Outre une évolution cérébrale lui permettant de réfléchir, comprendre, analyser et mettre au point des stratégies de chasse en groupe, – jetant ainsi les bases d'une socialisation en devenir –, le *Sténonychosaure* avait également les capacités physiques d'accompagner et de prolonger ses aptitudes réflexives sur le chemin d'une évolution, sinon supérieure, au moins égale à la nôtre. Une vision quasiment à 360° ; des membres supérieurs préhensiles avec des pouces partiellement opposables ainsi que des prédispositions à la vocalisation auraient fait de ce spécimen, si l'évolution n'en avait pas décidé autrement, un excellent candidat à la socialisation, à la culture et enfin à la civilisation. Pourquoi un tel spécimen, parmi les plus intelligents de son époque, n'a-t-il pas pu survivre à l'extinction du Crétacé ? La découverte de squelettes sur des sites d'Amérique du Nord, mais aussi en Californie du Nord, au Mexique, au Montana et au Wyoming signifie-t-elle que cette espèce était essentiellement localisée dans cette région du monde relativement proche de Chicxulub et donc sans grande chance de pouvoir survivre aux premiers effets de l'impact ? Qui plus est, de taille relativement modeste eu égard à celle de ses contemporains dinosauriens, le *sténonychosaure* dépassait malgré tout la sacro-sainte limite critique des 20-25 kilos de masse corporelle. Cette seconde raison semble avoir inéluctablement scellé le sort de ce lointain cousin cérébral.

Le sténonychosaure

Sans cataclysme,
son successeur
pourrait être à notre place,
mais...



Il a eu la malchance de vivre à la frontière Crétacé-Tertiaire

(Reconstitution du Muséum National des Sciences Naturelles d'Ottawa.)

Figure 6

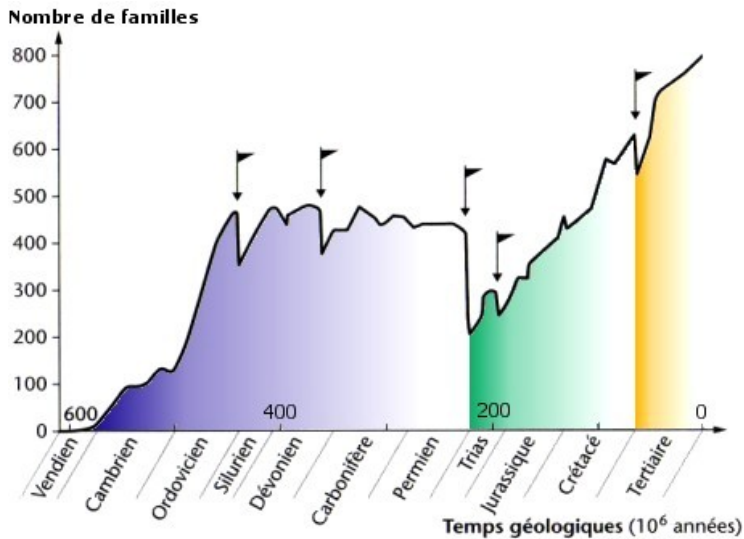
Néanmoins, si les schémas de l'évolution et de progression de la complexité sont sensiblement toujours les mêmes ; - ce à quoi on peut légitimement s'attendre -, rien ne s'oppose à ce que les dinosaures et le *sténonychosaure* en tête n'aient pas normalement surgi et évolué ailleurs, dans d'autres niches biologiques planétaires ayant échappé à ce même genre de cataclysme que notre planète a connu il y a 65 millions d'années. Qui sait si un jour l'histoire et la technologie ne feront pas se rencontrer *Homo sapiens* et « *Sténo sapiens* » parvenus, chacun sous leur forme, sur un même pied d'égalité cérébrale, « conscientique » et, espérons-le, spirituelle.

Quelles que soient les réelles causes de ces extinctions de masse, les différents constats de la paléontologie sont, pour nos sociétés et pour l'humanité de manière générale, autant d'enseignements et surtout d'avertissements pour l'avenir. On sait aujourd'hui que la durée de vie moyenne des espèces est de

l'ordre du million d'années. Au-delà, elles sont amenées à évoluer, à se renouveler... ou à disparaître. On sait aussi que la biodiversité, qui n'a sans doute jamais été aussi importante qu'elle l'est aujourd'hui, ne s'est pas développée de manière régulière et exponentielle. Bien au contraire, cette croissance a été continuellement ponctuée sinon interrompue par de fréquentes extinctions (*Figure 7*) ; certaines plus massives que d'autres. Ce qu'on appelle le *bruit de fond des extinctions* ou *fond continu des extinctions* en témoigne. Il correspond à la moyenne des extinctions qui se succèdent en permanence depuis 650 millions d'années. Car, comme les individus, les espèces font elles aussi, à l'échelle de temps qui leur est propre, l'objet d'un renouvellement continu qui participe autant à leur régulation qu'à leur évolution.

Ces événements nous apprennent d'ores et déjà que les systèmes comme les organismes les plus « puissants », les plus « lourds » et par conséquent les plus « gourmands » en énergie sont les plus souvent les premiers à souffrir des « caprices » et des « hasards » de la nature. L'extinction du Crétacé a démontré que les individus et les espèces les plus fragiles en apparence ont été les plus aptes à survivre et surtout à s'adapter aux nouvelles conditions climatiques et biologiques de cette période critique. Frugalité, simplicité et adaptabilité sont les conditions indispensables pour surmonter des crises majeures. Quels que soient les changements, les bouleversements et même les cataclysmes, ces principes sont incontournables et on les retrouve même au sein de nos propres systèmes économiques. Savoir se contenter du minimum et accepter le changement sont autant d'attitudes et d'aptitudes déterminantes et salutaires en temps de crise. Si de tels événements devaient

se produire aujourd'hui, une société dite « primitive » serait sans doute mieux armée pour y faire face, à l'inverse d'une société dite « moderne » et « développée » avec tout son « bagage » (ou bardas) à la fois culturel, politique, scientifique, religieux, moral et surtout technologique. Au sein même de nos sociétés modernes, les plus indigents seraient sans conteste les plus à même de supporter les rigueurs et les vicissitudes dues à de tels événements.



Évolution de la diversité biologique (estimée en nombre de familles) au cours des derniers 600 millions d'années. (D'après J.-L. Hartenberger)¹. Les cinq flèches représentent les cinq grandes extinctions.

Figure 7

1 Source : <http://dinonews.net>.

« Plusieurs des premiers seront les derniers et plusieurs des derniers seront les premiers. »

Matthieu, 19 ; 30.

Passée la puissance et les premiers effets de nos technologies, la lourdeur, l'inertie et la sophistication de nos sociétés et de nos vies modernes seraient autant de handicaps à surmonter face à une crise majeure. Nos institutions comme nos techniques ont inmanquablement perdu en efficacité et en fiabilité au regard de ce qu'elles ont cru gagner en précision et en complexité. Ce que la nature avait patiemment construit, nous pensions le prolonger et l'améliorer quand nous le compliquions inutilement. Le complexe n'est pas nécessairement du compliqué. Bien au contraire, la complexité, au terme de sa progression, ne tendrait-elle pas vers une absolue simplicité ? Or, nos sociétés, depuis l'avènement des sciences et de leurs retombées « pratiques », n'ont cessé dans bien des domaines, de compliquer à loisirs – et le plus souvent pour des raisons plus mercantiles qu'humanistes – principes et procédés qui auraient dû rester ou du moins toujours tendre vers une simplicité originelle. Croyant ainsi les améliorer à force de technologie, nous compliquons à la fois nos rapports humains, nos communications en même temps que nous les rendons de moins en moins aptes à atteindre leurs objectifs. Nous sommes devenus de plus en plus performants, c'est indéniable. Mais cette performance dans tant de domaines, n'est effective que circonscrite à nos seules sociétés modernes. Sortis de cette « couveuse », plus protectionniste que réellement protectrice, nous ne savons plus vivre et encore moins survivre au sein

d'une nature devenue « hostile » pour des hommes de plus en plus dénaturés et démunis. Car cette apparente hostilité de la nature n'a de vérité que pour des hommes fragilisés par leurs propres habitudes sociales. La nature n'est devenue « hostile » que dans le rapport que nous avons commencé à entretenir avec elle. Rapport qui s'est, au fil de nos désirs, mué en une incompréhension croissante menant vers une rupture sur le point d'être consommée. La nature nous renvoie nos propres comportements. Elle ne reflète que nos propres sensations, nos propres intentions. Elle se fait ainsi l'écho de notre propre vision du monde. Par là, elle ne devient hostile et réfractaire à notre volonté que lorsque cette dernière déborde le cadre et l'ordre naturel des choses.

C'est quand la volonté humaine s'écarte trop de cet équilibre que les contraintes et les ruptures se font plus nombreuses. Croyant lutter contre les forces de la nature, c'est en réalité, et le plus souvent, contre nous-mêmes que nous luttons.

À partir du moment où nous avons délaissé la voie d'une adaptation de nos modes de vie à notre environnement pour une adaptation de l'environnement à nos modes de vie, nous avons commencé à créer des forces d'opposition croissantes qui, lorsque les points de rupture sont atteints, occasionnent des catastrophes et des cataclysmes qui ne sont vécus comme tels qu'en égard à nos comportements individuels et collectifs.

Quand bien même, progressivement, nous parvenons à adapter notre environnement à notre vision toute humaine du monde et de la vie, nous ne réussirons jamais à convertir et à « anthropiser » l'univers dans sa totalité. Qui plus est, nos apparents succès d'hier commencent aujourd'hui à se payer au

travers des dérèglements climatiques et biologiques, mais également sociaux. Ces catastrophes, il y a encore deux siècles, n'auraient eu que des conséquences modérées grâce à une nature encore capable d'en réguler et d'en absorber les effets. Elles prennent aujourd'hui des dimensions souvent apocalyptiques. Une déforestation intensive ; des aménagements ruraux et urbains le plus souvent faits en dépit du bon sens guidés par le seul profit et alliés à une surpopulation galopante ; une industrialisation autant anarchique dans ses développements que dangereuse dans ses fonctionnements sont autant de « leviers » pour de futurs bouleversements.

Du fait même d'une population encore clairsemée et à l'habitat encore en lien avec la nature, les mêmes cataclysmes, qui font aujourd'hui des dizaines de milliers de victimes étaient sans aucun doute moins dévastateurs hier. Aujourd'hui, ces catastrophes naturelles ont trouvé des prolongements démographiques, technologiques, scientifiques et industriels qui en décuplent les pouvoirs de destruction. Des « caprices » de la nature qui ne sont en vérité guère plus que l'activité normale d'une planète encore en gestation. Tout cataclysme n'est réellement destructeur que dans les conséquences qu'il génère au sein de nos sociétés et de nos économies. Les modifications que nous avons régulièrement apportées à l'environnement, dans nos campagnes, sur nos côtes, sur les reliefs, au mépris d'observations parfois les plus élémentaires, n'ont fait que refermer un peu plus le piège sur des populations de plus en plus denses, fragiles et désarmées face à la moindre catastrophe naturelle. Enfermés, réfugiés derrière nos murs de béton, de fer et de verre ; rassérénés par notre « toute puissante technologie », nous n'entendons plus les appels que la nature

nous adresse. Nous sommes aveugles et sourds aux signes et ne faisons que refermer un peu plus le cercueil que nous nous sommes laborieusement et si passionnément fabriqué. Et ceci quand nous pensions œuvrer pour notre survie et notre salut.

Paradoxalement, les excès, les faiblesses et les menaces représentées par une humanité bientôt en surnombre sont autant de moyens supplémentaires donnés à la nature pour réguler et contenir une espèce naturellement invasive.

La liberté n'est ni une invention juridique ni un trésor philosophique, propriété chérie de civilisations plus dignes que d'autres parce qu'elles seules sauraient la produire ou la préserver. Elle résulte d'une relation objective entre l'individu et l'espace qu'il occupe, entre le consommateur et les ressources dont il dispose. Encore n'est-il pas sûr que ceci compense cela, et qu'une société riche mais trop dense ne s'empoisonne pas de cette densité, comme ces parasites de la farine qui réussissent à s'exterminer à distance par leurs toxines, avant même que la matière nutritive ne fasse défaut¹.

L'exemple de Lévi-Strauss montre bien qu'à certains égards, les moyens de régulation de la nature sont toujours à l'échelle des menaces qui pèsent sur ses équilibres. Il y a toujours une loi de *proportionnalité* entre les maux et les remèdes dans la mesure où les seconds sont le prolongement des premiers. Je m'explique. Une espèce en surnombre va mathématiquement épuiser les ressources nécessairement limitées mises à sa

1 Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, Pocket, coll. « Terre humaine Poche », 2008 [1955], p. 169.

disposition par son environnement ; son biotope comme on dit aujourd'hui. Aussi, cette vulnérabilité, ce danger à terme, que l'espèce fait peser sur elle-même, devient *de facto* son propre moyen de régulation dont l'efficacité et la rapidité seront d'autant plus grandes que l'espèce se fera invasive. De la même manière, les épidémies, pandémies et autres contaminations biologiques sont toujours dans leurs effets proportionnelles à la densité et à la promiscuité des populations touchées par ces mêmes fléaux. Elles en augmentent de fait le pouvoir destructeur pour les uns ; régulateur pour les autres. Nos maux, à échelle humaine, ne sont peut-être rien d'autre que des remèdes au regard de la diversité des espèces et de la préservation de la vie sur Terre de manière générale.

« Lorsque les hommes commencent à se sentir à l'étroit dans leurs espaces géographique, social et mental, une solution simple risque de les séduire : celle qui consiste à refuser la qualité humaine à une partie de l'espèce. Pour quelques dizaines d'années, les autres retrouveront les coudées franches. Ensuite il faudra procéder à une nouvelle expulsion¹. »

Ces autres formes de toxicités, toutes humaines et proportionnées à notre complexité cérébrale et sociale, ne sont-elles pas l'équivalent de cette toxine que les parasites de la farine secrètent une fois parvenus à une densité de population critique ? Les inégalités, les idéologies, comme les épidémies organiques, ne sont-elles pas autant de moyens de réguler *par le bas* nos démographies exponentielles lorsque nous-mêmes ne parvenons pas à les contenir *par le haut*. Autrement dit en renonçant intelligemment et humainement à nos propres

1 *Ibid.*, p. 170.

comportements individuels et collectifs.

Les catastrophes exogènes (cataclysmes naturels) comme les catastrophes endogènes (épidémies, guerres et génocides même) ne sont-elles pas les différents ressorts dont la nature dispose pour nous sauver de nous-mêmes ?

Une plante tend à supplanter ses voisines et à prendre toute la place ? Ressource abondante et facilement accessible, elle va favoriser le développement et la pullulation de divers animaux végétariens. La plante ainsi attaquée va régresser, alors que ses commensaux, devenus une ressource abondante, vont être la proie de prédateurs, de parasites ou de maladies qui vont réduire leur nombre¹.

Des idées relativement inoffensives sur le plan individuel, car naturellement maintenues en sommeil au sein d'une population encore clairsemée, deviennent rapidement « toxiques » et « contagieuses » lorsqu'elles subissent la pression d'une trop grande démographie.

Sur cette terre française, la guerre et la défaite n'avaient pas fait autre chose que hâter la marche d'un processus universel, faciliter l'installation d'une infection durable, et qui ne disparaîtrait jamais complètement de la face du monde, renaissante en un point quand elle s'affaiblirait ailleurs. Toutes ces manifestations stupides, haineuses et crédules que les groupements sociaux secrètent comme un pus quand la distance commence à leur manquer, je ne les

1 Vincent Albouy, Bulletin trimestriel SEPRONAS INFO, N°90, Janvier 2006.

rencontrais pas aujourd'hui pour la première fois¹.

C'est alors que les crises, qu'elles soient sanitaires ou sociales ; biologiques ou planétaires ; (sinon parfois la conjonction de plusieurs de ces facteurs), sont autant d'agents pathogènes. Les idées, jusque-là naturellement contenues, trouvent ainsi rapidement un terrain favorable à leur prolifération et à ses effets, à terme, dévastateurs. Elles deviennent au contact des masses et des esprits échauffés par trop de désirs et de besoins inassouvis, des idéologies dangereuses. Tout comme la peste ou le choléra attendent de profiter de conditions sanitaires et sociales suffisamment déplorables pour proliférer ; les idéologies en sommeil attendent de profiter le plus souvent des mêmes conditions pour accomplir leur travail de destruction, de révolution, mais aussi de régulation et de renouvellement. Notre cerveau complexe, notre psychologie ne nous libère pas pour autant des moyens de contrôle mis en place par la nature. Notre psychologie est pétrie de biologie (à moins que ce ne soit originellement l'inverse), et nos comportements psychiques ne sont que des moyens détournés permettant à la nature de conserver une forme de souveraineté sur les grands équilibres.

Si de tels événements devaient se produire un jour à la faveur de quelque cataclysme humain ou cosmique, ne seraient-ils pas à nouveau l'occasion d'un surcroît de complexité ? Ne seraient-ils pas les ressorts puissants d'une révolution, d'une révélation et en définitive, d'un renouvellement des choses, des êtres et du monde par une sorte

1 Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, op. cit., p. 26.

d'accélération de la vie et de ses processus ? Rien ne nous dit que la matière ne contient pas déjà, dans ses plus infimes replis, ces *mécanismes*, éléments nécessaires à cet accomplissement ultime. La matière ne contient-elle pas d'ores et déjà les éléments de cette *sur-vie* à venir ? Ne renfermerions-nous pas, en deçà des apparences, des certitudes et des croyances, du *surhumain* et du *sur-être* qui n'attendraient, comme n'importe quel germe, qu'une forme encore inconnue de printemps pour éclore et se dévoiler à nos yeux et à notre conscience ? Nous ne connaissons de la vie et de la matière que ce que nos faibles moyens nous permettent d'en observer. De ces constats, trop humains et le plus souvent partiels et partiels, nous échafaudons des modèles à la fois physiques, chimiques, biologiques, psychologiques et même mathématiques qui, censés refléter la « réalité », ne reflètent (mais nous l'oublions malheureusement trop souvent) que la simple perception éminemment subjective que nous en avons.

Il est évident que les conséquences d'une telle catastrophe déborderaient largement le cadre de nos fondations naturelles et biologiques. Les bouleversements à la fois démographiques, économiques, mais aussi et surtout sociologiques, culturels et philosophiques seraient autant d'occasions d'une refonte globale de nos sociétés, de nos civilisations et des valeurs dont elles sont représentatives. Les bouleversements de la matière seraient les prémices de bouleversements spirituels sans doute plus lourds de conséquences.

Notre salut comme notre condamnation ; notre éternité comme notre néant passeront par la matière parce qu'elle est pétrie de spiritualité. Parce qu'elle est spirituelle mais que nous n'en voyons aujourd'hui que les plus simples et les plus

« pauvres » aspects eu égard à ce que nous mettons dans notre perception : du « matériel » exclusivement. Comme le dit saint Augustin, l'homme est devenu charnel *dans son esprit*. Aussi, c'est peut-être notre perception du monde qui, par quelque réajustement de notre conscience individuelle et collective, le métamorphosera à nouveau. Comme s'il se trouvait *miraculeusement* élevé à un niveau d'existence supérieur à la faveur d'une soudaine *révélation*.

SECONDE PARTIE



PROMESSES DU CIEL

Les défis de l'avenir

*Il y a assez de tout pour satisfaire
aux besoins de l'homme, mais pas assez
pour assouvir son avidité.*

GANDHI.

*Dieu tout puissant, toi qui tiens dans
tes mains les esprits, délivre-nous des
lumières et des funestes arts de nos
pères, et rends-nous l'ignorance,
l'innocence et la pauvreté, les seuls
biens qui puissent faire notre bonheur et
qui soient précieux devant toi.*

Jean-Jacques ROUSSEAU,
Discours sur les sciences et les arts.

*En vérité, la terre deviendra,
quelque jour, un séjour salubre. Déjà
un parfum nouveau l'enveloppe, une
odeur salubre – et une nouvelle
espérance.*

Friedrich NIETZSCHE,
Ainsi parlait Zarathoustra.

INTRODUCTION

De la métaphore à la métamorphose

Au-delà des conséquences matérielles à la fois planétaires, écologiques, biologiques et enfin humaines d'une telle catastrophe, ses prolongements et ses répercussions psychologiques ne seraient pas moins apocalyptiques. En effet, les retombées spirituelles (au sens le plus large du mot) d'un cataclysme majeur, seraient tout aussi innombrables qu'insoupçonnables. Même s'il n'est pas global, ses conséquences ne seraient pas sans modifier de manière durable notre perception du monde, individuelle et collective. Nous savons que nous ne sommes que dans notre relation au monde. Ce dernier lui-même n'a de réelle existence et consistance qu'à travers une perception attentive et consciente. De même qu'un accident personnel grave peut changer de façon radicale notre vision et notre manière d'être au monde ; un traumatisme collectif serait à plus forte raison l'instrument d'une véritable métamorphose et recreation par le biais de nos âmes pour toujours réveillées.

Les découvertes scientifiques dans les différents domaines de la géologie, de l'anthropologie ou de l'astrophysique ont

souligné nombre d'aberrations chronologiques dont la Bible pour exemple, faisait l'objet. Ces révélations ont ainsi rapidement discrédité ces prophéties, les reléguant au rang des fables, des légendes et des mythes. Mais fallait-il pour autant les confiner au seul domaine du symbolique ?

Il nous fallait surtout traduire et adapter notre lecture au regard des cultures et des connaissances d'alors. Si par quelque rêve ou intuition nous pouvions entrevoir les technologies ayant cours d'ici deux mille ans, comment pourrions-nous jamais en rendre compte et les décrire à nos contemporains ? Il nous faudrait pour être entendus et compris adapter notre vision au langage et aux techniques dont nous avons aujourd'hui l'usage. À la lecture de ces témoignages, les générations futures n'y verraient sans doute rien de plus que fables, mythes et légendes.

On ne lit pas un texte vieux de deux mille ans comme on lit un texte contemporain. Toute œuvre, tout mot, toute parole contiennent infiniment plus que ce qu'expriment leurs seules formes et la simple image ou idée à laquelle ils font référence. Chaque mot est à lui seul fait de toute la culture, de toute la vie affective, sociale, culturelle, religieuse et charnelle de celui qui l'emploie. Il est, à l'image de notre corps même, fait de tout ce qui nous construit. À la croisée entre biologie et psychologie.

Dans nos laboratoires, les corps reconstitués des préhominiens ne nous diront jamais assez ce que ces individus représentaient de psychologie, d'affectivité de croyance et de conscience. De leur vie nous ne connaissons que les rares traces matérielles que le temps nous a léguées. De la même manière, les mots employés à telle époque plus ou moins reculée ne sont pour nous que des corps desséchés, des os

décharnés et blanchis par le temps. Des coquilles vides de sens et d'expérience dont ils étaient les véhicules, les convoyeurs... jamais les créateurs. Le mot n'est qu'un symbole comme un autre et il « contient » infiniment plus que ce qu'il représente.

Comme je l'ai montré un peu plus haut, les plus récentes découvertes astrophysiques se rapprochent étonnamment des premiers mots de la *Genèse*, pour ne citer que cet exemple. Aussi, le regain d'intérêt pour un impactisme et un catastrophisme moins rares qu'on pouvait le penser il y a encore quelques dizaines d'années, nous font reconsidérer certaines prophéties avec beaucoup plus d'attention, sinon d'inquiétude. Une lecture de fait, devenant plus directe et bénéficiant d'une interprétation plus réelle ou physique que symbolique. Une « métaphysique » qui pourrait dès lors s'avérer comme l'incontournable prolongement d'une physique encore incomplète, en même temps que le lien avec une théologie par définition trop occupée de Dieu.

Quels que soient les progrès de la recherche, la réalité aura toujours quelque substrat, quelque « menue pitance » à offrir à nos télescopes et autres instruments de mesure. Quand nos propres perceptions et nos propres consciences étaient encore trop « grossières » ou trop « primitives », l'outil mathématique a jusqu'à présent toujours pu se substituer à nos techniques défailiantes ou tout simplement absentes. Il a pu se faire le prolongement théorique de nos organes encore inaptes à saisir la matière dans ses plus infimes terminaisons. Mais les chiffres et les symboles eux-mêmes n'ont-ils pas leurs limites ? Ne sont-ils pas eux aussi, dans leurs plus lointains prolongements, à l'image de nos modes de pensée et de perception ? Trop grossiers pour saisir la réalité dans ses plus intimes replis, dans

ses racines les plus insaisissables parce que les plus profondes.

Peut-être utilisons-nous nos outils mathématiques comme un préhominien utiliserait un télescope ou une machine à coudre. Sans doute pas de la meilleure façon. Comme toutes les formes de langages, les mathématiques ne restituent jamais que ce que nous y déposons comme données et « matière première ». Les mêmes mots, les mêmes lettres mises dans la plume d'un poète n'aboutiront pas à la même description du monde que si elles étaient mises dans la plume d'un scientifique pétri de rationalité. Les sciences et les mathématiques subissent les mêmes contraintes inhérentes à toute forme de langage ou d'expression. Ce ne sont que des outils qui seront d'autant plus performants et révélateurs que nous serons aptes à renoncer à nos anciennes manières de les utiliser. Le mathématicien ou le physicien, s'ils veulent véritablement faire œuvre d'invention doivent se faire eux-mêmes créateurs. Si leur but est de parvenir à comprendre un tant soit peu la « mélodie universelle », à « penser le monde », ils se doivent d'être musiciens eux-mêmes. Ils doivent faire en sorte que leurs équations et leurs formules soient le plus souvent baignées de musique, de création et de poésie... autrement dit, d'intuition et d'inspiration.

Quand les sciences épuisent toutes leurs ressources, l'intuition métaphysique permet parfois de repousser plus loin les limites de notre compréhension du monde. Elle ouvre la voie aux sciences en même temps qu'elle exprime la part de vérité des différentes théologies épurées de tout dogmatisme. La métaphysique est cette passerelle qui fait souvent cruellement défaut à une véritable compréhension du monde. Celle qui n'aurait d'autre ambition que de faire se rencontrer

les religions et les sciences, autrement dit la foi et les faits.

Cependant, les écrits « prophétiques » ne seront toujours que la mémoire d'évènements passés sans lien avec un hypothétique avenir. Ils relèvent sans aucun doute plus du mythe qu'ils n'ont de valeur véritablement prophétique. Ils n'ont d'ailleurs été, en leurs temps, que des instruments au service des pouvoirs religieux et politiques des civilisations qui les ont vu naître. Et quand bien même ces écrits auraient eu quelque valeur prophétique, la portée de leur message n'allait pas au-delà de leur époque. Toutefois, leur persistance à travers le temps, et leurs similitudes au-delà des différences culturelles parfois très marquées, mérite toute notre attention. Par là, ils semblent vouloir nous dire qu'ils sont peut-être aussi la mise en forme et en « mots » d'une intuition collective et universelle persistante qui déborde largement le cadre d'une époque ou d'une seule civilisation.

L'aspect cyclique de toute forme d'existence ou d'évolution n'est plus à démontrer. Depuis le mouvement des astres et des galaxies ; depuis l'apparition et le développement de la vie et jusqu'à l'histoire des différentes civilisations, tout n'est qu'un éternel renouvellement dont les plus infimes comme les plus incommensurables mouvements sont identiquement basés sur un même principe et une même structure universels qu'il nous reste encore à découvrir.

Les sciences ont largement démontré le caractère linéaire de l'histoire. Mais cette continuité d'apparence progressive, cette « évolution » ne doit sa dynamique qu'à la répétition d'autant de cycles qui en sont l'essence. Qu'ils soient astronomiques, géologiques ou biologiques, ils dessinent un mouvement singulier qui, ni linéaire, ni parfaitement circulaire est celui

d'une spirale. Reste à en définir le sens.

Chacun sait que l'histoire n'est qu'un éternel retour et que notre mémoire individuelle et collective fait aussi figure d'expérience et d'avertissement pour les générations à venir.

Qu'est-ce qui a été ? Ce qui sera. Et qu'est-ce qui a été fait ? Ce qui se fera, et il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Qui parlera et dira : voici une chose nouvelle. Elle a déjà existé dans les siècles qui ont été avant nous.

Ecclésiaste I. [9-10].

Un rapide survol de tout ce qui vient d'être dit, nous fait voir l'univers semblable à un corps vivant dont chaque galaxie, étoile, planète ou biotope seraient comme autant d'organes et de cellules assurant tour-à-tour l'élaboration d'autant de complexités et de formes de vies. Chaque partie du monde visible et invisible participe à son niveau à la cohésion du tout. Chaque élément, aussi infime soit-il, assure sa part de transformation de la matière vers une complexité et une conscience de plus en plus élevées et révélées. À l'image de la fusion des deux cellules fondatrices du corps humain, le big bang lui-même est cet élément, *a priori* fondateur, à partir duquel tous les autres « organes » vont progressivement se construire par une forme de « ramification » de la matière.

Les événements hydrothermaux au fond des abysses, riches en minéraux, nourrissent nombre de bactéries. Celles-ci deviennent à leur tour autant de proies pour des organismes « supérieurs ». On a pu observer d'énormes palourdes et galathées vivant à proximité de ces cheminées hydrothermales

à 2 600 mètres de profondeur au large du Mazatlán (Mexique).

Le foie, chez les mammifères, assure autant de fonctions (500 environ) d'échange, de régulation, de stockage des vitamines et du fer ; du traitement des acides aminés qui fabriquent elles-mêmes les protéines.

À l'image d'une étoile, d'une planète, d'un homme ou de tout autre « structure » de base ou plus élaborée, toutes ces manifestations, tous ces îlots d'activité sont autant de centres quasiment autonomes. Ils assurent la transformation continue de la matière « inerte » en matière « vivante ». Si, pour les sciences de la vie, le passage semble si ténu, si difficile à saisir entre ces deux aspects de la matière, c'est sans doute justement parce qu'il n'y a pas de « passage » ou de « frontière » à proprement parler. C'est parce que depuis les premiers mouvements d'atomes ; depuis les premières vibrations et migrations d'énergie au sein du brasier originel, la vie était déjà là. Omniprésente et attendant que chaque accroissement d'activité et de complexité la révèle toujours un peu plus à elle-même. Car la vie n'est pas limitée à nos seuls critères humains.

Toute collision d'atomes, de cellules, mais aussi d'individus, de peuples et de civilisations ; de continents ou de planètes ; toute rencontre n'est que prétexte et occasion à l'échange, à l'enrichissement mutuel et à une complexité grandissante. C'est la révélation d'un message, d'une signification qui déborde les signes qui cherchent à l'exprimer. L'univers ne sera jamais assez vaste, complexe et complet pour exprimer ce qu'il renferme. Comme nous l'avons vu au sujet de la notion d'humanité, la vie elle-même n'apparaît pas soudainement à un certain niveau de complexité qui regrouperait telle et telle caractéristique ou propriété bien précise. Elle est de tout temps

et de toute forme car elle est le mouvement même de la complexité depuis sa plus lointaine origine. Elle n'est pas tant la forme, que ce qui la suscite et la pousse dans la lumière. Elle est une constante qui devient pour nous humains une évidence, au fur et à mesure qu'elle coïncide à nos propres formes d'existence et de manières d'être au monde. Car, comme toujours, et à l'instar de la normalité, du bien, du progrès ou de la barbarie ; la vie n'est qu'une notion toute humaine avec les restrictions et les limites que cela comporte. Il faut qu'aujourd'hui nous apprenions, avec les sciences, que les apparentes différences qui font la diversité des formes dans l'univers, ne sont justement que des différences de formes, et non pas de fond. Nous ne sommes pas, en tant qu'hommes, le paragon de la complexité, de la conscience et de l'intelligence. Croire cela c'est croire en la différence, et par là même, laisser le champ libre à toute forme d'idée de supériorité, de barbarie et à leur justification. La vie et la conscience sont partout, mais simplement inaptes à pouvoir s'exprimer, parce-que les complexités, ici ou là, ne sont pas assez élevées pour « dire » ce que les choses « pensent ». Toute *évolution* est une *révélation*. La parturition et la maturation du cosmos comme celle de l'homme en sont deux illustrations.

Même s'il ne sait pas encore parler, l'enfant comprend déjà tout ce que nous exprimons. Il le comprend comme intuitivement, directement parfois et comme par une sorte d'empathie. Parce que nous communiquons déjà avant de parler. Parce que le langage, à l'image des formes du monde, n'est qu'une subdivision de la forme, quand le fond reste inchangé. L'animal lui aussi « sait » les choses avant de les connaître. Et cette forme d'instinct n'est peut-être pas tant le

fruit d'une transmission génétique de la connaissance par quelque encodage biologique ; qu'une connaissance toute « endogène ». Un savoir déposé au fond de chacune de nos plus infimes particules qui, le temps d'une intuition toute animale, ou d'une inattention plus humaine, trouve l'occasion de surgir entre deux comportements acquis. Toute forme de connaissance n'est qu'une *reconnaissance*. Elle est le déploiement dans l'espace et le temps d'un savoir unique, total et indifférencié que nous développons *dans* et *par* la matière eu égard à notre volonté d'agir, de percevoir et de voir.

Notre avenir passera inévitablement par une forme de renoncement à nos actuels critères de connaissance. Originellement, l'homme luttait pour survivre au cœur d'une nature *a priori* hostile. Elle ne l'était d'ailleurs que pour celui qui s'en affranchissait déjà par l'esprit ; symboliquement chassé de cet Éden intérieur que lui conféraient naturellement l'innocence et la frugalité.

Aujourd'hui, c'est bien la nature qui doit survivre, confrontée à une humanité devenue bête sauvage. Une population à la croissance exponentielle et incontrôlable devenant une menace pour l'organisme qui l'abrite et la nourrit.

Il n'y a plus rien à faire : la civilisation n'est plus cette fleur fragile qu'on préservait, qu'on développait à grand-peine dans quelques coins abrités d'un terroir riche en espèces rustiques, menaçantes sans doute par leur vivacité, mais qui permettaient aussi de varier et de revigorer les semis. L'humanité s'installe dans la monoculture ; elle s'apprête à produire la civilisation en masse, comme la

betterave. Son ordinaire ne comportera plus que ce plat¹.

Entre les premières économies, qui visaient à assurer plus ou moins directement la survie des communautés, des peuples et des civilisations ; et les secondes, œuvrant pour la seule suprématie des uns sur les autres, le gaspillage et la surexploitation sont devenus les principales dérives caractéristiques de nos sociétés modernes et de l'ère industrielle. Des excès que l'on peut observer journellement et dans des proportions aussi gigantesques que révoltantes. Depuis des décennies, nous vidons littéralement la Terre des richesses qui s'y étaient accumulées au cours des centaines de millions d'années d'une patiente évolution. La surexploitation des réserves pétrolifères et minières ne serait rien en soi et pour la vie de manière générale. Que la Terre devienne un jour exsangue de ces ressources géologiques n'aurait de conséquences dramatiques que pour l'humanité elle-même et son éventuelle postérité. Plus, d'ailleurs, pour nos sociétés modernes et leurs économies essentiellement matérialistes que pour l'humanité elle-même. Malheureusement, les techniques d'exploitation et de transformation mises en œuvre détruisent dans le même temps les différents écosystèmes abritant ces trésors.

Pour la richesse, l'ambition, le pouvoir, la vanité et l'avidité de quelques-uns (et qui ne sont que les ramifications de l'ignorance), nous sacrifions de la même façon les ressources biologiques aussi bien terriennes que marines. Nous épuisons la mer et la terre en même temps que nous les menaçons directement par nos propres méthodes d'exploitation à la fois

1 Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, op. cit., pp. 36-37.

barbares, irrespectueuses et tournées vers le seul profit immédiat d'une minorité. La surexploitation des personnes et des biens en même temps que la surproduction et le gaspillage sont devenus les symptômes d'un monde à l'agonie. Quand bien même depuis plusieurs années certaines voix n'ont eu de cesse de s'élever pour dénoncer ces abominations écologiques et économiques, il n'en demeure pas moins qu'elles ne sont véritablement entendues qu'à partir du moment où *écologie* continue de rimer avec *profit*. L'écologie est devenue un argument de vente comme les autres. D'autant plus performant qu'il repose d'une part sur la bonne conscience des masses en même temps que sur la peur et la culpabilité savamment entretenues vis-à-vis d'un désastre écologique majeur, conséquence de nos « comportements individuels ».

Au nom de notre sacro-sainte liberté, nous avons non seulement sacrifié sur l'autel de l'économie de marché les ressources naturelles qui auraient pu assurer notre survie collective pour des centaines de milliers d'années ; mais nous menaçons dans le même temps le fragile équilibre et le milieu vital dont notre survie individuelle dépend.

On ne creuse pas indéfiniment un édifice par l'intérieur sans qu'il finisse par s'effondrer¹.

Michel TOURNIER,
Vendredi ou les limbes du Pacifique.

Quels que soient les événements que nous soyons amenés à vivre – nous ou les générations futures – n'oublions jamais, au-

1 Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Éditions Gallimard, 1972, p. 117.

delà de nos destins personnels, que c'est le miracle de la vie qui se poursuit toujours. La violence originelle du big bang et l'effondrement gravitationnel des premiers nuages de matière cosmique ont allumé les étoiles par milliards. Les rayonnements intenses qui balayent le cosmos comme une pluie bienfaitrice ont participé à l'enrichissement d'une matière déjà « préparée » et « apprêtée » pour de nouvelles unions. L'impac-tisme, les rayonnements cosmiques et le volcanisme quasi continus des premiers temps de la Terre ont apporté autant de nutriments à une matière pré-biotique quasi autonome. Enfin, la dérive des continents, les plus récents impacts de météores ; les séismes, cyclones et tsunamis ont fini de labourer et de fertiliser une terre récemment sortie des eaux. Tous ces bouleversements climatiques et géophysiques ont été autant de contractions qui ont contribué et qui contribuent encore à travailler et à retourner la matière sur elle-même pour en exprimer toute la vitalité et toute la richesse.

Tout, depuis toujours, participe de cette lente révélation qui progressivement amène le monde à la lumière de la conscience et par là même, amène cette dernière à se révéler au monde. Car si la matière et les formes qui lui prêtent vie sont un langage, une métaphore, ils ne sont que pour initier et enrichir un dialogue. L'univers est cette respiration ininterrompue, ce souffle de vie comparable à ce « souffle divin » qui anime toute chose. Chacun participe de ce mouvement, de cette inspiration à être et de cette conspiration inconsciente de tout être et de toute chose vers un même but, un même projet et une même fin.

Toutes les catastrophes cosmiques, planétaires et même humaines ne sont que les différents aspects d'une métamor-

phose qui se prépare lentement. À travers pandémies, guerres, massacres et génocides même, la vie et la nature continuent de nous utiliser à seule fin de servir l'immense dessein qui anime le cosmos tout entier. Car aucun homme ne serait assez fou pour vouloir le mal pour le mal. Le Bien, ou tout du moins l'idée que nous nous en faisons, est toujours l'aspiration, la motivation de tous nos actes, même les plus barbares et les plus innommables. « Saint Paul ne se cache pas la profondeur du mal dans le monde, mais son idée est que le mal est l'occasion d'un bien supérieur¹. » « Mais le mal est possible du fait d'un mauvais usage de la liberté par les anges et par les hommes². » C'est aussi ce que nous dit saint Augustin quand il affirme au sujet du péché originel que si « le fruit qu'on touchait n'était pas un mal en soi, c'est que le péché consistait dans la seule désobéissance, puisqu'il était interdit de le toucher³ ».

Au sujet de la notion d'humanité, Lévi-Strauss nous dit : « En refusant l'humanité à ceux qui apparaissent comme les plus “ sauvages ” ou “ barbares ” de ses représentants, on ne fait que leur emprunter une de leurs attitudes typiques. Le barbare, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie⁴. »

Chacun croit ainsi œuvrer pour le Bien et la Vérité alors qu'il ne défend en réalité que l'idée qu'il s'en fait. Le mal lui-même n'est qu'un défaut de bien. Comme le dit Plotin, « le mal d'ici-bas vient en effet d'un manque, d'une privation et d'un défaut, il est l'affection d'une matière inachevée ou de quelque

1 Jean Guitton, *Le nouveau testament*, Desclée de Brouwer, 1987, p. 75.

2 Jean Guitton, *L'impur*, *op. cit.*, p. 11.

3 Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, Livre XIII, XX, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2000, p. 533.

4 Claude Lévi-Strauss, *Race et histoire*, *op. cit.*, p. 22.

chose qui ressemble à la matière¹ ». De même Thomas d'Aquin confirme « [...] en effet, le mal n'est rien d'autre que la privation de ce qu'il est naturel à quelqu'un d'avoir et qu'il doit avoir : tel est pour tout le monde l'usage du nom de mal. Or la privation n'est pas une essence, mais est une négation dans la substance. Le mal n'est donc pas une essence parmi les choses² ».

Toutes les plus sombres manifestations du mal chez l'homme, sont autant d'échecs. Chaque action individuelle ou collective est toujours mue par un idéal, une vision toute nostalgique du bien, du bonheur, de la vérité ou de la perfection. Mais ce ne sont là que des points de vue le plus souvent personnels, égoïstes et étroits menant à autant d'erreurs d'interprétation et parfois d'horreur. En définitive, « Il n'y a pas de péché dans la volonté sans quelque ignorance de l'intellect : nous ne voulons en effet que le bien, vrai ou apparent ; c'est pour cette raison que les *Proverbes*, 14 [v. 22] disent : *Ils se trompent, ceux qui font le mal* ; et que le Philosophe (Aristote)³, au livre III de l'*Éthique* [III, 1110b28] dit que tout mauvais est un ignorant⁴ ».

Renoncer à nos certitudes qui sont autant de visions du monde différentes nous libérerait de toutes ces servitudes qui nous enchaînent les uns les autres et nous blessent. « *Et nunc est*, comme prêche Jésus. L'éternité est dès à présent, pour peu

1 Plotin, *Traité*s, Traité v, 10, Garnier-Flammarion, 2002, p. 208.

2 Thomas d'Aquin, *Somme contre les gentils*, Livre III, Chapitre 7, 2, Garnier-Flammarion, 1999, p. 65.

3 Parenthèse de l'auteur.

4 Thomas d'Aquin, *Somme contre les gentils*, Livre IV, Chapitre 92, 6, Garnier-Flammarion, 1999, p. 415.

que l'âme se renie¹. »

En attendant cette métamorphose, chaque action mauvaise n'est qu'une bonne action mal orientée dans l'objet qu'elle vise ou les moyens qu'elle met en œuvre pour atteindre son idéal. Nous rêvons du Bien comme nous rêvons sans cesse et depuis la nuit des temps à la Liberté ou à la Vérité. Nous en rêvons mais sans savoir comment y parvenir n'y à quoi nous attendre. Toutes nos actions individuelles ou collectives, toutes nos créations, toutes nos réactions sont autant de tentatives parfois désespérées.

Comme le dit Lévi-Strauss, nous montrons en tant qu'espèce une telle frénésie, une telle avidité dans la consommation de nos ressources physiques et psychologiques, que nous ne parvenons pas à les renouveler aussi rapidement que nous les engloutissons. Inversement, nous produisons dans les mêmes proportions de telles quantités de déchets et de pollutions de toute sorte, – tant matérielles que mentales – que nous ne parvenons pas plus à les traiter aussi rapidement que nous les générons. Avec l'accroissement exponentiel de la population mondiale et la démultiplication des moyens de communication physiques et psychologiques, nous consommons de plus en plus et de plus en plus vite, mais nous digérons de moins en moins bien. Nous n'utilisons et n'assimilons qu'une infime quantité de ce que nous « ingérons ». Aussi, une analyse froide de la situation ne laisse entrevoir que de très rares et non moins terribles issues. Car si en effet nous ne modifions pas de façon radicale nos comportements aussi bien individuels que collectifs, de trop

1 Jean Guilton, *Justification du temps*, op. cit., p. 62.

molles « bonnes intentions » ne suffiront pas à inverser une tendance déjà très marquée. La surpopulation croissante, l'épuisement des ressources matérielles, mais aussi intellectuelles et affectives (car l'homme ne vit pas que de pain) ; la perte de nombreuses espèces animales et végétales, parfois indispensables aux équilibres biologiques et climatiques ; la modification de ces mêmes climats, sont autant d'atteintes portées à l'encontre de la vie sur Terre. lesquelles ne pourront être stoppées, ni même seulement diminuées en quelques décennies. Nos seuls bons sentiments, masquant le plus souvent une avidité toujours intacte, ne suffiront pas à contenir une démographie incontrôlable jusque dans ses effets.

Bien sûr, notre attitude ne fera pas infléchir la trajectoire d'un éventuel astéroïde. Pas plus qu'elle ne contiendra les mouvements et les convulsions de la Terre. Loin de modifier le cours du destin, nous pouvons néanmoins nous préparer à l'affronter. C'est notre attitude face à la crise, quelle qu'elle soit, qui nous permettra ou non de la dépasser ou de la convertir en force de progrès. Concrètement, si notre volonté, notre union, alliées à notre lucidité, nous permettent de faire face aux dangers qui nous menacent aujourd'hui, alors sûrement nous serons apte à affronter ceux de demain. Tout obstacle est l'occasion de nous dépasser et de grandir parce qu'il révèle en nous cette aptitude à la transcendance et au divin. De notre aptitude à nous écouter, à nous comprendre, à nous pardonner et à nous unir dépendra notre capacité à surmonter et à dépasser les épreuves qui nous attendent. Plus tard, cette étape n'apparaîtra plus comme une seule épreuve, mais comme la *preuve* que la vie continue, qu'elle avance au rythme de ces bouleversements et qu'elle compose avec nous,

pour peu que nous l'acceptions.

1

DOUBLE IMPACT

Nondum appruit quid erimus.

“Ce que nous serons n’a pas encore paru.”

Nous ne sommes pas encore nés, du moins nous ne sommes pas encore pleinement développés. Et s’il est vrai que nous ne sommes pas encore arrivés au terme, c’est sans doute que nous avons à passer une dernière mutation.

Jean GUITTON,
L’impur.

L’Évolution prend sa figure vraie, pour notre intelligence et notre cœur. Elle n’est point “créatrice”, comme la science a pu le croire un moment ; mais elle est l’expression pour notre expérience, dans le Temps et l’Espace, de la Création.

Pierre TEILHARD DE CHARDIN,
L’Énergie humaine.

L'IMPACT PHYSIQUE¹

Ce qui s'est passé il y a 65 millions d'années laisse entrevoir l'impact physique d'une telle catastrophe si elle devait avoir lieu dans un « proche avenir ». Trop loin dans le futur, ce même évènement n'aurait sans doute plus de sens pour nous. Non parce qu'il n'aurait pas lieu. Mais parce que notre espèce, naturellement épuisée et arrivée au terme de son existence sur Terre, aurait peut-être migré vers de nouveaux mondes, laissant derrière elle une Terre desséchée ; une coquille vide. Espérons que dans le même temps l'homme, en son cœur, accomplisse les mêmes progrès. Sans quoi il ne nous servirait à rien de nous protéger d'une menace extérieure ou de coloniser d'autres mondes si nous laissons progresser le poison qui nous ronge de l'intérieur.

Où bien aurons-nous succombé en masse à nos propres sécrétions à la fois physiques et psychiques. En proie à une

1 Pour plus de précisions sur l'impactisme, je renvoie une fois de plus le lecteur à l'exceptionnel travail de Michel-Alain Combes et à son livre *La terre bombardée* 2007 disponibles sur son site internet <http://www.astrosurf.com/macombes/index.html>

agonie globale dans les convulsions et les déchirements d'une espèce n'étant pas parvenu au terme de sa maturation. Embryon d'humanité victime d'une difformité prénatale. Nous n'avions en définitive aucune chance de survivre. La Terre elle-même, nous ayant jusque-là si amoureusement et si douloureusement portés, serait morte en couche, entraînée dans notre extinction.

Cette partie ne servira qu'à compléter la liste des conséquences physiques déjà abordées dans le passage consacré à Chicxulub¹. Ces quelques lignes consacrées à l'impact physique ne sont qu'un préambule à la seconde partie de ce chapitre consacrée à l'impact psychologique et à ses conséquences.

Afin de mieux nous représenter ce que pourrait être la chute d'un astéroïde tel que celui qui a marqué la période K/T, essayons de nous figurer étape par étape la succession des événements depuis l'apparition de l'objet dans le ciel, jusqu'aux derniers effets de l'impact aussi loin que puissent nous mener la recherche et l'imagination.

Tout d'abord, le franchissement de l'atmosphère ne prendrait, pour un objet d'environ 5 km et filant à 20 km/s, qu'à peine une dizaine de secondes. Ses couches denses s'étendant depuis le sol jusqu'à environ 85 km d'altitude. C'est à partir de cette limite que les météorites commencent ordinairement à se consumer. Une fois passée cette frontière, nous pourrions observer dans le ciel une étoile filante qui, loin

1 Cf. p. 111.

de s'éteindre progressivement, verrait au contraire son éclat augmenter de seconde en seconde. À 20 km/s, le franchissement de l'atmosphère, dans le cas d'une collision « frontale », ne prendrait pas plus de cinq secondes¹. Autant dire qu'à une telle vitesse, la traînée (les frottements) aérodynamique n'atténuerait en rien la violence de l'impact. La collision se produirait dans un flash de lumière blanche aveuglant, au moins cent fois plus brillant que le disque solaire. Au point d'impact, l'atmosphère et la lithosphère seraient littéralement soufflées par la surpression due à la vitesse du projectile. Sous le choc, l'astéroïde en même temps que la croûte terrestre seraient littéralement pulvérisés. La matière de l'écorce terrestre ainsi volatilisée, jointe à celle de l'impacteur, serait projetée dans l'atmosphère. L'énergie d'impact serait de la sorte instantanément convertie en énergie thermique. Outre un *ouragan d'impact* à son origine au moins égal à la vitesse d'impact et une onde de choc planétaire ; la température atmosphérique atteindrait des pics de plus de 100°C.

L'IMPACT GÉOGRAPHIQUE

Les conséquences purement géographiques de l'impactisme sur notre planète sont bien évidemment proportionnelles à la taille, à la densité et à la vitesse des astéroïdes. La nature du sol est aussi déterminante que la nature du projectile. Les chiffres généralement annoncés sont issus de simulations se basant sur des valeurs moyennes. Concernant la vitesse des astéroïdes, on l'estime généralement de l'ordre de 20 km/s. Toutefois, ce

1 Dans le cas d'une trajectoire oblique, la vitesse serait sans doute quelque peu atténuée et par là même, le délai de franchissement de l'atmosphère augmenté.

chiffre n'être qu'une grossière approximation car certaines observations ont montré des vitesses de l'ordre de 40 km/s. Quand on sait que l'énergie d'un impact est déterminée d'après la formule suivante : $E = \frac{1}{2} mv^2$, autrement dit la moitié de la masse par la vitesse élevée à la puissance 2 ; on comprend aisément que si la vitesse double, la valeur finale sera, quant à elle, multipliée par quatre.

Les impacts importants sont le plus souvent à l'origine de fissures, sinon de fractures de l'écorce terrestre. Ces blessures provoquent, en plus des remontées magmatiques au *point zéro*, une activité volcanique intense sur toute la surface du globe. Le tout bien sûr accompagné d'un sursaut de l'activité sismique et tectonique d'une amplitude inégale.

Si l'impact s'avérait être océanique, autrement dit hors du plateau continental, les conséquences au niveau de l'écorce terrestre s'en trouveraient aggravées. En effet, hors de cette zone, l'épaisseur du manteau terrestre est considérablement diminuée et donc fragilisée. Quand l'épaisseur de la *lithosphère* varie généralement entre 30 et 90 kilomètres pour la croûte continentale (granitique), elle n'est plus que de 7 à 12 kilomètres pour la croûte océanique (basaltique). Bien que d'une densité moyenne légèrement supérieure à celle de l'écorce continentale (3,3 contre 2,7), l'écorce océanique n'en serait pas moins vulnérable en cas d'impact majeur. En effet, les faibles épaisseurs de celle-ci par endroit la rendraient particulièrement vulnérable face à un impact d'astéroïde presque aussi épais qu'elle. Au-delà de 2 km de diamètre, il y a le plus souvent fissuration de la croûte océanique avec force libération de magma, gaz et vapeur d'eau. Du choc naîtrait une colonne d'eau, de vapeurs magmatiques et de poussières

d'impact de l'ordre de 5 000 mètres d'altitude. Cette cheminée gigantesque libérerait dans l'atmosphère terrestre des quantités astronomiques de gaz, de poussières et de carbone de combustion. Le tout se répandrait uniformément tout autour de la Terre en quelques jours. À terme, plusieurs mois voire plusieurs années, toutes ces vapeurs et poussières finiraient par retomber en un déluge planétaire ininterrompu.

Enfin, et ce ne serait pas une moindre conséquence, un impact océanique provoquerait de surcroît un tsunami dont les proportions ne laisseraient que peu d'issues à toute forme de vie. Pour une vitesse de l'ordre de 20 km/s associée à un objet de 1 km de diamètre, la hauteur du tsunami à 1 000 kilomètres du *Point Zéro* serait de 5 000 mètres. Pour un objet de 5 km ; le tsunami serait de 10 000 mètres. Avec de telles dimensions, et à des vitesses de l'ordre de 500 à 800 km/h, la vague circulaire n'aurait aucun mal à faire le tour de la planète, refermant enfin son étau aux antipodes du *Point Zéro* ; le *Point Zéro / bis*.

Un autre effet, suivant que l'impact serait plus ou moins proche des pôles, consisterait en une modification plus ou moins importante de la cryosphère (l'ensemble des glaces terrestres et marines). Dans tous les cas de figure, il y a de fortes probabilités pour que celle-ci ne résiste pas à plus ou moins long terme aux conséquences d'un impact majeur. L'augmentation brutale de la température dans les premiers temps aurait tôt fait de faire disparaître l'ensemble de cette cryosphère. Le niveau des eaux océaniques s'en trouverait bien sûr considérablement augmenté. Dans le même temps, le tracé des côtes, les courants marins et les climats seraient irrémédiablement bouleversés. Enfin, la détérioration de

l'albédo terrestre due à la fonte des glaces et des neiges ajouterait encore à l'augmentation de la température et à l'effet de serre.

Sur le plan uniquement atmosphérique, les immenses quantités de poussières et de vapeur d'eau ajoutées au volcanisme post-impact provoqueraient, outre des perturbations atmosphériques et climatiques évidentes, une altération de la couche d'ozone (O₃). Ce qui entraînerait à son tour une augmentation de l'incidence des rayonnements ultra-violet sur la biosphère, provoquant entre autres de nombreux et irréversibles dégâts et mutations au niveau cellulaire et génétique.

De nombreuses pluies acides auraient quant à elles d'énormes conséquences sur le cycle de l'eau en particulier, et sur le cycle de la vie de manière générale.

Enfin, un effet de serre et un *hiver d'impact* finiraient, comme ce fut le cas par le passé, d'éradiquer bon nombre d'individus et d'espèces incapables à s'adapter à des changements aussi soudains, violents et d'ampleur planétaire.

Pour en finir avec cette liste noire, il faut aussi savoir qu'un impact majeur ne serait pas sans incidence sur les périodes de rotation terrestre, occasionnant une modification du champ magnétique et de la *magnétosphère*. Les diminutions et inversions du champ magnétique terrestre sont des phénomènes aujourd'hui connus et datés. La dernière inversion nommée *Bruhnes / Matuyama* date d'il y a 700 000 ans. Les inversions naturelles (endogènes) du champ magnétique terrestre ont lieu en moyenne à la fréquence de deux fois par million d'années. La magnétosphère joue un rôle majeur et participe à cet

équilibre aujourd'hui nécessaire quant à la préservation de la vie sur Terre. Elle contribue, elle aussi, par le bouclier magnétique qu'elle représente, à stopper les rayonnements solaires et astronomiques les plus nocifs, même s'ils furent en leur temps les indispensables nutriments de ce qui deviendrait plus tard la vie organique. Aussi, les périodes d'affaiblissement, d'annulation ou d'inversion de la magnétosphère sont autant de moments critiques pour la vie sur Terre.

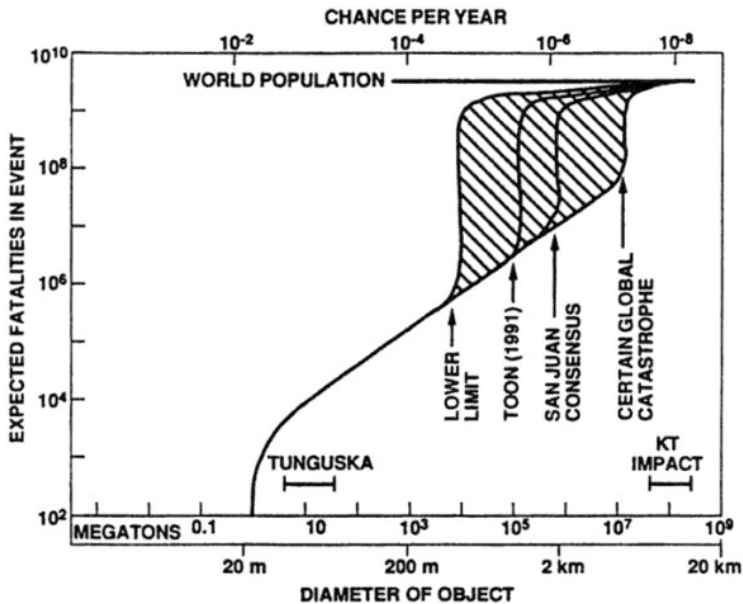
À l'énoncée de toutes ces plaies et des réactions en chaîne que pourrait à nouveau occasionner un tel cataclysme, on s'aperçoit à quel point non seulement la vie, mais les mondes eux-mêmes, sont de fragiles équilibres où chaque partie a un rôle non moins important à jouer au sein du tout. C'est dire à quel point, même si la vie de manière générale dépasse et submerge la seule espèce humaine, et même notre bien petite planète, nous pouvons néanmoins prendre part activement à cette force qui nous emporte et ainsi participer, même humblement, à cette œuvre de vie dont nous sommes aujourd'hui les témoins privilégiés.

LES HOMMES NUS

Il est difficile d'imaginer comment l'humanité pourrait résister à de tels bouleversements planétaires. On se demande même si la solidarité internationale serait à même de pouvoir s'exprimer dans la mesure où toutes nos structures sociales et tous nos moyens de communication physiques seraient réduits à néant. Il nous suffit d'ajouter les unes aux autres toutes les catastrophes que le monde moderne a pu connaître jusqu'à aujourd'hui ; d'en multiplier l'intensité et d'étendre cette vision

à l'ensemble de la planète pour nous faire une idée de ce que serait un tel cataclysme pour notre espèce (*Figure 8*).

À des millions et des millions de morts s'ajouteraient autant de blessés et de sans-abri. Les conditions sanitaires déplorables et les très rudes conditions climatiques continueraient de grossir la liste des victimes. Quelle issue pour les survivants ?



Graphique établissant le rapport entre la taille de l'objet, la probabilité d'un impact, l'énergie libérée en mégatonnes et les pertes humaines estimées.

Document : *The Spaceguard Survey*/C. Chapman

Figure 8

Comment survivre au manque d'eau et de nourriture généralisé à toute une planète ? Peut-être quelques rares zones préservées pourraient s'avérer autant de niches écologiques à même de préserver la vie ? À la dévastation des zones agricoles de l'ensemble de la Terre s'ajouterait l'empoisonnement et l'appauvrissement du reste des sols, les rendant impropres à toute agriculture. Une agriculture rendue de toute manière impossible. Tous les moyens mécaniques et industriels, ainsi que les énergies nécessaires à leur mise en œuvre étant immanquablement réduits à néant. L'humanité ainsi soudainement projetée dans le passé, désarmée, assoiffée et affamée, ne pourrait que très amèrement regretter, au nom des pays riches, le temps des gaspillages, de la surproduction outrancière et d'une opulence arrogante et prétentieuse.

Décimés, traqués, isolés, affamés et dépouillés de toutes nos prothèses technologiques ; « hommes nus », nous serions comme autant de nouveau-nés jetés là dans la boue et la souille sans autre recours que de nous presser les uns contre les autres pour nous réchauffer et nous soutenir. Il nous faudrait dès lors tout réapprendre, et dans des conditions sans doute bien pires que ce qu'ont pu connaître les plus primitifs de nos ancêtres. Apprendre à survivre et réapprendre à vivre. Réapprendre à s'aider et à s'aimer aussi. Le temps que la Terre se nettoie de toutes nos impuretés, de toutes nos déjections, poisons et de ceux qu'un cataclysme majeur y aurait ajoutés. Le temps peut-être que nous nous lavions aussi de tous nos poisons intérieurs accumulés pendant des générations.

Peut-être même ne nous serait-il plus possible de vivre à la surface d'un monde devenue trop aride et hostile. Contraints alors de fuir, chassés une seconde fois du *Paradis terrestre*,

nous nous glisserions dans quelque repli de la Terre comme des enfants ratatinés dans le sein de leur mère. À terme, quelle nouvelle forme de vie ne sortirait-elle pas des entrailles du monde ? De quelle régénérescence ou dégénérescence serions-nous les élus ou les victimes ?

Qui sait enfin si certains groupes humains survivants ne s'uniraient pas contre d'autres, plus préservés, pour leur ravir leurs territoires ? Tant de scénarios possibles font qu'il est vain de vouloir aller plus avant dans la description des causes et de leurs infinis effets.

L'IMPACT PSYCHOLOGIQUE

La matinée de travail tire à sa fin. Une journée calme, simple, ordinaire. Il fait beau. De ces dernières belles journées dont nous gratifie souvent la fin de l'été.

Nous sommes le 11 septembre 2001 et un avion de ligne vient de percuter une des tours jumelles du *World Trade Center* à New-York, à 8 h 46 heure locale. À peine 20 minutes plus tard, à 9 h 02 exactement, alors que le monde entier croit à un accident, des millions de téléspectateurs voient en direct un deuxième avion s'engouffrer entre les 77^{ème} et 85^{ème} étages de la tour Sud cette fois. Plus de doute, il s'agit d'une agression. 35 minutes plus tard, le Pentagone subira lui aussi une attaque. Moins de deux heures après le premier impact, les deux tours d'un des plus hauts lieux de la finance internationale s'effondrent, entraînant avec elles le *Marriott World Trade Center* et les illusions de millions d'Américains.

N'ayant pas alors la télévision, je ne peux me faire une idée de ce qui se passe vraiment qu'au travers des commentaires

radiophoniques. Je n'ai à ce point pas conscience de l'ampleur et de la portée des événements que je n'ai même pas l'idée, une fois rentré chez moi en fin de journée, d'aller voir la télévision chez une amie (aujourd'hui ma femme) momentanément absente, mais dont j'ai la clé de l'appartement. Ce n'est qu'après son retour, et visionnant les images inlassablement diffusées sur toutes les chaînes depuis plusieurs jours que je prends enfin conscience de ce qui s'est passé.

C'est alors que comme des millions de personnes de par le monde, ces images n'ont de cesse de m'obséder et de me projeter autant que mon imagination me le permet, dans les dernières minutes vécues aussi bien par les victimes que par les bourreaux. Chaque image, chaque plan, chaque détail nourrit mes pensées. Je les utilise presque malgré moi pour me projeter autant que possible en lieux et place de cette tragédie. Je visionne inlassablement le « film » du drame « vu de l'intérieur », essayant de toucher au plus près les sensations, mais surtout les dernières émotions de ceux qui l'ont vraiment vécu.

Outre leurs conséquences à la fois politiques, économiques, sociales, culturelles et psychologiques mondiales ; les attentats contre les tours du *World Trade Center* firent 2973 morts et 24 disparus.

On peut sans trop de difficulté imaginer ce que la seule perspective d'un cataclysme planétaire pourrait bouleverser au sein de nos sociétés. Il est évident que le seul impact psychologique provoquerait à lui seul une véritable *apocalypse*, au sens même de *révélation*. Bien loin du sens qui lui est

aujourd'hui prêté à travers une utilisation médiatique contrefaite, une telle annonce occasionnerait un véritable réveil des esprits et des cœurs.

Du fait même de l'époque hyper technologique et médiatique qui est la nôtre aujourd'hui, la plupart de nos sociétés modernes (ou en passe de le devenir) sont comme soudées les unes aux autres dans une forme de promiscuité non seulement économique et politique ; mais également culturelle, religieuse et morale. L'intensification des échanges commerciaux, démographiques et des multiples moyens de communication fait interagir et s'interpénétrer de plus en plus fortement les différents groupes humains. Ceci les rendant en toute logique, de plus en plus dépendants les uns des autres et par là même, vulnérables. À l'image d'un mur dont les pierres ne seraient liées les unes aux autres par quelque ciment, la solidité de nos sociétés est en toutes circonstances dépendante de ce lien originel qu'est la solidarité.

Les conséquences psychologiques seraient « au moins » proportionnelles ; « au plus » supérieures aux seuls dégâts naturels et matériels provoqués par une catastrophe, même secondaire. L'empreinte laissée dans les esprits ; la blessure psychique serait autrement plus profonde et durable que celle laissée par le cratère lui-même. Quand la géologie n'en conserve plus la trace, les mythes nous disent à quel point certains cataclysmes ont laissé de profondes cicatrices encore perceptibles aujourd'hui dans la conscience collective.

Souvenons-nous à quel point les attentats du 11 septembre 2001 ont choqué et bouleversé des millions de consciences de par le monde. Rappelons-nous l'impact psychologique que cet évènement – néanmoins très localisé – a eu sur l'ensemble des

populations des pays riches et « développés » de la planète. On a du mal à prendre la mesure des effets que la seule perspective d'une catastrophe planétaire pourrait avoir sur l'ensemble des consciences humaines. Au regard du *11 septembre*, les effets psychologiques d'une telle crise ou de sa seule éventualité sont inimaginables dans la mesure où chacun serait directement menacé dans sa chair et dans celle de ses proches. Comme j'y faisais précédemment allusion, ces attentats n'ont, en dépit des apparences médiatiques, concerné que cette « frange » de la population mondiale en mesure de se reconnaître dans les victimes. Seules les nations à la fois proches culturellement, politiquement, économiquement, historiquement et géographiquement des États-Unis ont pu ressentir jusque dans leur chair ce drame parce qu'il était celui d'une famille – élargie certes à plusieurs nations – à laquelle chacun était à même de pouvoir s'identifier. Une phrase polémique qui a été en ces jours lancée par un de nos politiciens fut : « Nous sommes tous Américains ! » Pour certains, ce fut un raccourci un peu rapide, mais que l'on peut aisément comprendre en de telles circonstances. Si beaucoup se sentirent « Américains », c'est qu'il leur était culturellement plus facile de s'identifier à un Américain qu'à un Tutsi. Parce qu'au-delà de notre humanité commune, qui devrait indifféremment nous rassembler en toutes circonstances, la civilisation et la société ont accumulé sur nos identités autant de traits, de singularités, de besoins, de certitudes et de désirs différents, qui nous ont plus éloigné les uns des autres qu'ils ne nous ont rapproché. Ainsi, le progrès et ses avatars ont progressivement éloigné les cœurs quand, dans le même temps, la démographie rapprochait les corps au point qu'ils se touchent.

Si le tsunami qui a ravagé les côtes Thaïlandaises le 24 décembre 2004, faisant 5354 victimes, a peut-être laissé moins de traces dans nos esprits, c'est sans doute parce que les liens affectifs que nos sociétés occidentales ont avec la Thaïlande sont moins intenses que ceux qui nous unissent avec les nations Nord Américaines par exemple. Il s'est passé, pour les différentes nations et populations « concernées » par les attentats New-yorkais, ce qui se passe à moindre échelle au sein d'une famille ou d'un cercle restreint de connaissances touché par un deuil ou quelque autre drame de la vie. Il s'est agi ici, au niveau international, d'une empathie et d'une compassion identiques à celles que nous pouvons parfois éprouver sur le plan individuel. Plus récemment encore. Le tremblement de terre survenu en Haïti le 12 janvier 2010 aurait fait, suivant un premier bilan dressé le 2 février 2010, 230 000 morts, 300 000 blessés et 1,2 million de sans-abris. Cette catastrophe, deux mois après, ne faisait déjà médiatiquement plus « recette ». Si les élans de solidarité sont d'une grande intensité et d'une toute aussi grande ampleur, ils sont de courte durée. Comme si, au sein de la cacophonie ambiante, nous ne savons plus distinguer la véritable information de la banale anecdote.

Les massacres perpétrés entre le 6 avril et le 4 juillet 1994 au Rwanda par la communauté Hutu, et faisant près de 800 000 victimes essentiellement Tutsi, ont, de fait, beaucoup moins bouleversé, sinon marqué les esprits des nations dites « développées ». Quand bien même le nombre des victimes et les moyens mis en œuvre pour cette extermination aient pu défier l'imagination ; nous n'avons pas su vibrer à l'unisson de cette souffrance humaine exacerbée ; de cette horreur. Quand

même les images relatant ces massacres eussent été plus nombreuses, à l'instar de celles passées en boucle des tours en flamme du *World Trade Center*, nous n'en aurions sans doute pas été plus bouleversés, mais peut-être même... lassés. La raison de cette presque indifférence collective, nationale et internationale tient tout simplement au fait que même si ces massacres insoutenables n'étaient pas si éloignés de nous géographiquement, ils l'étaient culturellement. À mille lieues de nos propres comportements, de nos propres barbaries. C'est du moins ce que nous pensions. Comme un refus d'admettre celle-ci possible au sein de nos sociétés dites « modernes, évoluées et civilisées ». Pourtant, point n'est besoin de retourner loin dans le passé pour voir, chez nous, à nos portes, il y a à peine plus d'un demi-siècle, la manifestation d'une telle horreur. Et pourtant, lequel d'entre nous, même parmi les contemporains du plus grand génocide jamais perpétré de mémoire humaine, peut-il encore s'identifier aux près de 6 millions de victimes de la *Shoa* ? Qui peut, même aujourd'hui, ressentir sincèrement l'horreur que devrait légitimement et naturellement inspirer un tel massacre s'il ne l'a pas vécu lui-même ou dans son proche entourage ? Sans identification affective avec les victimes d'hier ou d'aujourd'hui ; sans cette *compassion*, aucun livre, aucun témoignage, aucun reportage d'aucune sorte ne nous fera approcher, comprendre et enfin ressentir la souffrance d'autrui et toute l'horreur dont notre espèce semble être la seule capable. Sans cette « participation » et « assimilation » à l'autre, ce dernier restera toujours pour nous, pour soi, en marge de notre monde. À jamais étranger et hors des plus lointaines frontières de notre univers quand les deux sont comme en apparences, intimement mêlés. Car s'ils

sont à ce point confondus, ils n'en sont pas pour autant communs. Si nous n'avons pas de liens affectifs avec qui que ce soit – proche voisin ou lointaine nation – elles ne seront que des personnes ou des humanités virtuelles. Nous ne pourrons pas plus nous identifier à elles et partager leurs joies et leurs bonheurs que nous ne pourrons davantage ressentir toute l'horreur et l'abjection d'un seul meurtre ni même d'un génocide. Et c'est là que se proposent et s'interposent tout le pouvoir et la force de la compassion. Elle consiste à voir en l'autre non pas seulement un semblable, un frère, mais tout simplement et originellement « soi-même ». Comme une forme d'égoïsme décentré, étendu à autrui et à toutes les innombrables répliques de soi que sont les autres.

Si l'enfant pleure lorsqu'on maltraite sa poupée c'est qu'il a su naturellement se projeter affectivement en elle et la faire « vivre ». Il a su tisser un réseau de liens affectifs qui lui ont permis de communiquer un peu de sa vie à l'autre et de se reconnaître en lui, fut-il simple pantin. Ce que l'enfant sait faire naturellement vis-à-vis d'un objet, d'une marionnette, d'une figurine, beaucoup d'hommes ne savent plus l'entretenir vis-à-vis de leurs propres semblables. Les hommes alors ne deviennent plus les uns pour les autres que des *hommes creux*.

Celui qui fait œuvre de compassion a su développer, sinon restaurer ce lien affectif originel au-delà de toute différence. Il a su étendre les frontières de son monde ; qui ne sont que frontières affectives, – à celui d'autrui et pour les y confondre. Renonçant par là même à son *quant-à-soi* égocentré.

*Chacun de nous, de la sorte, a réellement son univers dont il est le Centre, et qu'il est appelé à harmoniser comme s'il était seul in natura rerum*¹.

Pierre TEILHARD DE CHARDIN,
Écrits du temps de la guerre.

Dès lors, c'est à l'étendue de notre compassion que l'on peut évaluer celle de notre humanité. Si des hommes ordinaires ont pu éradiquer « à la chaîne » près de 6 millions de Juifs et entre 200 000 et 500 000 Tziganes sans être plus affectés ou repentants que s'ils avaient brûlé du bois mort, c'est bien parce qu'il n'y avait, de la part des bourreaux, aucune identification à leurs victimes. Parce que les premiers éliminaient de la surface de la Terre ce qui ne leur semblait pas plus que de la « vermine ». En accomplissant cette tâche que la plupart assimilait à un devoir ou à une mission – quand elle n'était pour les autres qu'une simple corvée ; les nazis, loin de penser faire acte de génocide, étaient, bien au contraire, convaincus de faire œuvre de salubrité publique.

« Il est (*le juif*)² et demeure le parasite-type, l'écornifleur, qui, tel un bacille nuisible, s'étend toujours plus loin, sitôt qu'un sol nourricier favorable l'y invite. L'effet produit par sa présence est celui des plantes parasites : là où il se fixe, le peuple qui l'accueille s'éteint au bout de plus ou moins longtemps³. »

1 Pierre Teilhard de Chardin, *Écrits du temps de la guerre*, Éditions du Seuil, 1965.

2 Parenthèse de l'auteur.

3 Adolf Hitler, *Mon combat (Mein Kampf)*, Nouvelles Éditions Latines, Paris, 1979, p. 304.

C'est par un puissant travail de déshumanisation que les peuples génocidaires de toutes les époques ont pu accomplir leur œuvre de mort. Les idées et les certitudes sont autant de lames à même de trancher un à un les liens qui tissent notre humanité.

Avant de pouvoir anéantir un être ou un peuple, il faut d'abord et avant tout le « néantiser ». Le vider de tout ce qui fait un homme un homme. Défaire progressivement, méticuleusement, à force de propagande et de persuasion ; à force de fausses évidences, de raisonnements abscons et d'insidieux sophismes, chacun des nœuds sensibles et affectifs qui nous relient les uns aux autres. Sectionner tour-à-tour, comme on dissèque un animal et avec la plus grande parcimonie, chacun de ses organes d'humanité qui en faisaient l'un des nôtres, un semblable, un frère. En lui refusant ainsi l'amour, la charité, la sensibilité, le rire, la joie, la peine ; toute émotion comme toute valeur morale, nous en faisons progressivement mais le plus sûrement du monde un animal, un monstre, au mieux, une chose inutile, une cosse vide ; au pire, un nuisible. Le plus gros du travail est dès lors accompli. Celui qui consiste en la persuasion et la conviction du bien-fondé de la démarche. Persuasion de soi-même et des autres. Celui dont l'existence se voit ainsi dépourvue de toute signification et de toute espèce de valeur n'est dès lors plus difficile à anéantir. La vie lui est désormais refusée avant même qu'il ne soit physiquement éliminé. Mort, il l'est déjà pour ses futurs bourreaux. Ne reste plus qu'à joindre à l'extermination les moyens techniques et mécaniques nécessaires à sa mise en œuvre. Simple question de contingence et de logistique. Là aussi, tout n'est question que de communication, d'organisation

et de « créativité ».

C'est ainsi réduire la vie aux seuls critères que le bourreau a lui-même définis au regard de son expérience et de son monde personnels. Au-delà de ce cercle, rien n'existe. Tout n'est que matière, animée, certes ; vitalisée, sans doute, mais n'entrant jamais dans le cercle restreint de ses semblables. Le culte de la différence, à ne surtout pas confondre avec celui de la diversité. Toute culpabilité n'est pas seulement écartée ou évacuée, encore moins ignorée. Elle n'a jamais existé. Seule reste et restera, tout au long de la vie du bourreau, cette implacable certitude de n'avoir fait que son devoir, sans plus de peine que n'importe quel autre travail physique.

L'une des grandes leçons de la *Shoa* aura été de nous montrer et de nous démontrer par les faits que l'humanité ne nous sera jamais définitivement acquise. Elle est une œuvre de chaque instant. Elle est un travail et un effort à accomplir dans chacune de nos pensées et dans chacun de nos actes. Car chaque relation est à entretenir autant qu'à construire. Elle consiste en un constant effort pour maintenir ce fragile équilibre entre ma vision du monde et celle d'autrui.

L'humanité est une lumière qui, quoique toujours grandissante en apparences, n'en demeure pas moins fragile. Elle requiert une vigilance de tous les instants pour éviter que les ténèbres embusquées ne recouvrent à nouveau le monde. Car si l'histoire nous a enseigné que notre « humanité » peut nous être facilement refusée par autrui ; nous pouvons nous aussi, et tout aussi facilement, la lui refuser.

L'*autre* demeurera toujours d'un « autre monde », lui appartenant à lui seul et dont nous ne pourrons jamais nous faire une idée exacte si nous ne le vivons pas *affectivement* et

sincèrement. Le monde ne devient commun à tous et réel pour tous, non seulement par la participation de chacun à une même *vision* (sans savoir si elle est véritablement et physiquement la même), mais dans la participation à une même *émotion*. La reconnaissance ici est une renaissance.

Mais plus encore que le seul sentiment d'appartenance affective à un même groupe, à une même humanité, le fait d'être les témoins d'un même évènement et dans le même temps, exacerbe les liens qui nous unissent. De l'immédiateté de la communication dépend l'intensité et l'unité de nos émotions. Tout évènement décalé dans le temps reste toujours d'un *autre temps*, et par là même, d'un *autre monde*. C'est bien le fait d'avoir vécu « en direct » les évènements du *11 septembre* qui a soulevé autant d'émotion de la part de millions d'êtres humains de par le monde. Plus que le fait de se sentir « Américains », c'est tout simplement le fait de se sentir tous *humains* qui nous a transporté à travers l'espace et le temps, dans la même émotion. Et il y a fort à penser, sinon à espérer, que si nous avions vécu la *Shoa*, le massacre des Tutsi ou le tsunami en Thaïlande comme nous avons vécu le *11 septembre*, nous en aurions été tout autant bouleversés.

L'image, quand elle ne contrefait pas la réalité, supplée à l'imagination et nous projette en lieu et place de la souffrance d'autrui. Elle est une prothèse ou un stimulant pour notre compassion diminuée, atrophiée, endormie ou seulement engourdie. C'est aussi en cela que réside toute la puissance et toute la dangerosité des actuels moyens de communication. Car même s'ils sont parfois des moyens de communion, ils sont dans le même temps de formidables outils de pouvoir. Aussi,

plus leur capacité à provoquer nos émotions sera étendue, et plus la tentation sera grande de contrefaire la réalité et de l'utiliser à des fins mercantiles ou hégémoniques.

Si l'« image » a aboli les frontières de l'espace ; si la rapidité des moyens de communication a réduit d'autant les frontières du temps ; seule notre compassion fera disparaître celles de notre égoïsme.

La différence entre les catastrophes humaines ou naturelles ayant ponctué notre histoire moderne, et un futur cataclysme de dimension planétaire, tiendrait dans ce que ce dernier nous unirait dans une même frayeur, une même souffrance et une même perspective de mort. Chacun se retrouverait de la sorte, dans le même temps, et au-delà de toute différence, comme projeté dans un monde pour une fois commun à tous.

Souvenons-nous de cette émotion entr'aperçue au moment si unique de l'éclipse de soleil du 11 août 1999. Même si beaucoup n'ont pu la vivre que par médias interposés, l'émotion n'en était pas moins palpable. De la même manière que le déplacement des astres et la rotation de la Terre nous ancrent de plain-pied dans le même temps de référence, – et bien que nous ne vivions pas les mêmes durées – une catastrophe planétaire nous propulserait *de facto* dans le même monde *vécu* et vers un même destin. Ainsi unis face à la menace d'une mort globale, nous partagerions à l'échelle de toute l'humanité, et sans aucune distinction de race, de culture, de religion ou de quelque autre forme d'idéologie, ce que les peuples Juifs, Tziganes ou Tutsi ont pu ressentir et partager face à la mort et que les survivants sont seuls à véritablement comprendre. La mort, d'un seul ou de millions d'individus, ne nous concerne pas si elle ne brise pas quelque lien affectif que

nous aurions tissé avec eux ou que notre humanité commune aurait su conserver ou retrouver par la compassion.

Bien plus qu'une forme presque contre-nature de catastrophe naturelle dans ce qu'elle peut avoir de radical et donc d'absurde ; bien plus que l'aspect génocidaire sinon suicidaire de la vie à l'encontre d'elle-même, le fait que dans pareil cas nous soyons tous concernés dans notre propre chair et dans celle de nos proches, changerait pour toujours et dans ses plus lointaines terminaisons notre perception du monde et de la vie elle-même.

Alors ne devient-il pas concevable que l'humanité atteigne, au terme de son resserrement et de sa totalisation sur elle-même, un point critique de maturation –, au bout duquel, laissant derrière elle la Terre et les étoiles retourner lentement à la masse évanouissante de l'énergie primordiale, elle se détacherait psychiquement de la planète pour rejoindre, seule essence irréversible des choses, le point Oméga ? Phénomène semblable extérieurement à une mort, peut-être : mais, en réalité, simple métamorphose et accès à la synthèse suprême. Évasion hors de la planète, non pas spatiale et par le dehors, mais spirituelle et par le dedans, c'est-à-dire telle que le permet une hyper centration de l'étoffe cosmique sur elle-même¹ ?

POUR SOLDE DE TOUT COMPTE

Les conséquences d'un tel impact seraient immanqua-

1 Pierre Teilhard de Chardin, *L'avenir de l'homme*, Éditions du Seuil.

blement proportionnelles à nos progrès technologiques et à nos modes de vie modernes. La surpopulation croissante dans des zones à risque ; l'urbanisation galopante et souvent anarchique, associée à des architectures de plus en plus mégalomaniaques ; enfin les risques industriels et militaires majeurs à la fois nucléaires et chimiques seraient autant de facteurs accentuant une vulnérabilité déjà naturelle. Quelle économie résisterait à un tel accident, même localisé à un continent, quand une catastrophe à l'échelle d'une nation la fait déjà trembler sur ses improbables fondations ? L'inévitable omerta pratiquée par les différents pouvoirs politiques et médiatiques, ajoutée à une incrédulité savamment entretenue par ces mêmes pouvoirs ferait que peu d'entre nous écouterait leur intuition si un tel événement s'avérait imminent. À l'aveuglement croissant des masses acquises à la « toute puissance » de la science s'ajouterait aussi notre trop grande attention portée à la possession et à la jouissance des biens matériels. Dès lors, toutes ces certitudes ne manqueraient pas de rendre les populations sourdes et aveugles aux signes qui ne cessent de nous parvenir au travers du vacarme et de l'indifférence.

Pour finir, nos bas instincts ne manqueraient pas de ressurgir. Maladies infectieuses attendant quelque terrain favorable pour croître, proliférer et prolonger l'œuvre de destruction qui les aura tirées de leur sommeil. Toutes les violences, les fantasmes, les névroses, les cruautés, les barbaries d'ordinaire « rentrées », contenues, étouffées et maîtrisées par l'ordre social et moral s'en trouveraient libérées. Nous ne payerions en définitive, que les dettes que nous avons nous-mêmes contractées au fil des siècles. Des dettes faites de notre suffisance, de notre cupidité, de notre injustice, de notre

barbarie, de notre mensonge et par-dessus tout, de notre absence de repentir vis-à-vis de la nature et de nous-mêmes.

Lorsque viendra le temps pour le destin de venir encaisser les impayés, prions pour que le recouvrement de nos arriérés ne soit pas un « solde de tout compte ».

L'ampleur des dégâts sera la conséquence directe de la fragilité de nos systèmes, de nos modes de vie et de nos valeurs. Ils seront immanquablement liés à la mégalomanie de nos édifices ; à la dangerosité de nos « toutes puissantes » technologies et à la vanité de nos comportements sociaux. On peut s'attendre, inversement, à ce que les pays les plus démunis technologiquement, soient peut-être les moins ébranlés par une telle catastrophe. Plus en contact avec la dure réalité d'une famine quotidienne, de conditions sanitaires déjà forts déplorables et d'une pauvreté déjà totale, ces nations auraient beaucoup moins à craindre, sinon à perdre que la plupart des pays riches. Aussi, un impact même mineur à l'échelle de la planète, suffirait à ébranler nos fondations de façon significative sinon définitive. Si la Terre devait bouger sur son axe, elle le ferait peut-être autant, sinon plus, symboliquement que physiquement. Les nations riches d'aujourd'hui seraient confrontées au plus extrême dénuement. Les bouleversements à la fois économiques, démographiques, politiques et climatiques favoriseraient des pays jusque-là trop longtemps ignorés, méprisés et à la pauvreté souvent entretenue par les nations les plus riches.

À terme, la séparation des deux mondes, le schisme annoncé par certaines écritures saintes se ferait presque naturellement et par la simple pression psychologique.

Lorsqu'approchera la fin des temps, une pression spirituelle effrayante s'exercera sur les limites du Réel, sous l'effort des âmes désespérément tendues dans le désir de s'évader de la Terre. Cette pression sera unanime. Mais l'Écriture nous apprend qu'en même temps elle sera traversée par un schisme profond,- les uns voulant sortir d'eux-mêmes pour dominer encore plus le monde,- les autres, sur la parole du Christ, attendant passionnément que le monde meure, pour être absorbés avec lui en Dieu¹.

Le seul impact psychologique suffirait à partager naturellement les populations du monde en deux camps : ceux qui refusent le monde tel qu'il est aujourd'hui et ceux qui le veulent éperdument. Les premiers seraient alors instinctivement portés à quitter toutes leurs possessions pour sauver leur vie et celle de leurs proches. Attirés vers des lieux susceptibles de pouvoir les protéger des suites d'une collision planétaire ou de quelque autre cataclysme. Abandonnant tout ce que la vie avait pu leur accorder au prix de maints efforts et sacrifices ; les choses les plus chères à leur cœur comme les plus dérisoires. Les autres, peut-être convaincus par la toute puissance de nos technologies ou tout simplement par l'impossibilité qu'une telle catastrophe puisse avoir lieu, feraient le choix de rester. Comme on a pu souvent le constater lors des différentes catastrophes qui ont rythmé notre histoire, les uns fuient quand ils le peuvent encore. Les autres, profitant de la détresse des premiers, se livrent à tous les pillages, à toutes les exactions.

1 Pierre Teilhard de Chardin, *Science et Christ*, Éditions du Seuil, 1965, p. 113.

Quand bien même une collision serait évitée de justesse, nos structures, comme « frôlées » de trop près, s'en trouveraient néanmoins bouleversées et débarrassées de tout ce qu'un matérialisme débridé a pu y accumuler depuis plus d'un siècle de fioritures, de superficialités, d'illusions et de mensonges. D'autres enfin, voyant arriver leur dernière heure, se jetteraient corps et âmes dans les plus grands excès et les plus grandes jouissances. Profitant ainsi des derniers instants d'une vie toute entière consacrée au monde pour en extraire les derniers sucs et jouir sans limites d'une Terre déjà épuisée et ravagée.

L'individu confronté à la mort ou à son imminence fait l'objet d'un véritable bouleversement intérieur ; ébranlé dans ses convictions, ou encore affermi. Remettant parfois en cause ses propres valeurs morales, ses priorités au sein d'une société, d'une vie et de rapports humains devenus inauthentiques. Les valeurs essentielles et fondatrices des plus grandes civilisations s'en trouvent alors le plus souvent restaurées et exacerbées. Rétablies là d'où elles avaient été « déclassées » par le matérialisme, l'égoïsme et tant d'autres poisons.

On peut difficilement imaginer l'ampleur de la prise de conscience que pourrait susciter un tel événement. Quand on sait l'importance que peuvent prendre certains élans de solidarité lors de catastrophes nationales ou internationales ; quelles dimensions auraient ces mêmes élans au regard d'une catastrophe planétaire ? Il est néanmoins concevable que les réactions des masses soient proportionnelles aux risques encourus et qu'elles soient à l'image de nos comportements, de nos aspirations et de nos élans naturels. Qu'ils soient portés vers le « bien » ou vers le « mal ».

Immanquablement, un tel ébranlement des consciences

modifierait irrémédiablement et physiquement notre vision du monde et de la vie. Quand on sait à quel point l'état psychologique conditionne nos perceptions, comment un tel bouleversement à la fois personnel et collectif ne modifierait-il pas définitivement la figure du cosmos ? Il n'est pas improbable que cette *révélation* annoncée se fasse par le levier des consciences ainsi métamorphosées. En effet, si l'on admet que la consistance physique de la « réalité » est directement dépendante de la perception que nous en avons ; alors il n'est pas inconcevable que, de même qu'un schizophrène perçoit le monde à l'image de sa psychose et des perceptions qu'elle suscite ; les masses ainsi métamorphosées, se verraient véritablement confrontées à la perception d'une réalité pour toujours renouvelée.

Comme le disent depuis toujours nombre de penseurs et de philosophes de toutes les époques et de toutes les traditions, la matière en soi est indéfinie. Elle n'est que *matière première*, modelée et formée à l'image de nos perceptions individuelles et collectives, elles-mêmes dépendantes de nos « états d'âmes ». Matière, espace et temps n'existent que potentiellement. C'est par l'acte de percevoir qu'ils prennent véritablement et pour notre conscience, forme, mouvement et durée – autrement dit : vie. Notre regard, nos perceptions, inventent et révèlent le monde à chaque expression, à chaque manifestation de notre volonté, de notre liberté. Le langage quant à lui, et comme nous l'avons déjà vu, assure le partage de nos sensations individuelles et engage chacun dans un monde commun qu'il cimente par la magie ou le miracle de la parole.

Plus je songe à ce mystère, plus je lui vois prendre, dans

mes rêves, la figure d'un retournement de conscience,- d'une éruption de vie intérieure,- d'une extase... Il n'y a pas à nous creuser la tête pour savoir comment l'énormité matérielle de l'Univers pourra jamais s'évanouir. Il suffit que l'esprit s'inverse, qu'il change de zone, pour qu'immédiatement s'altère la figure du monde¹.

À l'image d'un rêve dont nous serions tirés grâce à quelque choc brutal – évènement assez violent pour nous faire sortir de notre torpeur –, une telle secousse planétaire serait à même de changer jusqu'à la figure du monde, comme le dit Teilhard. En effet, plus qu'une simple *prise de conscience*, la peur, l'angoisse et le traumatisme seraient tels que notre conscience individuelle et collective s'en trouveraient pour toujours changées, transformées et comme projetées à quelque degré supérieur. Qui sait aussi si un tel évènement, ou sa seule perspective, n'occasionnerait pas, à la faveur d'une frayeur commune, quelques bouleversements physiologiques irréversibles eux aussi. Ainsi transformés, nous serions comme soudainement établis, non seulement dans un autre corps, mais par suite, dans un autre monde, renouvelé et revivifié. L'univers n'étant, en définitive, que le prolongement de notre propre corps, la métamorphose de l'un entraînerait inévitablement celle de l'autre.

Par la seule altération du regard qu'il portait sur le monde, l'homme s'est lui-même retranché de son Éden intérieur. De la même façon sans doute, c'est par ses nouveaux choix et les bouleversements opérés en lui qu'il se verrait « miraculeusement » déposé sur une « Terre nouvelle » mais qui n'attendait

1 *Ibid.*

que lui, ici et maintenant.

Le monde est à l'image des mots. Il est le langage de la vie et il est fait de ce que nous y mettons. Il n'a de sens que celui que nous lui donnons. Comme toutes les autres formes de langages, il n'est que ce que nous en percevons. Il est à l'image de ce que nous déposons comme sens et comme expérience affective au creux de notre perception. Le monde n'est que la superposition et la synthèse de notre propre sensibilité et de notre relation à autrui. Il est fait du regard que nous portons sur l'autre qui n'est, d'un bout à l'autre de son mouvement, que le regard que nous portons sur nous-mêmes. Le monde et autrui ne sont que les reflets de ma réflexion ; l'écho, la résonnance de ma propre raison ; l'ombre projetée de ce regard que je porte sur moi et du sentiment qui l'anime, l'oriente et l'éclaire.

Qui sait si enfin les différents aspects de la « réalité », de nos sociétés et de leurs développements ne sont pas, inconsciemment, les préparatifs d'un monde et d'une espèce prêts à recevoir leur « dernier sacrement » ? Comme la mise en place lente, laborieuse, douloureuse même des différentes pièces d'une mécanique dont on ignorerait tout. Comme si tout depuis toujours conspirait vers un seul et même but. Une organisation ou un « organisme » qui n'attendrait plus qu'un dernier élément, un supplément d'âme pour l'achever enfin et le voir accomplir ce pourquoi il est né.

Si la perspective de mort au niveau individuel exacerbe les liens affectifs entre chacun des individus d'une même famille ou d'un même groupe, que ne pourrait-elle accomplir sur le plan collectif et plus largement humain ?

Quelle nouvelle conscience ne surgirait pas d'une telle catastrophe si elle avait lieu ? Car si l'impact psychologique

transformerait profondément les cœurs, les inévitables conséquences physiques achèveraient notre métamorphose. Un tel accident modifierait à ce point les fragiles équilibres naturels, que notre espèce pourrait s'en trouver physiquement changée. On sait, grâce à des analyses effectuées sur le site d'impact d'*Ogdy*, le météorite de la Tunguska, que des végétaux ont multiplié leur croissance par dix. Certains insectes subirent aussi des mutations après qu'ils aient repeuplé la région dévastée.

On sait également aujourd'hui que le développement cérébral chez nos plus lointains ancêtres a peut-être bénéficié de quelque mutation favorisant une régression des muscles maxillaires. Le crâne et le cerveau ainsi « libérés » de ce puissant carcan musculaire, ont ainsi pu gagner en volume et en complexité, jetant les bases d'une psyché et d'un langage en devenir. Enfin, une nouvelle mutation liée au gène *Fox P2*, indissociable du langage articulé, aurait permis à l'espèce humaine, il y a 200 000 ou 300 000 ans, d'effectuer un nouveau saut à travers la communication et le partage du savoir, vers la socialisation et la civilisation.

N'oublions jamais que la vie sur Terre, comme partout ailleurs sans doute, n'a jamais cessé de progresser et que l'humanité n'est qu'un jalon supplémentaire. Une étape transitoire et éphémère, loin d'être le terme de l'évolution. L'expérience qui a commencé sur notre planète, il y a plusieurs centaines de millions d'années, n'est pas prête de se terminer. On sait aujourd'hui que si l'impact majeur d'il y a 65 millions d'années n'avait pas eu lieu, les dinosaures auraient sans aucun doute développé, au sein de leur arbre phylogénétique, un

rameau aboutissant lui-même à une intelligence sinon supérieure, au moins égale à celle dont nous nous croyons aujourd'hui les seuls représentants. Toutefois, qui nous dit que cette même intelligence ou conscience n'ait pas réussi *ailleurs* ce qu'elle n'est pas parvenu à accomplir sur Terre ? Qui sait si d'autres formes de vie ne se sont pas elles aussi faites les berceaux de cette même intelligence ; l'accueillant là-bas, quand les circonstances l'empêchèrent de se développer ici ? Des formes de vie aussi variées que le permet la pluralité des combinaisons entre les différentes protéines connues à ce jour. Quand 20 protéines de base sont aujourd'hui répertoriées et identifiées comme essentielles à toute vie sur Terre, plus de 30 autres, différentes, ont d'ores et déjà été découvertes sur des fragments météoritiques. Les formes de vie que nous connaissons (encore très partiellement) sur notre planète, ne représentent sans doute qu'un faible échantillon de ce que l'univers associé au temps peut abriter de diversité biologique. D'autant plus faible quand on sait que ces trente nouvelles protéines ne sont peut-être que la partie émergée de l'iceberg. La vie a sûrement plus d' « imagination » que nous n'en avons-nous-mêmes.

Nous ne le répéterons jamais assez : la même « force », le même « principe » de vie anime et soulève partout la matière, la tirant et l'attirant toujours vers une complexité et une unité toujours plus révélées. Toutes les formes d'agitations, de mouvements, d'accidents, de cataclysmes, – microscopiques ou astronomiques – sont autant de chances et d'occasions de faire s'agrèger, se compénêtrer et se transformer chacun des infimes fragments du monde. Une métamorphose qui, loin d'épuiser la totalité matérielle de l'univers, n'a de cesse de l'épurer et de la

hisser vers toujours plus de simplicité et de vérité.

2

LA GRANDE MÉTAMORPHOSE

C'est en effet par une mutation des choses et non au prix d'un anéantissement total que ce monde passera.

SAINT AUGUSTIN,
La Cité de Dieu, Livre XX, XIV.

Mais pour eux tous viendra le jour, la métamorphose, le glaive de justice, le grand Midi où tant de choses seront révélées.

Friedrich NIETZSCHE,
Ainsi parlait Zarathoustra.

La Science ne décrit pas l'univers tel qu'il est, mais tel que l'homme le ressent.

Niels BOHR.

Tout ne se fait et ne continuera de se faire que par le jeu ininterrompu des causes et des effets. Et si ce sont là les seuls miracles dont puisse nous gratifier le ciel, la vie et l'univers dans sa totalité ne sont-ils pas les plus merveilleux et les plus incroyables de tous ceux qui ont jamais été relatés ? Qui peut le plus peut le moins.

Toutefois, si le monde aujourd'hui reste encore inachevé, c'est que le *phénomène* a encore à vivre une nouvelle métamorphose. Toute création est le plus souvent la réaction, la conjugaison de différents facteurs qui la réalisent. Tout évènement, tout accident est le plus souvent la rencontre et la synthèse d'autres évènements qui l'ont suscité. Et si les causes, dans leur succession, semblent le plus souvent hasardeuses, il semble toutefois que les conséquences « profitent » de ces heureux concours de circonstances. De même que l'évolution bénéficie de l'interaction non moins fortuite des êtres vivants

entre eux. Les mêmes hasards qui ont brassé la matière originelle, ont pareillement nourri la création au sens le plus large. Aussi, les choix, les options momentanément adoptés par l'évolution le sont au regard de ce qui les a précédé. Ils sont une refonte dans l'instant d'une contingence préexistante. Un choix évolutif à un moment donné tiendra toujours compte des impératifs biologiques, écologiques ou psychologiques qui le prédéterminent de toute part. L'évolution n'est qu'une perpétuelle composition. Darwin nous a appris qu'il n'y a pas de création *ex nihilo* et que *natura non facit saltum*. Autrement dit, toute création comme toute évolution ne sont qu'une extrapolation d'un moment originel. Et c'est ce moment, cet instant qui, à travers la succession infinie des causes et des effets, fait toujours jouer son influence sur les « choix » de la complexité. Son empreinte est indélébile. Le présent est toujours « sous influence ».

Seuls les miracles échappent à cette règle. Encore qu'ils ne soient, comme le dit Montaigne, que les simples propriétés d'une matière dont l'essentiel nous est encore dissimulé.

Changer le monde. C'est ce que l'on peut souhaiter le plus ardemment au regard des injustices, de la souffrance humaine ou animale, du mensonge, du mépris, de la compromission, de l'aliénation, de toutes les formes d'asservissement ; de l'horreur, des génocides, de l'absurdité et de la mort à échelle industrielle... autant de bénéfices dont a su nous gratifier ce que toutes les formes de pouvoirs et les intellectuels qui s'en repaissent appellent la CIVILISATION.

Si le monde doit changer, c'est peut-être et tout simplement, si j'ose dire, par le simple levier de la conscience. Si tout est depuis toujours et de toute éternité « ici et maintenant » ; si rien

n'a jamais changé comme le dit Jean Guitton, c'est que c'est seul notre regard sur le monde et sur nous-mêmes qui s'est obscurci jusqu'à nous voiler la Vérité. Il est si simple en effet de changer le monde par le regard d'un seul homme. Car c'est bien de notre relation au monde, à l'univers et à la vie dont tout procède. Depuis toujours, depuis la première fraction de seconde ou depuis le « premier jour », c'est bien de relation dont il est perpétuellement question. C'est quand l'« atome primordial », cette « particule originelle » à partir de laquelle tout s'est développé, épanoui et subdivisé à l'infini en autant de particules élémentaires, que la matière « première », mais aussi « dernière » de l'univers s'est constituée. Dès lors, les choses n'ont jamais cessé d'être en relation. Tout comme chaque partie du corps, aussi infime soit-elle, ne cesse jamais d'être en lien avec le tout comme avec chacune de ses autres composantes. Quand les Écritures nous disent que Dieu, au premier jour, « sépare la lumière des ténèbres », il les écarte seulement pour qu'elles deviennent visibles, mais sans jamais les retrancher les unes des autres. C'est ce qui s'est passé au premier matin du monde lorsque la lumière s'est découplée de la matière et que l'univers est devenu « transparent ». Tout créateur n'est jamais tout à fait coupé ni séparé de son œuvre dont elle est pour toujours, l'incarnation, le prolongement. L'art sous toutes ses formes, a encore beaucoup à nous apprendre sur la formation du monde. Les différentes modalités de la création sont transposables à l'infini. Les « chercheurs » feraient bien de s'en inspirer et mettre ainsi un peu plus d'art dans leur science plutôt que de disséquer la création et la contaminer par tout ce que la science peut avoir de perversions.

La complexité et la vie ne font qu'accroître l'espace et le

temps que nous supposons entre les choses, lors qu'ils ne sont qu'une seule et même réalité, originelle et inchangée. Tout n'est que perspectives et visions différentes. Les feuilles de l'arbre, bien que séparées elles aussi par l'espace et le temps, une histoire différente représentée par chaque rameau – n'en sont pas moins et pour toujours unies à ce même corps qu'est pour nous aussi la vie. Tout n'est qu'un gigantesque et fantastique effet de mémoire et de miroir où toute chose et tout être ne sont que leur propre reflet, et jusqu'à l'infini. « Par où il apparaît, nous dit Dante, que toute essence et vertu procède de la première, et que les intelligences inférieures, à la façon de miroirs, reçoivent, comme d'un soleil rayonnant pour les renvoyer encore au-dessous d'elles, les rayons venus d'en haut¹. »

Une toute récente théorie astrophysique penche pour un univers dont la structure serait assez semblable à celle d'un cristal dodécaédrique. Aussi, ce que nous observons comme un nombre apparemment illimité de corps célestes ne se résumerait en fait qu'à une infinie réfraction d'images de galaxies au nombre beaucoup plus restreint qu'il n'y paraît.

Voir ! Tout est là. *Theos* lui-même ne vient-il pas du grec *theaste* qui signifie voir ? Comme le dit saint Augustin en s'adressant à Dieu : « Et, pour nous, les choses que tu as faites, nous les voyons, parce qu'elles sont. Mais, pour toi, elles ne sont que parce que tu les vois. [...] tu les as vues faites, là où tu les voyais à faire². » De même en *Genèse* 1 ; 4 : « Dieu vit que

1 Dante, *Épîtres*, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1965, pp. 801-802.

2 Saint Augustin, *Les Confessions*, Livre XIII, XXXVIII. 53, Éditions

la lumière était bonne... ». Ou encore : « La femme vit que l'arbre était bon à manger et agréable à la vue [...] ». Plus loin, « ayant mangé du fruit défendu, les yeux de l'un et de l'autre s'ouvrirent, [...] ». *Genèse* 3 ; 7. Dans les écrits de *Qumran* enfin, en *Henoch* II, il est dit aussi : « [...] et après tout cela il fit toute sa création visible et invisible, et après tout cela il créa l'homme à son image et mit en lui les yeux pour voir, les oreilles pour entendre, le cœur pour penser et l'esprit pour conseiller¹. »

Encore une fois, tout n'est fait que de notre relation au monde. De la vision ou de l'image que nous lui prêtons. Seule la façon dont nous voyons les choses et les êtres exprime la forme et le sens que nous leurs donnons dans l'acte de percevoir. Rien n'est jamais figé ou définitif. Et la métamorphose du monde est peut-être pour toujours liée à celle de notre propre regard.

Toutefois, si le monde et plus largement l'univers doivent ainsi changer par le seul regard de l'homme, prolongement de celui de Dieu dont il aurait hérité ; quel événement serait à même de le modifier ? Quel trouble, quelle émotion ou prise de conscience pourrait changer à ce point et de façon si radicale l'éclairage que nous portons sur le monde ? Si comme le dit Schopenhauer, le premier œil qui s'est ouvert à la surface de la Terre en a sans aucun doute et pour toujours changé la texture ; la première conscience éclore en a pour le coup changé le sens. Aussi, quel événement décisif pourrait à ce point nous convertir et achever notre métamorphose ? Une métamorphose

Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1998, p. 1123.

- 1 La Bible, *Écrits intertestamentaires*, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1987, p. 1211.

doublée d'une restauration en lieu et place du « Paradis perdu ». Car c'est bien là la promesse de toute eschatologie. Si cette cause se trouve en l'homme, elle doit être commune à tous. Pour que tous nous soyons dans le même temps, à même d'achever notre développement. Le temps et la succession des jours sont communs à toute l'humanité par le biais d'évènements (le mouvement des astres) observables par chacun d'entre nous. Aussi, les évènements « à venir », s'ils doivent être communs à tous et vécus dans le même temps, devront sans aucun doute être de même nature sinon de même échelle.

Qu'elle soit « endogène » ou « exogène », la cause de ce bouleversement, de cette transfiguration et de cette transvaluation des valeurs, sera dans tous les cas, et à n'en pas douter, matérielle. Une matière qui, bien qu'encore incomplète, à la complexité encore inachevée, n'en demeure pas moins, et ce depuis toujours, le matériau premier et ultime du phénomène universel et de la vie. Qu'elle soit esprit matérialisé ou matière spiritualisée, elle est le seul substrat dont dispose la vie. Même si nous n'en percevons pas, loin s'en faut, tous les plus intimes prolongements. Les sciences nous disent que seuls 10% de l'univers sont aujourd'hui observables. Tout le reste n'est que *matière sombre*. Cette dénomination à elle seule n'est là que pour masquer la profondeur de notre ignorance. C'est dire quelle incommensurable partie immergée de l'iceberg cosmique il nous reste encore à révéler et à explorer. Qui plus est, la récente *théorie quantique des champs* suggère qu'il n'y a pas de réalité préexistante. La matière n'est qu'un évènement ponctuel. Elle est le fruit évanescent d'évènements qui suscitent la matérialité. En définitive, la matière première de

l'univers se résume à des champs quantiques interagissant les uns avec les autres. Ici encore il n'est question que de relation et de communication. C'est peut-être alors l'élargissement ou l'approfondissement de la matérialité (*via* la relation et la communication) qui à terme nous propulsera vers de nouveaux horizons. Complétion et achèvement d'une matière devenue voie royale pour l'accès au divin sinon à la vérité. Mais quelle sera l'étincelle, l'impulsion première de cette révolution ; de ce sursaut de vie et de conscience ?

Que la matière soit ou non « réelle », – et encore faut-il s'entendre sur le sens du réel – là n'est pas la question. Est-elle seulement encore d'actualité ? Elle est la seule matière, le seul substrat, le seul support du « rêve ». Et c'est ce rêve qui doit ou se poursuivre, ou s'accomplir. Tous les jours, les progrès à la fois fulgurants et gigantesques accomplis par les sciences nous dévoilent des aspects et des possibilités jusque-là insoupçonnés de la matière. Et il semble que ces propriétés n'aient pas plus de limites que l'imagination et l'inextinguible soif de connaissance des hommes. Aujourd'hui, notre volonté de percevoir, par l'*outil* ou l'*organe* des sciences est le prolongement de cette « volonté originelle » de voir. Elle est la continuité de cet élan vital qui a commencé à changer le monde et à véritablement le créer par le développement des sens et de la perception. Après l'homme, les sciences poursuivent et prolongent l'acte créateur. Mais au fur et à mesure de ces développements biologiques, organiques puis technologiques, le culte de la personne, l'amour propre, ont le plus souvent remplacé celui de la vérité. Compromissions, concessions et petits arrangements ont fini par générer de grandes trahisons. Avec les sens, et plus encore avec les sciences, la conscience

individuelle s'est affermie. « [...] le sens charnel ou animal fait miroiter le plaisir de la jouissance de soi, c'est-à-dire d'un bien privé et propre qui n'est pas public et commun comme l'est le bien immuable¹. »

La seule invention de l'écriture – troisième effet après la parole et l'expression artistique, du développement de la connaissance de soi et du monde – a certes permis la large divulgation de la connaissance. Mais elle a aussi, et dans les mêmes proportions, laissé libre cours au mensonge. « Si mon hypothèse est exacte, nous dit Lévi-Strauss, il faut admettre que la fonction primaire de la communication écrite est de faciliter l'asservissement. [...] Si l'écriture n'a pas suffi à consolider les connaissances, elle était peut-être indispensable pour affermir les dominations ». Plus loin il écrit encore : « En accédant au savoir entassé dans les bibliothèques, ces peuples se rendent vulnérables aux mensonges que les documents imprimés propagent en proportion encore plus grande². »

Le développement quasi exponentiel des sciences, des technologies et des communications n'a, encore aujourd'hui, pas d'autre but que d'entretenir sinon accroître, sous prétexte d'un « mieux vivre », l'asservissement et la domination des masses au profit de quelques minorités. Domination elle-même dépendante de notre propre incapacité à maîtriser nos désirs et nos passions. Car, comme le dit Rousseau, quel joug imposerait-on à des hommes qui n'ont besoin de rien ? Nous avons tous été tour à tour émerveillés, enthousiasmés, séduits

1 Saint Augustin, *La Trinité*, Livre XII, 17, in Œuvres III, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2002, p. 574.

2 Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, *op. cit.*, pp. 354-355.

et convaincus, depuis les débuts de l'ère industrielle, par les différents apports du progrès et de la technologie. Mais sommes-nous véritablement et sincèrement plus heureux qu'hier ? Sommes-nous plus proches du bonheur que n'importe quel indigène encore à la surface de la planète, momentanément préservé de notre contamination ? Qu'avons-nous gagné de plus sinon un plus grand asservissement ? D'aucuns avanceront que toutes ces richesses ont participé et participent encore, dans une toujours plus grande mesure, au bonheur de chacun. Toujours cette chimère d'un soi-disant progrès social qu'on nous agite devant les yeux pour nous faire oublier qu'on nous dépouille de nos libertés, de nos vies et de notre humanité. Peut-on espérer quelque progrès social que ce soit à partir d'une hiérarchisation de la société dont la peur est la seule dynamique et le plaisir facile le seul opium ? Des plaisirs faciles, rapides et immédiats dont on nous gave tous les jours comme de riches sucreries qui nous coupent la faim. Une faim de savoir, de découvrir, de déguster, de se délecter d'une culture digne de ce nom. Les maux dont souffre l'Occident sont dus à l'ignorance. Et cette dernière est savamment entretenue par l'industrialisation et la religion du travail et du profit.

Dans la glorification du "travail", dans les infatigables discours sur la "bénédiction du travail", je vois la même arrière pensée que dans les louanges adressées aux actes impersonnels et utiles à tous : à savoir la peur de tout ce qui est individuel. Au fond, ce qu'on sent aujourd'hui, à la vue du travail – on vise toujours sous ce nom le dur labeur du matin au soir -, qu'un tel travail constitue la meilleure des polices, qu'il tient chacun en bride et s'entend à

entraver puissamment le développement de la raison, des désirs, du goût de l'indépendance. Car il consume une extraordinaire quantité de force nerveuse et la soustrait à la réflexion, à la méditation, à la rêverie, aux soucis, à l'amour et à la haine, il présente constamment à la vue un but mesquin et assure des satisfactions faciles et régulières. Ainsi une société où l'on travaille dur en permanence aura davantage de sécurité : et l'on adore aujourd'hui la sécurité comme la divinité suprême¹.

De fait, comment tout un chacun pourrait-il véritablement se cultiver, se délecter et faire preuve de gastronomie et de véritable épicurisme ou hédonisme si on ne lui en laisse pas le loisir ? Mais il manque nécessairement, nous dit Sénèque, à ceux à qui la société a dérobé une grande partie de leur vie. Comment, après une dure journée de travail et de stress pouvons-nous encore trouver la force d'ouvrir un livre, de visiter un musée. Chacun a trop à faire quand ce ne sont pas les moyens financiers qui manquent. Alors il faut s'en tenir aux priorités et se contenter de ce que l'État dispense en matière de culture prête à consommer. Une culture de *divertissement* dont le nom masque à peine les réelles intentions : celles qui consistent à détourner notre attention. À contenir le reste de temps et d'énergie dont dispose encore le peuple et à les diluer dans de faux débats dits « de société » qui ne servent qu'à manipuler et à mobiliser les masses à des fins électorales. La Démocratie, la République ; rien d'autre que des dictatures consenties par le peuple.

1 Friedrich Nietzsche, *Aurores* (1881), Livre III, § 173, trad. J. Hervier, Éditions Gallimard, 1970, p. 181.

La mécanisation, l'industrialisation, la robotisation auraient dû depuis longtemps renvoyer les gens vers leur foyer sans plus avoir à travailler. L'entreprise ne devrait pas fabriquer seulement des richesses pour quelques-uns, mais du temps libre pour tous.

Au contraire de ce que la sagesse antique avait depuis bien longtemps déposé dans le cœur des hommes, l'idée moderne du bonheur est une contrefaçon. Elle n'est pas moins artificielle et fabriquée que tous les produits que la société de consommation invente et diffuse sans jamais épuiser la source de ses propres maux. Nous confondons depuis toujours et depuis notre plus tendre enfance, notre réel bonheur, qui ne dépend que de nous ; et la satisfaction de nos désirs par autant de plaisirs, quand ces derniers dépendent de notre capacité à en jouir. Car le plaisir est une sensation comme une autre et la force de l'habitude finit par l'émousser. Qui ne se donne loisir d'avoir soif, nous dit Montaigne, ne saurait prendre plaisir à boire.

Si le bonheur existe, il est bien éloigné de tous ces artifices. Il fut de tous les temps, de toutes les civilisations et de toutes les classes. Et ce, quelle que soit leur prospérité matérielle. Le bonheur est si fragile, si ténu, si insaisissable parfois au milieu de cette cohorte d'expédients censés à chaque instant le ranimer. Car ils ne sont en définitive qu'autant d'obstacles, de fossés creusés et de murs dressés par la civilisation du progrès. Autant de distance entre notre idéal et son accomplissement. Le bonheur n'est rien d'autre que le repos de l'âme. Il est la paix recouvrée avec soi et le monde, alliée à une forme d'innocence et de pureté toute animale. Il est un renoncement qui n'a ici rien à voir avec une quelconque idée de défaite parce qu'il n'a pas plus à voir avec un obscur projet de victoire. Il est dans

l'acceptation de notre destinée et dans la patiente et confiante espérance d'une vérité qui finira bien par se lever. *Amor fati* dit le philosophe : aime ton destin. Plus de deux mille ans de civilisation effrénée et forcenée n'auront rien apporté de plus à l'idée que nous nous faisons du bonheur. Au contraire, tout ce temps n'aura fait que diminuer un peu plus notre capacité à le réaliser quand nous consacrons l'essentiel de nos forces à en priver ceux qui y parvenaient encore. Cette aspiration au bonheur, cette inaccessible étoile a brillé de tous temps dans le ciel de l'humanité. Une étoile parée de l'éclat d'une vérité première et ultime. Une révélation qui semble depuis toujours être le seul chemin susceptible de nous faire accéder au suprême bonheur.

La vérité doit donc être la fin ultime de tout l'univers.

Thomas D'AQUIN,
Somme contre les gentils I, Ch. I.

Les textes, dans leur grande majorité, nous disent que le monde doit disparaître pour être ensuite refondu et renouvelé. L'humanité doit par la même occasion parvenir au terme de son évolution matérielle et surtout spirituelle. Mais ces écrits sont pour le moins énigmatiques quant au mode de cette conversion. Une transformation qui, telle qu'elle est annoncée et décrite, semble encore, à la lumière des dernières connaissances scientifiques, s'apparenter à un véritable miracle.

Combien de choses appelons-nous miraculeuses et contre nature ? cela se fait par chaque homme et par chaque nation selon la mesure de son ignorance.

Michel DE MONTAIGNE,
Essais, Livre II, Chapitre XII.

Cependant, les « miracles », le merveilleux, l'irrationnel ou le surnaturel ne sont-ils pas les aspects et les propriétés d'un monde et d'une matière encore inaccessibles à notre perception ? « Les faits matériels, pris objectivement, *contiennent du Divin*. Mais ce Divin n'est en eux, relativement à notre connaissance, qu'une simple puissance. Il restera donc *en puissance* aussi longtemps que nous n'aurons pas, pour réaliser dans notre esprit le Monde supra-sensible, des facultés suffisamment préparées, non pas seulement par l'exercice de l'analyse et de la critique, mais bien plus encore par l'affinement moral, et une fidélité entière à suivre toujours l'étoile montante de la vérité¹. » Le seul « phénomène universel », à travers toutes les infinies modalités du temps, de l'espace et de la matière, devrait suffire à écarter tout scepticisme scientifique à l'endroit du surnaturel. Car n'est-ce pas là le premier de tous les miracles ? Le doute et la remise en question des faits doit être partie prenante de toute démarche scientifique digne de ce nom. Mais ils ne doivent pas pour autant prendre les traits du mépris ou de la suffisance qui ne sont là que pour masquer une évidente médiocrité intellectuelle. Les seules propriétés de l'univers primordial mises au jour par les sciences devraient suffire à nous

1 Pierre Teilhard de Chardin, *Comment je crois*, *op. cit.*, p. 40.

démontrer que rien n'est impossible. *Qui peut le plus peut le moins*. Si les « miracles » ou l'irrationnel échappent encore à toute forme d'approche scientifique, c'est tout simplement parce que nous ne considérons pas les faits sous le bon angle. Si le psychisme est longtemps resté une zone d'ombre à même d'abriter tous les démons et de stigmatiser toutes les peurs de la société, c'est parce qu'il résistait aux outils traditionnels de la médecine. Car il n'apparaissait pas plus dans les fibres nerveuses que dans les battements du cœur. C'est parce que les faits sont d'une autre dimension que nos actuels outils sont inaptes à les appréhender et à les mesurer. À l'image du paléontologiste découvrant quelque membre dispersé, les sciences ne sont pas encore parvenues à observer le phénomène dans toute sa dimension. Aussi, et ne sachant par quel « bout » considérer l'irrationnel, nous ne pouvons le rattacher au reste du « corps » que les sciences, depuis qu'elles existent, tâchent de mettre au jour. Il manque l'articulation, le lien qui permettrait de l'intégrer à l'ensemble des autres parties jusque là exhumées. Il manque la clé qui permettrait d'intégrer ces phénomènes à une vision globale à la fois harmonieuse et cohérente de l'univers. Mais si la vérité résiste, ce n'est peut-être pas tant parce qu'il nous manque un élément, une pièce décisive. C'est peut-être tout simplement parce que ce que nous avons jusque-là considéré comme un corps à part entière n'est qu'une partie de quelque chose de plus grand. Un tout encore inaccessible. Et ce que nous pensions jusque-là trop différent pour être intégré, n'est peut-être que la énième partie d'un ensemble beaucoup plus vaste que nous ne l'imaginons. Nous n'avons encore qu'une vision partielle du phénomène. Parce que les moyens dont nous disposons pour l'observer sont

justement issus de ce que nous observons. Parce que nous ne pouvons à ce point pratiquer l'objectivation qui nous permettrait de voir l'ensemble de la vie au point d'en considérer jusqu'à l'observateur lui-même. Comme le dit Schopenhauer, on ne peut jamais connaître le *sujet*, c'est lui qui connaît, partout où il y a connaissance. L'homme n'a pas commencé à tailler de la pierre qu'avec autre chose que de la pierre. Si Dieu existe, il n'a jamais pu créer qu'à partir de lui-même ; à partir de sa seule « substance ». Dans la soupe primitive, c'est la multiplication des cellules à partir d'elles-mêmes qui a permis à la vie de se prolonger et de se déployer dans l'espace et le temps. C'est en faisant réagir les choses sur elles-mêmes que nous les modifions. *Idem* pour la conscience. C'est sur la base d'une réflexion de la conscience sur elle-même qu'elle est devenue justement *conscience réfléchie*. De la même façon que l'œil ne perçoit pas la lumière : il est la lumière. La perception, la réalité ou la vérité sont une rencontre. Si notre perception du monde doit un jour changer, évoluer et aboutir dans une possible révélation, cela dépendra avant tout d'une conversion interne et d'une manière différente de percevoir.

Ce changement sera-t-il seulement spirituel ; la métamorphose du sujet (la conscience) entraînant *de facto* celle de l'objet (ici le monde) ? Ou sera-t-il exclusivement matériel ? Le monde serait ainsi porté dans sa propre substance à un degré supérieur d'agencement matériel, de complexité et d'organisation. Les êtres comme les choses devenant ainsi « *perfectissim perfectum* », autrement dit parfaitement achevés. Une métamorphose et un achèvement des corps entraînant à leur suite les esprits parvenus au comble de la connaissance comme de toute

expérience. L'observation de la nature nous enseigne que toute progression, toute forme de complexité connaît tôt ou tard son terme ou sa consommation. Toute croissance est toujours couronnée par quelque naissance ou transformation amenant chaque chose et chaque être à des niveaux d'existence différents ; à inaugurer de nouvelles dimensions de l'Être.

Aucune réalité physique ne peut s'accroître indéfiniment sans atteindre la phase d'un changement d'état [...]. Parvenus à une certaine limite de concentration, les éléments personnels se trouvent en face d'un seuil à franchir pour entrer dans la sphère d'action d'un centre d'ordre plus élevé. [...] Ils ne peuvent plus grandir sans changer¹.

Ainsi, de découvertes en découvertes, la seule connaissance et conscience des choses continue de prêter au monde une nouvelle consistance en même temps qu'un nouveau sens. Dès lors, la matière n'a telle ou telle propriété que *dans* et *par* la relation que nous entretenons avec elle. Si comme nous l'avons fait jusqu'ici, nous continuons d'apporter un certain crédit aux écrits religieux et surtout prophétiques, quel accident, quel événement majeur serait susceptible de modifier notre relation au monde au point de le changer dans sa totalité ? Comment intégrer la *Fin du monde*, la *résurrection de la chair*, le *Jugement dernier* ou l'*avènement d'un monde nouveau* dans une perspective à la fois religieuse, scientifique, rationnelle, historiquement et idéologiquement cohérente ? Si les sciences sont encore incomplètes, les textes le sont aussi à leur manière.

1 Pierre Teilhard de Chardin, *L'Énergie humaine*, Éditions du Seuil.

Ils étaient à leur époque tributaires d'autant d'impératifs sociaux, religieux, politiques et historiques. De la même manière aujourd'hui, les sciences n'échappent pas à certaines contraintes morales, politiques, économiques et financières qui sont autant de forces d'inertie. Aussi, n'est-ce pas dans cette vaste zone d'ombre commune aux deux sources de connaissance matérielle et spirituelle que se trouve le « chaînon manquant » ?

Si l'artiste n'invente jamais rien, c'est qu'il possède au fond de la conscience commune qu'il partage avec le reste du monde, les mêmes formes et les mêmes idées que la complexité et la matière ont progressivement révélées. Les mêmes objets sont au creux de notre conscience comme au creux de la nature parce que l'une comme l'autre ont la même origine, ni matérielle, ni spirituelle, mais essentielle et éternelle.

Au cours de l'évolution, un réseau que l'on pourrait appeler *conscientique* s'est ainsi patiemment déployé au sein de la réalité, lui offrant une structure toujours plus complexe et plus complète. Après que chaque conscience réfléchie se soit de la sorte allumée à la surface du monde, quel surcroît de complexité, quels nouveaux agencements pourrait-on prévoir et pour quel résultat ? Quel regain d'énergie et quelle étincelle pourraient venir compléter cette nouvelle structure et la faire vivre ? La solution n'est-elle pas encore à chercher dans la relation ? Une fois ce nouveau lien établi et consolidé entre les êtres – et non pas comme il l'est encore aujourd'hui entre les individus et les personnes ; ayant délaissé nos vieilles enveloppes égoïstes faites de notre amour-propre, quelle force nouvelle, quelle vérité et surtout quel nouveau monde ne se

dévoileraient-ils pas à notre conscience ? Un univers soudainement mis en lumière par un puissant réseau de consciences unies par ce qu'elles ont de plus authentique, de plus pur et de plus originel.

Inutile de démontrer que ce siècle, au plus tard ce nouveau millénaire, seront sans nul doute le théâtre de ces grands bouleversements annoncés depuis la plus lointaine des traditions orales jusqu'aux plus récentes prévisions scientifiques, politiques ou économiques. Les temps à venir semblent être ceux de tous les possibles. Le meilleur comme le pire y sont inscrits et des choix fondamentaux pour l'espèce humaine comme pour toute forme de vie sur Terre, devront s'opérer sous la pression des âmes et des nécessités vitales. Les désirs et les aspirations de plus en plus pressants d'une partie de l'humanité en attente (consciemment ou non) d'une libération, d'une justice et d'une vérité qui tardent à venir – et sans même savoir comment elles viendront – font écho à la folie sans cesse croissante de cette autre portion, enivrée et aveuglée par la mise en lumière des inépuisables possibilités de la matière associée à une soif inextinguible de pouvoir pour les uns ; de plaisirs pour les autres.

Toutes ces tensions et pressions internes multipliées avec les individus et leurs multiples prolongements technologiques tendent à forcer et à faire éclater – physiquement ou symboliquement – les limites d'un monde qui n'est plus à la mesure de l'humanité. Comme la coquille d'un œuf arrivé à terme. De telles attentes semblent augurer de futurs grands bouleversements humains, géologiques et peut-être même cosmiques. Autant d'occasions d'autres bouleversements, ceux-ci métaphysiques et théologiques, qui depuis toujours

attendaient sous la peau du monde, de pouvoir s'accomplir.

En toute union, le terme dominé ne devient un avec le terme dominateur que s'il cesse préalablement d'être soi. Dans le cas de l'union définitive avec Dieu en Oméga, on conçoit que le Monde doive, pour être divinisé, perdre sa forme visible, en chacun de nous et dans sa totalité.

Pierre TEILHARD DE CHARDIN,
Science et Christ.

Teilhard croyait en une montée croissante et ininterrompue de la conscience à travers la matière inerte puis vivante. Une progression qui à terme, ferait se refermer toute la *noosphère* comme il l'appelait, sur elle-même. Libérée de sa gangue matérielle, celle-ci pourrait enfin s'épanouir et s'accomplir dans la convergence et l'union vers ce qu'il appelait le *Point Oméga* – par opposition à l'*Alpha*. Convergence des consciences en LA Conscience. Non pas perte de soi dans du plus grand que soi, à l'image de n'importe quelle fusion, mais complétion de soi par l'union à toutes les autres consciences. « *Dieu tout en tous* ». (*Corinthiens* 15 ; 28). Cependant, au fil du chemin parcouru jusqu'à ces dernières pages, je suis de moins en moins convaincu de l'inéluctabilité du phénomène humain, comme le pensait Teilhard. Vision par trop simpliste, évidente, facile même et si rassurante pour une humanité qui cherche toujours à se dédouaner, à échapper à ses responsabilités comme à tout effort participatif. Une vision à mon sens encore trop anthropocentrée pour être tout à fait lucide. Si la complexité, la mémoire et la conscience peuvent apparaître

comme des constantes universelles à tous les moments de l'histoire du Cosmos, l'homínisation n'en est pas pour autant l'incontournable point de convergence en même temps que le terme. L'évolution nous a appris que si les formes de vie présentes sont incontestablement tributaires de celles qui les ont précédées, elles n'en restent pas moins libres d'évoluer dans des directions indéterminées, imprévisibles et sous des formes encore inédites. C'est en cela que réside à la fois la force et le miracle de la vie.

Les cultures, les religions, les sciences et les techniques semblent être les traits les plus singuliers de l'humanité. Mais ils n'ont de valeur que relative à notre espèce. Sorties du cadre de nos sociétés, elles perdent de leur évidence et de leur universalité. La vie seule est universelle. Encore qu'il faille s'entendre sur le terme. Car ce que nous appelons la vie reste pour nous les hommes, on ne peut plus restrictif. La relation, la communication, l'échange, l'information, le mouvement, le changement et la diversité sont autant de constantes partout présentes au sein de la matérialité. Elles sont le noyau dur de la vie. L'homme n'est que la convergence provisoire, la rencontre fortuite et éphémère de chacun de ces différents aspects. Or, rien ne nous dit qu'ils ne sont pas à même de converger à nouveau ailleurs (sans doute l'ont-ils déjà fait) dans d'autres temps, et surtout sous d'autres formes bien différentes de celles qui nous caractérisent.

Si l'homme, d'après certains écrits religieux, a une destinée qui lui est propre, elle l'est à l'identique de bien d'autres espèces qui suivent elles aussi le chemin qui est le leur. Peut-être certaines d'entre elles ont-elles d'ores et déjà accompli des progrès bien supérieurs à ceux qui sont les nôtres. Peut-être ces

espèces échappent-elles d'ailleurs à nos pauvres moyens d'investigation et de perception. Nous ne percevons du monde que ce que notre propre évolution nous permet d'en saisir. Notre perception et l'interprétation que nous en donnons n'est qu'une grille de lecture parmi une infinité d'autres possibles et tout autant valides. Le monde n'est que matière première indéterminée qu'il revient à chacun de modeler selon sa sensibilité et sa volonté. Il est plus vaste et plus complexe que ce que nous en percevons. Il est infini quand notre perception est elle-même limitée. Il ne peut nous montrer que ce que nous pouvons voir.

Que sçait-on si le genre humain faict une sottise pareille, à faute de quelque sens, et que par ce défaut la plus part du visage des choses nous soit caché ? Que sçait-on si les difficultez que nous trouvons en plusieurs ouvrages de nature viennent de là ? et si plusieurs effets des animaux qui excèdent nostre capacité, sont produits par la faculté de quelque sens que nous ayons à dire ? et si aucuns d'entre eux ont une vie plus pleine par ce moyen et entière que la nostre¹ ?

Comme nous le suggère Montaigne, qui sait si certaines espèces d'insectes par exemple, n'ont pas depuis longtemps développé une culture, une religion, des sciences et des techniques infiniment plus élaborées que les nôtres. Qui sait si nous n'en percevons pas les plus grossiers aspects, les seuls susceptibles d'interférer avec la perception primitive du monde

1 Michel de Montaigne, *Essais*, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1962, p. 574.

qui est encore la nôtre aujourd'hui ? Car ce que nous percevons de la plupart des espèces vivantes « inférieures » n'est peut-être que la partie visible de l'iceberg. Par notre relation à la matière ; par l'interprétation physique et mécanique que nous en faisons, nous ne percevons sans doute qu'une infime partie des comportements, de la physiologie, de la psychologie et de la culture d'espèces infiniment plus avancées que la nôtre mais évoluant dans une dimension matérielle ou même cognitive différente. À l'image de la lumière dont la plus grande part du spectre nous est invisible, le « spectre » de la matière a sans doute une infinité d'autres niveaux de perception et de nuances qui nous échappent. Certaines espèces y ont peut-être projeté l'essentiel de leurs développements et de leur communication. Pensons seulement aux phéromones largement utilisées dans le monde animal. Aussi, ce que nous percevons des autres espèces ne sont peut-être que les traces laissées par elles dans l'étroite bande d'un spectre pour l'essentiel soustrait à notre perception. Le monde serait ainsi une superposition de mondes aussi différents qu'il y a d'*êtres au monde*. Et si ces univers infinis se croisent ou se touchent par certains endroits, ce n'est que par certains aspects de la perception ou par certaines dimensions (ce qui revient au même) qu'ils ont en commun.

Une intelligence supérieure ou seulement différente, survolant notre planète à basse altitude, ne verrait-elle pas dans la frénétique agitation de nos villes et de nos industries ; dans le flux gigantesque et incessant des différents moyens de transports, la vulgaire et primitive effervescence d'une vaste et envahissante colonie d'insectes « cyclopedes » ? Sous nombre de nos aspects, nous ne paraîtrions pas moins nuisibles et primitifs aux yeux d'une autre forme de vie que la plus

ordinaire des colonies de pucerons.

La communication abolie les différences, du moins elle les transcende. Elle répand la conscience et accroît la richesse du monde par une sorte d'auto-révélation.

Quand, il y a quelques centaines de milliers d'années, *Sapiens sapiens* a soudainement pris conscience de l'étendue de son existence et de sa propre conscience, le monde a pris un nouveau sens et une nouvelle consistance. La réflexion, le retour sur soi par une sorte de surabondance de la conscience a propulsé l'Être dans une autre dimension. C'est dans la reconnaissance de l'autre que j'approfondis celle que j'ai de moi-même. La constitution de diverses sociétés humaines, la relation, l'interaction, la communication, l'intersubjectivité ont contribué à l'approfondissement de la conscience et de la connaissance de soi. Aujourd'hui, les réseaux de communication qui relie, encore imparfaitement, chacun d'entre nous à l'échelle de la planète, semblent préparer une nouvelle structure. Un nouvel édifice social qui n'attendrait qu'un seul événement capable, une fois encore, de projeter la vie vers de nouveaux horizons.

LES SIX PREMIÈRES TROMPETTES

Depuis que les hommes ont pu conserver et transmettre leur mémoire de quelque manière possible : tradition orale ; gravure ; écriture, les mythes et les prophéties n'ont cessé de fleurir. Échos de lointains événements dont l'ancienneté n'a jamais atténué la puissance de l'émotion ou du message dont ils étaient porteurs. De quelque culture, époque ou endroit du monde d'où ils nous parviennent, ces mythes de *fin du monde*

rassemblent, au-delà des différences de formes, la mémoire de l'humanité. La récurrence des thèmes, leur universalité, les multiples concordances aussi bien historiques que géographiques comme leur persistance à travers l'histoire font qu'ils méritent toute notre attention. Ils sont à l'humanité ce que le rêve est pour chacun d'entre nous. Ils sont ce que la mémoire des peuples a conservé de plus persistant et de plus puissant. Qu'ils aient ou non encore un sens aujourd'hui, nous le verrons plus loin. Dans tous les cas, ils ont sans doute encore beaucoup à nous dire sur nos comportements collectifs. Quand le rêve, sur le plan personnel devient récurant, il est le plus souvent signe d'un traumatisme. Selon que ce dernier aura été vécu par plusieurs personnes, il prendra autant de formes différentes, eu égard à la personnalité et à l'histoire de chacun. Mais sa structure, ses articulations seront les mêmes parce qu'elles reposent sur ce fond commun que nous partageons tous. Aussi, les mythes et les prophéties ne sont-ils pas pour l'humanité ce que les rêves sont pour chacun d'entre nous ? Quand le plus souvent, sous forme allégoriques, ils révèlent un passé profondément enfoui dans notre inconscient collectif ; ils sont aussi la manifestation de désirs et de peurs inavoués. D'autres sont prémonitoires. Sans origine historique connue ; sans fondement rationnel, individuel ou collectif, ils sont la manifestation d'une intuition qui bouscule les règles de la causalité la plus élémentaire. Dès lors, les prophéties, au milieu des mythes et des légendes, ne sont-elles pas justement autant d'intuitions et d'avertissements ?

*Bien des fois, en bien des façons, sont survenues ruines
d'hommes, et il en surviendra d'autres ; le feu et l'eau ont*

fait les plus grandes, mille autres fléaux en ont causé de moindres. Ainsi, ce qu'on raconte aussi chez vous, qu'un jour Phaéton, fils de Soleil, attela le char de son père, mais que, incapable de conduire suivant la route de son père, il brûla tout sur la terre et périt lui-même foudroyé, cela se dit en forme de mythe ; mais en vérité, c'est dans les révolutions des corps célestes autour de la terre une déviation, d'où, à de longs intervalles, résulte pour ce qui peuple la terre la ruine par l'excès de feu¹.

Quelles que soient les traditions, les religions, les époques ou les peuples ; l'idée de retours cycliques, de conjonctions astrales ou d'alignements cosmiques sont une constante dans la plupart des croyances et traditions religieuses. Ils sont autant d'occasions de voir se renouveler des événements ayant déjà sévi par le passé. Comme tous les êtres vivants qui le composent, l'univers évoque par endroit un organisme, une mécanique rythmée par autant de périodes et de cycles qui concourent à sa transformation, à sa régénération et à son accomplissement. Il est des saisons pour les peuples, la vie et les mondes comme il en est pour les cultures, les semences et les récoltes.

Jean Herbert, dans *Spiritualité hindoue*, nous décrit, en rapportant les paroles de Shrî Aurobindo, la succession des âges de la Création :

[...] d'abord "l'âge d'or", où règne "dans le monde une harmonie stable et suffisante et où l'homme réalise pour un

1 Platon, *Timée*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1999 [1943], p. 437.

temps et avec certaines limitations la perfection de sa nature” ; ensuite l’âge où cette harmonie, ne résultant plus d’une intégrale “pureté, commence à se dégrader, et où l’homme la soutient par la force de la volonté, individuelle et collective” ; puis l’âge où l’homme fait face “à une nouvelle désagrégation par des règles d’ordre intellectuel et par l’accord des consciences”. Enfin, dans l’âge de fer ou d’ignorance, par lequel passe actuellement l’humanité, cette harmonie “s’effondre”, mais “il se crée en même temps, progressivement, les conditions nécessaires pour un nouvel âge d’or, une autre harmonie, une perfection plus avancée”. À la fin du kalpa a lieu la “grande dissolution” (pratisanchara, mahâ-pralaya) [...] où disparaît toute la création, y compris même Shiva et Vishnou¹.

Ainsi, le monde doit continuer d’évoluer et de se transformer par le jeu ininterrompu des causes et des effets au sein de la matière. Mais celle-ci n’a peut-être pas encore dévoilé la totalité de ses possibilités. Si le monde est inachevé, incomplet dans sa forme, il l’est sans doute aussi dans sa structure et dans les infinis et infimes mécanismes qui participent de son mouvement et de sa progression. Mais comment intégrer les écrits prophétiques ou seulement théologiques de l’ensemble des cultures, dans ce qu’ils ont en commun, à cette progression ? Comment concilier mais aussi réconcilier la foi et les faits ou, comme le dit Teilhard, « Science et Christ » ? Si de tels événements apocalyptiques doivent pouvoir s’inscrire de manière cohérente et rationnelle

1 Jean Herbert, *Spiritualité hindoue*, Éditions Albin Michel, coll. « Spiritualités vivantes », 1988 [1947], p. 78.

au sein de la causalité, et sans jamais la forcer ; peuvent-ils s'y intégrer aussi naturellement et sans plus la forcer sur le plan métaphysique, philosophique ou tout simplement moral ? Comment de tels bouleversements pourraient-ils ainsi compléter, sinon même achever un processus mécanique, biologique et spirituel sans jamais lui ôter son sens ?

Le Paradis terrestre n'est compréhensible que comme une manière d'être différente de l'Univers (ce qui est conforme au sens traditionnel du dogme, qui voit dans l'Éden un "autre monde"). Or, si loin que nous regardions dans le passé, nous ne voyons rien de semblable à cet état merveilleux. Pas le moindre vestige à l'horizon, pas la moindre cicatrice, indiquant les ruines d'un âge d'or ou notre amputation d'un monde meilleur. [...] En vérité, l'impossibilité de faire rentrer Adam et le Paradis terrestre (imaginés littéralement) dans nos perspectives scientifiques est telle que je me demande si un seul homme, aujourd'hui, est capable d'accommoder simultanément son regard sur le Monde géologique évoqué par la Science, et sur le Monde communément raconté par l'Histoire Sainte. On ne peut conserver les deux représentations qu'en passant alternativement de l'une à l'autre. Leur association jure, elle sonne faux. En les unissant sur un même plan nous somme sûrement victimes d'une erreur de perspective¹.

Le créationnisme, qui consiste à plier en quatre les évidences scientifiques pour tenter de les faire rentrer dans le

1 Pierre Teilhard de Chardin, *Comment je crois*, Éditions du Seuil, 1969, p. 63.

cadre étriqué de sa conception biblique de l'évolution est une absurdité en même temps qu'une insulte à l'intelligence et à la foi. Elle est de ces doctrines qui servent en même temps les pires représentants de la science et qui coupent l'herbe sous le pied des plus progressistes des religieux. Un tel entêtement relève d'un comportement qui n'a d'égal que la bêtise de l'enfantillage. Il ne mérite pas que nous nous y attardions plus avant.

De manière générale, les écrits prophétiques, dans leur forme, se veulent en accord avec la société et les mœurs de l'époque de leur rédaction.

Je regarde toutes les religions particulières comme autant d'institutions salutaires qui prescrivent dans chaque pays une manière uniforme d'honorer Dieu par un culte public, et qui peuvent toutes avoir leurs raisons dans le climat, dans le gouvernement, dans le génie du peuple, ou dans quelque autre cause locale qui rend l'une préférable à l'autre, selon les temps et les lieux¹.

Le créationnisme ne fait rien moins que déformer la réalité des faits pour la rendre compatible avec les *Écritures Saintes*. Celles-ci, non seulement écrites de main d'homme, se voulaient en plus comprises par une société, une culture et une période précise de l'histoire. Aussi, et sans hésitation, leur reformulation et/ou leur réinterprétation, à la lumière de ces deux derniers siècles de découvertes scientifiques, apparaît comme la seule voie possible.

1 Jean-Jacques Rousseau, *Profession de foi du vicaire savoyard*, Garnier-Flammarion, 2006 [1996], p. 120.

Comme le dit encore Rousseau, les plus grandes idées de la divinité nous viennent par la raison seule. Et aussi : « la différence est que le bon s'ordonne par rapport au tout, et que le méchant ordonne le tout par rapport à lui ».

L'intention consiste donc ici à ramener Dieu et la théologie à une idée « acceptable » et à les rendre, sinon accessibles, du moins compatibles avec la logique naturelle, empirique et scientifique. Pourquoi y perdraient-ils d'ailleurs ? Une telle crainte de la part des dévots fait montre de bien peu de foi. Dieu n'est-il pas sensé être immergé au sein même de sa création ? Jean Herbert dans *Spiritualité hindoue*, nous dit aussi que « l'apparition de l'univers résulte de la manifestation de l'un sous l'apparence de la multiplicité ». Enfin Teilhard : « Baigne-toi dans la matière fils de l'homme, - Plonge toi en elle là où elle est la plus violente et la plus profonde ! Lutte dans son courant et bois son flot ! C'est elle qui a bercé jadis ton inconscience ; - c'est elle qui te portera jusqu'à Dieu¹ ! »

Loin d'ôter à Dieu sa pleine dimension, une telle perspective ne peut au contraire que lui faire gagner en consistance, en évidence et en crédibilité aux yeux des masses aveuglées et majoritairement acquises aux sens et aux sciences. La foi n'en devient-elle pas inébranlable quand la raison vient soutenir les élans du cœur ?

Nous l'avons vu, chaque nouveau départ, chaque nouvelle direction empruntée par l'évolution a le plus souvent été initiée par quelque cataclysme. Ce qui a contribué à façonner les mondes et la vie au sens le plus large, continue encore

1 Pierre Teilhard de Chardin, *Le cœur de la matière*, Les Classiques des Sciences Sociales, p. 81.

d'œuvrer à travers le cosmos. Ces bouleversements, ces rencontres, gigantesques ou infinitésimales, sont les inévitables conséquences du mouvement des choses. Et ce mouvement perpétuel est la vie elle-même. Cinq extinctions majeures ont tour à tour suscité et encouragé l'apparition sinon l'expansion d'espèces nouvelles, dont l'espèce humaine à l'issue de la dernière grande catastrophe en date : celle du crétacé, il y a 65 millions d'années. Nous savons aujourd'hui que de tels événements sont toujours susceptibles de se reproduire. Les progrès des sciences ne cessent de dévoiler un peu plus chaque année l'éventail des nombreux dangers qui nous menacent ; externes ou internes. Aujourd'hui, une simple recherche sur la « toile » suffit pour se rendre compte que la Terre évolue au milieu d'un véritable champ de mines. Avec les découvertes de la science et la perte de notre bienheureuse innocence, nous découvrons dans le même temps l'ampleur de nos responsabilités et des enjeux qui nous attendent. Bienvenue dans l'âge adulte ! Maintenant que nous savons, nous n'avons plus d'excuses pour ne pas agir. Quels que soient les prophéties, les mythes ou les oracles de quelque époque ou civilisation que ce soit, les événements qu'ils relatent s'apparentent par bien des aspects à ce que la Terre a déjà connu par le passé. Depuis leur apparition dans le ciel et jusqu'à leurs derniers effets, les descriptions qui en sont faites ne laissent aucun doute.

Le premier [ange] sonna de la trompette. Il y eut de la grêle et du feu mêlés de sang qui furent jetés sur la terre. Le tiers de la terre fut consumé, et toute herbe verte fut consumée.

Le deuxième ange sonna de la trompette. Une sorte de grande montagne embrasée fut jetée dans la mer. Le tiers de la mer devint du sang. Le tiers des créatures qui étaient dans la mer et qui avaient souffle de vie périt, et le tiers des navires fut détruit.

Le troisième ange sonna de la trompette. Et tomba du ciel une grande étoile qui brûlait comme un flambeau. Elle tomba sur le tiers des fleuves et sur les sources des eaux. Le nom de cette étoile est : Absinthe ; le tiers des eaux fut changé en absinthe et beaucoup d'hommes moururent de ces eaux devenues amères.

Le quatrième ange sonna de la trompette. Le tiers du soleil fut frappé ainsi que le tiers de la lune et le tiers des étoiles, afin que le tiers en soit obscurci, et que le jour perde un tiers de sa clarté : et la nuit de même.

[...]

Le cinquième ange sonna de la trompette. Je vis une étoile qui était tombée du ciel sur la terre. La clé du puits de l'abîme lui fut donnée. Elle ouvrit le puits de l'abîme. Il monta du puits une fumée comme la fumée d'une grande fournaise, et le soleil et l'air furent obscurcis par la fumée du puits.

Apocalypse 8 - 9.

Combien ces descriptions s'apparentent aux conséquences de la chute d'un astéroïde tel que celui responsable de la crise K/T. Il n'est qu'à se référer aux ouvrages traitant des impacts cosmiques pour s'apercevoir qu'aucun évènement ne correspond mieux à de telles descriptions que celui-là même qui, à plusieurs reprises, a façonné la vie et l'évolution sur

notre vieille planète.

Saint Augustin nous avertit : « [...], alors la figure de ce monde passera par l’embrasement des feux du monde, comme le Déluge se fit par l’inondation des eaux du monde¹. » L’évêque d’Hippone insiste bien sur le fait que cet embrasement se fera bien à partir des feux naturels du monde. Il faut voir ici une forme d’intervention qui, divine ou accidentelle, sera de toute façon naturelle et se fera par des voies et des moyens exclusivement matériels. Comme le dit aussi Teilhard, Dieu n’intervient jamais directement : *il fait se faire les choses*.

Dans l’*Apocalypse* de Jean, nombreux sont les anges porteurs de trompettes et de coupes. Selon Moïse Maïmonide, citant lui-même Aristote, le mot *anges* est à prendre sous le terme d’« intermédiaires entre Dieu et les [autres] êtres et que c’est par leur intermédiaire que sont mues les sphères, – ce qui est la cause de la naissance de tout ce qui naît, [...]. Maïmonide poursuit ; car tu n’y trouveras [dans tous les livres sacrés] jamais que Dieu fasse quelque chose autrement que par l’intermédiaire d’un ange² ». Aussi, le terme ne recouvre pas seulement les « intelligences séparées » décrites par Aristote, mais aussi tous les éléments, petits ou grands, microscopiques ou cosmiques qui constituent la chaîne des causalités. « Les éléments mêmes sont nommés *malakhîm* (anges ou messagers) ; par ex : “ Il fait des vents ses messagers (*malakhâv*) et du feu flamboyant ses serviteurs.” (Ps. 104 :

1 Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, Livre XX, XVI, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2000, p. 926.

2 Moïse Maïmonide, *Le Guide des égarés*, VERDIER, coll. « Les Dix Paroles », 1979, p. 259.

4)¹. » Plus loin encore : « Tout cela, au contraire, exprime clairement que même les (moindres) particularités de l'univers, jusqu'à la création des membres de l'animal tels qu'ils sont, que tout cela (dis-je) s'est fait par l'intermédiaire d'anges ; car toutes les facultés sont des anges². »

La fin des temps, dans les *Oracles sibyllins*, nous révèle que : « le feu fera sa proie du monde entier, annoncé par de très grands présages : au lever du soleil, on verra des glaives, on entendra des trompettes. Le monde entier entendra un grondement et un son formidable. Le feu brûlera toute la terre, il détruira toute la race des hommes, toutes les villes, les fleuves et la mer. Il consumera tout et réduira l'univers à une cendre noirâtre³. »

Saint Augustin cite quant à lui le passage d'*Isaï* 66 ; 12 - 16 : « Car voici que le Seigneur viendra comme un feu, et ses chars (référence à Phaéton ?) comme une tempête, pour tirer vengeance en sa colère et semer la dévastation dans les flammes du feu. Car toute la terre sera jugée dans le feu du seigneur et toute chair dans son glaive ; beaucoup seront blessés par le Seigneur⁴. »

Ces glaives et ces trompettes ne pourraient-ils pas être les traces lumineuses et les détonations engendrées par la rentrée atmosphérique d'astéroïdes massifs ? Quant aux conséquences que pourrait avoir une série d'impacts majeurs sur notre planète, ne seraient-elles pas comparables à celles décrites dans

1 *Ibid.*

2 *Ibid.*, p. 260.

3 La Bible, *Écrits intertestamentaires*, op. cit., p. 1105.

4 Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, op. cit., p. 938.

ce précédent passage des *Oracles sibyllins* ? Un peu plus loin, le passage intitulé *Destruction de l'Italie et jugement de Dieu*, la Sibylle nous dit : « Là-haut, à travers le vaste ciel, on entendra dans un fracas tonitruant la voix de Dieu. Même les flammes impérissables du soleil n'existeront plus et on ne verra plus la lumière brillante de la lune, à la période finale, lorsque Dieu régnera. Tout deviendra noir, les ténèbres seront sur la terre¹. »

Thomas d'Aquin lui aussi, dans sa *Somme contre les Gentils* se joint à ses prédécesseurs : « Le feu étant le plus actif de tous les éléments et détruisant tout ce qui est corruptible, il convient tout à fait que la destruction de tout ce qui ne doit pas demeurer dans l'état futur s'accomplisse par le feu² [...] ».

Dans son introduction à sa traduction du Coran, D. Masson nous dit au sujet de la fin des temps : « Des phénomènes cosmiques marqueront ce dernier jour : les étoiles seront “dispersées”, “effacées” ; la lune et le soleil “réunis” (LXXV, 9) ; les cieux “pliés” (XXI, 104) :

*Le ciel, ce Jour-là, sera semblable à du métal fondu
et les montagnes, à des flocons de laine.*

(LXX, 8-9).

Le ciel se fendra et les anges en descendront (rappelons-nous ce que sont les anges pour Maïmonide), il sera “déchiré”, “ouvert”. La terre et les montagnes seront ébranlées ; des jets de feu et de l'airain fondu seront lancés (LV, 35). La terre

1 La Bible, *Écrits intertestamentaires*, op. cit., p. 1130.

2 Thomas d'Aquin, *Somme contre les gentils* IV, op. cit., pp. 425-426.

s'ouvrira pour rejeter les morts (L, 44) ; Allah ressuscitera tous ceux qui gisaient dans leurs tombes (XXII, 7), mais ensuite : "la terre sera remplacée par une autre terre... les cieux seront remplacés par d'autres cieux" (XIV, 48)¹.»

De même en I *Hénoch* : « Quand Il déchaînera sur vous l'ouragan de feu qui vous brûlera, où fuirez-vous pour vous sauver ? Quand Il donnera de la voix contre vous, ne serez-vous pas ébranlés et terrifiés par ce grand fracas ? [É Tous les luminaires trembleront de terreur,] et la terre tout entière sera agitée, tremblante, bouleversée. Les anges accomplissant leur tâche, le ciel et les luminaires seront agités et tremblants, et tous les enfants de la terre, et vous-mêmes, pécheurs, vous serez éternellement maudits. Il n'y a pas de salut pour vous². »

Issus de toutes les traditions, de toutes les cultures comme de toutes les époques, les passages décrivant la fin des temps sont innombrables et toujours très semblables dans les descriptions qu'ils donnent des derniers jours du monde. Qu'ils soient d'origine cosmique, tellurique ou solaire, les événements apocalyptiques attendus ou prédits par ces multiples sources, convergent tous vers un embrasement général associé à une refonte aussi bien symbolique que réelle de la matière même de notre monde.

Sur Io, l'un des quatre satellites de Jupiter, les forces de marée joviennes entretiennent depuis toujours une intense activité magmatique et volcanique. Phénomène unique dans tout le système solaire. L'attraction gravitationnelle de la

1 D. Masson, *Le Coran*, Introduction, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », p. LXXV.

2 La Bible, *Écrits intertestamentaires*, op. cit., p. 615.

planète géante agit sur Io comme les mains d'un sculpteur sur une boule de terre meuble.

Sans pour autant connaître les raisons (elles sont innombrables) qui pourraient soumettre la Terre à de telles forces, de semblables phénomènes, isolés ou conjugués, accompliraient les plus improbables mais non moins terrifiantes prophéties. Des phénomènes de marée tels que ceux ayant cours sur Io ; une recrudescence de l'activité solaire ; l'explosion d'une étoile proche (supernova) ; la chute d'un ou de plusieurs astéroïdes ou encore l'émergence d'un seul *point chaud*, tel que celui qui donna naissance au trapps du Deccan, seraient autant d'événements à la portée eschatologique inimaginable. Des bouleversements à la fois telluriques, magnétiques, radiologiques et biochimiques suffisamment importants pour perturber et modifier irrémédiablement l'ensemble de la biosphère. Nous ne connaissons encore rien des différents leviers et rouages susceptibles de nous conduire à de telles catastrophes. Qui sait si, au cœur de l'infini et imprévisible « billard cosmique », à la faveur de quelque lointaine et dérisoire variation de trajectoire, une succession indescriptible de causes et d'effets initiée il y a quelques dizaines voire quelque centaines de millions d'années, ne nous ferait pas, dès demain, entrer de plain-pied dans l'apocalypse ? De tels concours de circonstances sont tout à fait possibles. L'épisode récent de la comète Shoemaker-levy en est une parfaite illustration.

De tels accidents auraient d'infinies conséquences sur l'évolution de toute vie sur Terre. Des conséquences tout d'abord directes sur l'environnement et sur les différentes populations humaines et animales. Autant de forces à même de

relancer la vie dans de nouvelles et improbables directions, ou d'en interrompre brutalement le cours. Jusqu'à présent, et au-delà des conséquences physiques directes, de telles catastrophes ont toujours suscité de nombreuses mutations au sein des organismes et des espèces survivantes. Certaines, œuvrant dans le sens d'une progressive adaptation aux nouvelles conditions de vie. D'autres, directement provoquées par des modifications physico-chimiques dues à un impact météoritique ou à une forte et inhabituelle activité solaire. D'autres encore de ces mutations, ont pu être les conséquences plus ou moins directes de perturbations atmosphériques, climatiques ou magnétiques à même de fragiliser nos protections naturelles (atmosphère et magnétosphère) contre les effets *a priori* néfastes de certains rayonnements solaires. Ces derniers, aujourd'hui « nocifs » pour la plupart des formes de vie que nous connaissons, pourraient néanmoins s'avérer bénéfiques et propices au développement de nouvelles espèces, sinon de nouveaux modes d'existence tout à fait inédits ou de nouvelles formes d'organisation biologiques en devenir. Il n'y a pas, contrairement à nombre d'idées reçues, de milieu idéal à l'apparition de la vie dans l'univers. Car il n'y a pas de formes de vie idéales et circonscrites à certaines organisations toujours étrangement apparentées à la nôtre. La vie est beaucoup plus vaste que nous ne l'imaginons et notre vision du phénomène à encore à vivre de nouveaux progrès.

Qui sait justement si de nouvelles conditions ne seraient pas aptes, par une sorte de réaction, à parfaire et à compléter une matière qui « n'attendrait » que quelques bouleversements et mouvements intenses pour enfin accomplir un saut de plus au sein de la complexité ? C'est ce que de nombreux textes et

témoignages semblent vouloir nous suggérer lorsqu'ils traitent de la *fin des temps*, de la *Révélation* ou de *l'avènement d'un monde nouveau*. Car dans tous les cas, il s'agit bien d'un renouvellement des choses, des êtres et du monde à travers une métamorphose quasi-instantanée, et nullement comparable aux rythmes géologiques et à la lente transformation auxquels nous a habitué l'évolution des espèces. Le Coran nous dit : « l'ordre concernant l'heure sera comme un clin d'œil ou plus bref encore ». (XVI, 77). Saint Augustin quant à lui nous dit que les vivants d'alors passeront par une mort d'une merveilleuse rapidité, à l'immortalité.

On a quelque peine à se représenter ce que pourra être une fin du monde. Une catastrophe sidérale serait assez symétrique à nos morts individuelles. Mais elles amèneraient la fin de la Terre, plutôt que celle du Cosmos, - et c'est le Cosmos qui doit disparaître.

Pierre TEILHARD DE CHARDIN,
Science et Christ.

Ce n'est toutefois pas ce que nous dit Thomas : « c'est pourquoi la foi affirme que le monde sera finalement purifié par le feu [...]. C'est là ce que dit la *Deuxième lettre de Pierre*, 3 [v. 7] : *Les cieux et la terre d'à présent, la même parole les tient en réserve, les garde pour le feu au jour du jugement* ; par *cieux*, on n'entend pas le firmament lui-même, où sont les astres fixes ou errants, mais ces cieux aériens qui sont proches de la terre¹. »

1 Thomas d'Aquin, *Somme contre les gentils* IV, *op. cit.*, pp. 425-426

Toutefois, n'est-il pas possible que ces deux là aient raison chacun à leur manière ? En éteignant toute conscience sur Terre, le cosmos dans sa totalité n'en perdrait-il pas la seule lumière qui depuis toujours lui prête forme et matière ? Comme le dit encore Teilhard : « Il n'y a pas à nous creuser la tête pour savoir comment l'immensité matérielle de l'Univers pourra jamais s'évanouir. Il suffit que l'esprit s'inverse, qu'il change de zone, pour qu'immédiatement s'altère la figure du Monde¹. »

Autrement dit, pour que change de façon totale et définitive la *figure du monde*, il faut que toutes les consciences soient elles-mêmes transformées. Qu'elles changent toutes de « zone », comme le dit Teilhard. Car si le monde n'est fait que de la rencontre et de la mise en commun de nos différentes perceptions et visions par le langage et la parole, sa complète métamorphose doit inmanquablement passer par celle d'un nombre suffisant d'âmes ou de consciences. C'est aussi peut-être pourquoi il est dit : « “jusqu'à quand serons-nous ici ? quand récolterons-nous les fruits de notre récompense ?” Et l'archange Jérémie leur répondit : “Jusqu'à ce que soit atteint le nombre de vos semblables².” »

Quel qu'il soit, il devra se produire un événement qui bouleversera et métamorphosera un assez grand nombre de consciences dans le même sens, de façon à transformer et à convertir la totalité matérielle de l'univers.

C'est Augustin qui nous dit que :

1 Pierre Teilhard de Chardin, *Science et Christ*, *op. cit.*, p. 113.

2 La Bible, *Écrits intertestamentaires*, *op. cit.*, p. 1405.

L'Apôtre lui-même semble bien nous inciter à comprendre ainsi que même ceux que le seigneur trouvera vivants ici-bas subiront la mort et recevront l'immortalité en ce court laps de temps [...]. Puisqu'eux-mêmes ne seront vivifiés par l'immortalité que s'ils meurent auparavant, fût-ce pour un espace de temps infime : ainsi ne seront-ils pas étrangers à la résurrection, qu'ils devancent par un sommeil même très court mais bien réel¹.

Et,

[...] que la résurrection se fera "en un clin d'œil" (I Corinthiens 15 ; 51) [...] et que la poussière des plus antiques cadavres reviendra [...] dans des membres destinés à une vie sans fin².

Aussi, et de deux choses l'une : est-ce la résurrection et le renouvellement des « corps destinés à une vie sans fin » qui de fait introduira une nouvelle vision du monde, une nouvelle perspective et par là même un monde nouveau ? Ou est-ce un élargissement ou un approfondissement de la matérialité, une complétion de toute la matière de l'univers qui de fait achèvera le monde et toute chair, nous propulsant d'office dans une autre vie ?

On imagine toutefois assez mal les cadavres sortir de leurs tombeaux et se reconstituer de la tête aux pieds jusqu'au dernier de leurs cheveux. Je ne pense pas qu'il faille lire ici la Bible au pied de la lettre. Si, comme il est dit de nombreuses

1 Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, op. cit., pp. 935-936.

2 *Ibid.*, p. 936.

fois, cette résurrection doit se faire de manière aussi rapide, « en un clin d'œil », c'est bien une métamorphose et/ou complétion de nos sens ou de notre sensation qui soudain nous fera voir ce qui jusque-là était resté invisible à nos yeux. Non pas alors, que les morts sortiront des sépulcres, mais que les différents temps qui les ont vu vivre et qui nous « séparent » d'eux n'en formeront plus qu'un. Comme si, soudainement, les limites du présent s'étendaient à toutes les autres époques, ressuscitant du même coup tous ceux qu'elles ont vu vivre.

C'est en effet par une mutation des choses et non au prix d'un anéantissement total que ce monde passera. De là ces mots de l'Apôtre : "La figure de ce monde passe en effet, je veux que vous soyez sans inquiétude." (Corinthiens 7 ; 31-32). La figure passe donc, non la nature¹.

Ce que Thomas également interprète par :

L'aspect actuel du monde cessera <d'être>, mais la substance demeurera. C'est également ainsi que s'entend ce que dit Job, 14 [v. 12] : L'homme, une fois qu'il se sera endormi, ne se relèvera pas avant que le ciel soit usé, c'est-à-dire avant que cesse cet état <actuel> du ciel qui le met en mouvement et cause le mouvement dans les autres choses².

*Tu as autrefois fondé la terre,
Et les cieux sont l'ouvrage de tes mains.*

1 Ibid., p. 922.

2 Thomas d'Aquin, *Somme contre les gentils IV*, op. cit., p. 425.

*Eux, ils périront, mais toi, tu subsisteras ;
Ils s'useront tous comme un vêtement ;
Tu les changeras comme un habit, et ils seront changés.
Mais toi, (tu restes) le même,
Et tes années ne finiront pas.*

Psaumes 102 ; 26 - 28.

Autant d'indices qui semblent vouloir nous dire, en dépit des apparences, des sciences, des sens et du bon sens, que le monde et l'humanité seront transformés aussi facilement qu'un rêve peut succéder à un autre rêve. Car après tout, et avant tout, le monde, jusqu'à ses plus lointaines et improbables limites, n'est-il pas qu'une simple histoire de visions, de perceptions et de croyances en celles-ci ? Comme le dit Jean Guitton, nous n'avons jamais cessé d'être en Dieu et de Dieu, il ne s'est jamais rien passé. Toute l'histoire du monde n'aura jamais été qu'un seul et même rêve sans fin. Un songe peuplé d'autant de personnages et d'ombres mouvantes qu'un dieu ou un rêveur agité peuvent en produire. Multiples reflets de lui-même et de son insondable imagination. Un rêve duquel seul un soudain événement, terrible, effrayant, sera susceptible de nous arracher. Un événement assez violent pour nous ouvrir les yeux et nous faire enfin renoncer à ce que nous avons finit par prendre pour la réalité, le temps d'une nuit, le temps d'une vie... d'une éternité.

Si le monde est à ce point *vision* et que sa *figure*, son aspect et la perception que nous en avons ne sont dépendants que de notre seul état d'esprit ; alors tout devient possible et comme le dit Montaigne :

*Les miracles sont selon l'ignorance en quoy nous sommes de la nature, non selon l'estre de la nature*¹.

Michel DE MONTAIGNE,
Essais, Livre I, Ch. XXIII.

Aussi, et quelle que soit la nature du monde (selon Augustin), ou sa substance (selon Thomas) ; qu'elle soit spirituelle, divine ou matérielle, - elle doit dans tous les cas être une, immuable, indivisible et depuis toujours totalement accomplie, achevée ou réalisée à travers le temps, l'espace et la forme. Il n'appartient qu'à nous de nous hisser enfin vers cette vérité et réalité éternelle, une et inchangée.

« Car ils verront le monde qui leur est maintenant invisible et ils verront le temps qui leur est maintenant caché. De plus, le temps ne les fera pas vieillir. Car ils demeureront dans les hauteurs de ce monde-là ; ils seront semblables aux anges et pareils aux étoiles, ils seront transformés en toute forme qu'ils voudront, de beauté en grâce, de lumière en splendeur de gloire². » (II *Baruch*, LI).

Il faut bien comprendre ici que tous ces événements annoncés par la prophétie ne sont pas à prendre au sens symbolique ou métaphorique que certains leur prêtent. Par facilité sans doute, mais aussi, et surtout pour éviter de remettre en question les aspects d'une réalité qu'ils croient définitive. De la même manière que n'importe quel chirurgien, afin d'opérer en nous quelque guérison, se voit contraint de nous endormir ; il nous faudra tous entrer dans le sommeil de la mort

1 Michel de Montaigne, *Essais*, *op. cit.*, p. 110.

2 La Bible, *Écrits intertestamentaires*, *op.cit.*, p. 1524.

(ou de ce que nous pensons être tel) pour que la vie puisse opérer en nous cette « résurrection » qui pourrait ne pas être autre chose qu'une forme de régénération de la chair et de l'esprit. Car si le substrat du monde, sa matière première, son principe (comme il est dit « dans le principe tu fis le ciel et la terre... ») est en soi toujours inchangé, c'est bien la perception que nous en avons qui doit se renouveler et/ou s'achever. Dès lors, croyant voir changer le monde aussi soudainement et miraculeusement, c'est peut-être finalement nous seuls qui serons changés.

Les rêves, les schizophrénies, la confusion mentale, les expériences shamaniques, les différents états du *bardo* décrits dans le *Livre des morts tibétain* : autant de perceptions d'une seule et même réalité. Chacun de ces aspects soulève, non sans douleur parfois, certains traits d'une conscience qui, s'ils étaient partagés par une majorité d'individus, changeraient inmanquablement notre vision du monde.

Certaines psychoses ne sont telles que par comparaison à un mode de fonctionnement devenu normalisé parce que partagé par le plus grand nombre. Nos sociétés dites « modernes et évoluées » y ayant fait correspondre leurs propres développements. De ce fait, les autres fonctionnements deviennent dès lors « hors normes » et stigmatisés par la majorité « bien-pensante » et « bien-vivante ». Il n'y a pas dans l'absolu de fonctionnement cérébral normal. Il n'y a qu'un fonctionnement majoritaire, arbitraire et consensuel, adapté et adopté depuis longtemps. Un fonctionnement irrémédiablement prédéterminé par *notre première vision du monde et de nous-mêmes* à laquelle nous avons sacrifié notre *premier désir* et notre *première perception*.

Aussi, ce n'est peut-être pas tant par une métamorphose de l'ensemble de la matière même du monde que celui-ci sera changé. Mais peut-être et « simplement » par une métamorphose de notre seule perception.

Saint Augustin nous dit qu'avant d'être chassés d'Éden :

L'homme vivait donc dans le paradis comme il le voulait, aussi longtemps qu'il voulait ce que Dieu avait ordonné. [...] il vivait sans aucun besoin, ayant en son pouvoir de toujours vivre ainsi. Il y avait de la nourriture s'il avait faim, de la boisson s'il avait soif, l'arbre de vie pour ne pas être diminué par la vieillesse. Aucune corruption dans le corps ou extérieure à son corps n'imposait à ses sens de désagréments. Il n'avait à craindre aucune maladie au-dedans, aucune blessure au-dehors. Une santé parfaite dans sa chair, une tranquillité totale dans son âme. Dans le paradis, ni le chaud ni le froid n'existaient¹ [...].

Au sujet du péché, Augustin écrit plus haut : « Une juste condamnation en a résulté, une condamnation telle que l'homme, qui, en restant fidèle au commandement, devait jouir d'une chair spirituelle, est devenu charnel dans son esprit. [...] Par sa volonté il est mort en esprit² ».

Si ces passages ne sont peut-être pas à prendre systématiquement au pied de la lettre, nous savons néanmoins que c'est bien l'esprit qui conditionne d'une certaine façon les sensations et les affections de la chair. Comme le dit encore Augustin, « Souffrir est en effet le propre de l'âme, et non du corps,

1 Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, op.cit., p. 591.

2 *Ibid.*, p. 575.

même quand la cause de sa douleur lui vient du corps et qu'elle souffre à l'endroit où le corps est blessé¹ ». Aussi, même d'infimes conséquences physiologiques, par exemple au niveau cérébral, seraient tout à fait susceptibles de modifier de manière sensible notre perception du monde et donc le monde lui-même. Car en définitive, quelle qu'elle soit, toute chose, depuis nous-mêmes et jusqu'aux confins de l'univers, n'existe que dans le cadre d'une relation de perception.

Pour reprendre l'exemple de la confusion mentale et de ses hallucinations, ou même seulement du rêve ; ces « illusions » ou « fausses sensations » ne sont en définitives considérées comme telles que parce qu'elles sont à la fois passagères et qu'elles ne font pas l'objet d'une expérience commune à une majorité de personnes. Aussi ne sont-elles pas accréditées et validées par autrui et le sens commun. En résumé, nous ne pouvons jamais nous connaître nous-mêmes que par le truchement de quelque représentation, fut-elle universelle. Toute représentation n'est jamais que le reflet de nos états d'âme. Et c'est peut-être pourquoi il est dit : « Nous voyons maintenant dans un miroir en énigme » (I *Corinthiens* 13 ; 32).

Si l'homme est devenu, à quelque moment de son histoire métaphysique, charnel dans son esprit ; quelque imperceptible conversion interne ne lui rendrait-elle pas la perception d'un corps qu'il pensait à jamais avoir perdu ? Lui rendant aussi, et par la même occasion, la vision d'un monde nouveau. Un monde régénéré qui, bien qu'ayant toujours été là, éternellement, n'en demeurerait pas moins invisible à un esprit inféodé à une vision primitive et superficielle de la chair.

1 *Ibid.*, pp. 966-967.

Concernant la résurrection des corps, Augustin nous dit à propos de la chair :

Ce n'est pas parce qu'elle se transforme en esprit, comme certains le pensent en fonction de cette parole : "Le corps est semé animal, le corps ressuscitera spirituel.", mais c'est parce qu'elle sera soumise à l'esprit avec une souveraine et admirable facilité d'obéissance, qui garantit une immortalité indissoluble, détachée de toute sensation de chagrin, de toute corruption, de toute pesanteur¹.

Plus loin :

L'homme ne sera plus alors terrestre, mais céleste, non parce que son corps, tiré de la terre, cessera d'être lui-même, mais parce qu'un don céleste le rendra tel qu'il puisse habiter le ciel, sans perdre sa nature, mais en changeant de qualité².

Le *don céleste* dont il est question ici, ainsi que le changement de *qualité* qui s'ensuivra, signifient bien qu'un élément supplémentaire, un surcroît de complexité, d'organisation ou d'agencement fera que les corps que nous connaissons actuellement seront dans leur substance comme dans leur forme toujours les mêmes : charnels et matériels. Car c'est bien un changement de qualité, autrement dit une perfection supplémentaire, qui leur permettra d'accéder à de nouveaux horizons.

Si l'évolution biologique des organismes vivants fait

1 *Ibid.*, p. 533.

2 *Ibid.*, p. 536.

souvent état de mutations adaptées ou rejetées par la sélection naturelle, ce processus reste néanmoins un mouvement lent et progressif, à l'échelle de plusieurs dizaines de milliers d'années dans le meilleur des cas. Même si Dieu ne connaît pas la notion de temps et que pour lui « un jour est comme mille ans et mille ans sont comme un jour » (II. *Pierre*, 3 ; 8) ; cette voie *a priori* rationnelle, ne correspond pas à la soudaineté des événements tels qu'ils sont annoncés. Il semble donc qu'un événement particulier soit à même de déclencher en l'homme certains « mécanismes » susceptibles de compléter, d'achever ou de transformer sa condition physique et psychique. Une « reformation » devant palier à une déformation ancienne et transmise à tout homme au cours des générations successives. Comme si un élément qui depuis toujours nous manquait et dont la restauration en son lieu d'origine suffirait à compléter et l'homme, et le monde dont les mouvements jusque-là souffraient d'un manque, d'un déséquilibre, d'une dysharmonie...

Dans la relation on ne peut plus empirique et scientifique que nous entretenons avec le monde, cela ne correspondrait-il pas à quelque soudaine mutation biochimique, physiologique ou cérébrale ? Certaines des plus récentes découvertes en physique des particules tendent à modérer sinon à ruiner nos plus vieilles certitudes concernant la matière. Cette dernière étant bien loin de nous avoir dévoilé tous ses « dessous ». Des certitudes encore trop souvent et trop rapidement admises comme définitives. Car aujourd'hui encore, de la matière, nous ne faisons qu'effleurer la partie visible, émergée... En deçà de la « surface » du monde, sous l'« étoffe » de l'univers, jusqu'à quelle profondeur, vers quels insondables abîmes sont

susceptibles de nous entraîner ses plus subtiles terminaisons ? Car si l'évolution, suivant l'expression de Julian Huxley, *est la main de Dieu qui nous ramène à lui*, la matière et la complexité en sont les muscles et les nerfs. Dès lors, rien n'interdit de penser que la matière, telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui dans les accélérateurs de particules les plus performants, n'est peut-être pas tout à fait achevée. Peut-être un élément fondamental et déterminant ; un surcroît d'agencement, de complexité ou d'énergie lui font-elle défaut pour qu'elle soit enfin ce qu'elle « aspire » à être depuis la nuit des temps.

Une matière et une chair dont Michel Onfray nous dit qu'elle n'est, non pas celle, platonicienne et ancienne « [...] d'un corps coupé en deux, taillé, mutilé, dualiste, mais celui de la science postmoderne : une chair vivante, fabuleuse, considérable, riche en potentialités, traversée par des forces encore inconnues, travaillée par des puissances encore inexploitées [...] ». Ce corps « [...] dont Spinoza écrit qu'on ne l'a pas encore assez sollicité, au point qu'on ignore encore *ce qu'il peut*, celui que Nietzsche nomme *la grande raison*¹, [...] ».

« En effet, nous dit Thomas, comme le corps, composé d'éléments contraires, semble nécessairement devoir se corrompre, certains ont dit que les hommes ressuscités ne posséderont pas ce type de corps composé d'éléments contraires². » Ces mots trouvent un écho en physique moderne et notamment en physique des particules où il n'est le plus souvent question que de particules, d'antiparticules ;

1 Michel Onfray, *La Puissance d'exister*, GRASSET, coll. « Biblio essais, Le Livre de Poche », 2006, p. 210.

2 Thomas d'Aquin, *Somme contre les gentils IV*, *op. cit.*, p. 391.

d'électrons et de positrons ; de neutrons et de protons... bref, autant d'éléments chargés positivement et négativement, autrement dit *contraires*. Quand Thomas nous parle de ces *éléments contraires*, du latin *elementum*, il est bien question des éléments premiers, en tant que *principes*, *rudiments* ou « germes » de la matière. Aussi, si ces hommes (les ressuscités) ne possèdent pas ce type de corps faits d'éléments contraires et sujets à la corruption ou à la maladie, c'est que ceux qu'ils posséderont alors seront faits d'éléments plus en accord, en harmonie et en équilibre les uns avec les autres. Des corps de conception supérieure ou différente, aux agencements internes nouveaux. « Dieu suppléant par son pouvoir à ce qui leur manque à cause de leur faiblesse¹. »

La première lettre de Paul aux Corinthiens est d'ailleurs sans ambiguïté. Il nous dit que la figure de ce monde passe ; autrement dit son aspect, sa forme, sa représentation comme le dirait Schopenhauer. Il sera donc littéralement transformé ou transfiguré. Thomas confirme en disant que l'aspect actuel du monde cessera d'être, mais sa substance demeurera. Il nous dit d'ailleurs plus haut que « [...] toute forme possède une matière déterminée [...] ». Aussi, « [...] seules les choses qui ont la matière en commun peuvent en effet se transformer réciproquement l'une en l'autre²[...] ». Enfin Augustin : « Ainsi le monde renouvelé et perfectionné sera-t-il convenablement adapté aux hommes renouvelés et perfectionnés jusque dans leur chair³ ».

Aussi, de deux choses l'une : il semble que c'est bien sur la

1 *Ibid.*, p.425.

2 *Ibid.*, pp. 392-393.

3 Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, *op.cit.*, p. 926.

base d'une réorganisation de la matière, ou de notre seule perception de celle-ci, que nous-mêmes et le monde seront quasi instantanément transformés. Une nouvelle matière (ou perception de la matière) et une nouvelle vie, toutes deux rendues parfaitement parfaites ; *perfectissime perfectum*, comme le dit Thomas, qui peut être rendu par : « parfaitement achevées ».

En effet, ce n'est pas la faculté, mais la nécessité de manger et de boire qui sera enlevée du corps. Ce corps sera spirituel, non parce qu'il cessera d'être un corps, mais parce qu'il subsistera par l'Esprit vivifiant¹.

SAINT AUGUSTIN,
La Cité de Dieu, Livre XIII, XXII.

Cet *Esprit vivifiant* dont nous parle Augustin ne pourrait-il pas être interprété comme étant une propriété nouvelle de la matière ? Un potentiel dont nous ignorerions encore les tenants et les aboutissants. Ou encore comme étant ce principe de complexité qui depuis toujours œuvre au cœur de chaque particule pour les faire chacune se rencontrer et se complexifier. Principe qui ne serait autre que la force de vie elle-même présente en toutes choses ; des plus infimes aux plus incommensurables.

Au commencement, nous disent les Écritures, *l'Esprit de Dieu* se tenait à la surface des eaux. Il peut être assimilé aux différents éléments présents dans l'atmosphère des premiers temps géologiques. Particules élémentaires qui ont enrichi la

1 *Ibid.*, p. 536.

soupe primitive, la fertilisant d'autant de molécules prébiotiques que le temps, le hasard, la nécessité et un environnement chimique propice allaient amener à l'expression de la vie.

À cette époque des origines, il a fallu la fluidité du chaos pour permettre à la complexité de se glisser entre les mailles rigides de la matière, et pour la travailler « de l'intérieur ». Pareillement, il faudra une autre forme de chaos pour qu'un surcroît d'évolution permette à nouveau l'accession de la vie à de plus amples dimensions.

Bien sûr, nous pourrions, si j'ose dire, seulement nous contenter de simples catastrophes planétaires. Des millions de victimes ajoutées aux bouleversements géophysiques suffiraient à changer pour longtemps notre vision du monde et nos actuelles certitudes. Mais pour longtemps seulement, et non pas *pour toujours*. Alors que selon les Écritures, c'est vers une béatitude éternelle que l'homme doit poursuivre son chemin. Car c'est bien là le parti que j'ai décidé de prendre : celui de croire au message qui sourd des Écritures, de la prophétie de Daniel, de l'Apocalypse de Jean, d'Esdras ou de Baruch comme de tant d'autres prophéties ou oracles sibyllins que l'histoire a su nous conserver et nous transmettre à travers la diversité des cultures et des croyances. Car il n'y est pas seulement question de catastrophes, d'hécatombes, de colère du ciel ou de la terre... Ce ne sont là que les incontournables prémices de bouleversements plus profonds, plus durables, mais aussi, à les en croire, plus merveilleux.

Si nous appelons monstres ou miracles ce où nostre raison ne peut aller, combien s'en présente il continuellement à nostre veuë¹ ?

Michel DE MONTAIGNE,
Essais, Livre I, Ch. XXVII.

Mais *la fin des temps*, à défaut d'être un effondrement total du monde sur lui-même ; une sorte de conflagration – ne serait-elle pas plutôt une forme d'éclosion et de perception instantanée de tous les temps ? Une fin des temps qui ne serait que la résolution de tous en un seul : une éternité parvenue *ici et maintenant* au terme de sa germination. La fin de tous les temps individuels enfin réunis en un seul, universel et éternel. « Quand s'achèvera toute la création que le Seigneur a faite, et que tout homme ira au grand Jugement du Seigneur, alors les temps périront, et il n'y aura plus d'années, ni mois ni jours et heures ne seront plus comptés, mais il restera un seul siècle². » (II *Hénoch*, LXV, 4).

Car le temps n'est qu'un faux-semblant né de la succession. Il est dépendant du fait que notre attention est limitée à ce que nous percevons. Aussi, l'éternité ne serait autre que le retour à une forme de mémoire intégrale que nous recouvririons par quelque réajustement, complétion ou effacement de la matière neurale. Toute vie est une amnésie. Dans un précédent travail intitulé *l'envers du monde*, j'expliquai que la mémoire retirait d'un seul et même instant des copies comme autant de simulacres qu'elle alignait ensuite comme des moments *a*

1 Michel de Montaigne, *Essais*, op. cit., p. 178.

2 La Bible, *Écrits intertestamentaires*, op.cit., p. 1211.

priori différents, mais intrinsèquement identiques. Des différences donnant chaque fois l'illusion d'une succession, donc d'un mouvement continu allant d'un passé vers un avenir. Lesquels ne sont en fait que les deux pôles hors de portée d'un seul et même paysage temporel. Une succession d'événements contribuant à entretenir l'illusion d'un mouvement continu à travers la perception que nous appelons improprement durée alors qu'il ne repose que sur une impression de durée. Aussi la mémoire devient-elle la zone d'ombre qui fait que nous ne percevons plus ce que, de fait, nous nommons à tort le *passé*. Car de *passé*, il ne l'est que dans notre mémoire. Hors de celle-ci, il n'est qu'un éternel et incommensurable *présent*. Notre mémoire n'est qu'un petit trou d'épingle à travers lequel nous ne percevons qu'un fragment d'éternité que nous appelons durée. Autant de petits trous à travers le voile des apparences que nous alignons les uns derrière les autres comme autant d'instantanés d'une durée, lors qu'ils sont les différents fragments d'un seul et même tableau. La mémoire est cette caverne platonicienne sur les parois de laquelle les souvenirs ne sont que les ombres portées de ce qui se trouve ailleurs, toujours réel et bien vivant. C'est notre volonté de percevoir qui rend l'instant présent, lors qu'il est éternel. « Et je vis les morts, les grands et les petits, debout devant le trône. Des livres furent ouverts, et un autre livre fut ouvert, qui est le livre de la vie. Les morts furent jugés d'après ce qui était écrit dans les livres, selon leurs œuvres. » (*Apocalypse* 20 ; 12).

À propos de ce passage, Augustin nous dit :

Il faut donc comprendre ici une certaine force divine [ou naturelle] capable de rappeler à la mémoire de chacun la

*totalité de ses actes, bons et mauvais, et de les lui faire saisir avec une rapidité merveilleuse par un regard de l'esprit, de manière que cette connaissance accuse ou excuse la conscience et qu'ainsi tous et chacun soient jugés en même temps*¹.

Jean Guitton écrit que c'est le suprême office du temps que de préparer pour chaque être conscient des organes de vision et de vie qui ne peuvent s'épanouir dans la vie présente. Aussi, conclut-il : « Lorsque dans le même moment l'être biologique et l'être social échappent à la personne spirituelle, celle-ci s'éternise. Toute mort, des individus comme des mondes procèdent de cette dissociation. C'est alors, conclut Jean Guitton, que le temps disparaît ou plutôt qu'il s'accomplit² ».

L'éternité, la résurrection, ne sont peut-être plus à chercher dans un quelconque au-delà. Et ce n'est pas davantage au sein d'un Paradis reconquis, d'un jardin des délices ou dans une sorte de néant comme le dit encore Jean Guitton, qu'on aura le plus de chance de coïncider avec la plénitude.

Se pourrait-il que Dieu soit bel et bien mort, comme le dit Zarathoustra ? Il l'est sans conteste ! Du moins, ce Dieu tel que le christianisme et les grands monothéismes nous l'imposent depuis deux mille ans. Lui avoir ainsi attribué une forme, une morale, une position même théologique ont été autant d'erreurs et de faiblesses que l'Église paye aujourd'hui pour avoir cru qu'il pouvait ainsi perdurer sous sa forme originelle. C'est risquer de tuer Dieu une seconde fois à défaut de le voir grandir et évoluer en même temps qu'évoluent le monde, la matière, la

1 Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, op. cit., p.923.

2 Jean Guitton, *Justification du temps*, op. cit., p. 123.

conscience et la vie. La croix ne fait plus recette devant la toute puissance du disque dur, du synchrotron, des nanoparticules et autres « cantiques des quantas ». Dieu est mort en donnant la vie, en s'immergeant et en se consacrant tout entier à la matière qui n'en est plus que le souvenir, le parfum, les lambeaux. Un dieu éclaté, fracassé et brisé sous le souffle de son propre désir : EXISTER.

Non ! Tout est là, présent et à portée de mains. Il n'est donc besoin que de changer notre manière de voir et de percevoir pour réaliser le monde et la vérité, *ici et maintenant*. Pour ce faire, un déclic, un accident, un complément, un supplément d'âme ou de matière ; une complétion, un sursaut, un élan, une impulsion... le franchissement d'une étape ou d'un degré supplémentaire, même infime, sur l'*échelle de Jacob*. Dans tous les cas, c'est toujours *par* et *dans* la matière que le monde, s'il doit à nouveau changer, opérera sa prochaine métamorphose.

Combien y a-t-il de choses peu vraisemblables, témoignées par gens dignes de foi, desquels, si nous ne pouvons être persuadés au moins les faut-il laisser en suspens ; car de les condamner impossibles, c'est se faire fort, par une téméraire présomption, de savoir jusqu'où va la possibilité¹.

Michel DE MONTAIGNE,
Essais, Livre I, Ch. XXVII.

1 Michel de Montaigne, *Essais*, *op. cit.*, p. 179.

LE JUGEMENT

Cependant, nous aurons tous à faire le choix. Rien ne doit nous être imposé et nous hériterons du monde que nous aurons désiré, en toute connaissance et en toute conscience. C'est en cela que s'opérera ce que d'aucuns ont appelé *le Jugement*. Mais ce dernier ne sera pas prononcé par un dieu tout puissant, mais par chacun d'entre nous, juge à la fois de ses propres actes et du monde qu'il aura contribué à tirer du néant.

Ils ne connaissent en effet de chair que mortelle, et leur unique raison et qu'ils tiennent pour impossible ce dont ils n'ont pas eu l'expérience [...].

SAINT AUGUSTIN,
La Cité de Dieu, Livre XXI, III.

Saint Augustin nous dit encore qu'il y aura une chair telle qu'il n'en est pas aujourd'hui. Une chair capable de subir la douleur mais sans que la mort ne vienne jamais menacer ce corps de la résurrection. Car, comme il est dit dans la *Première aux Corinthiens* (15 ; 51) « Nous ne mourons pas tous, mais tous nous serons changés, en un instant, en un clin d'œil, à la dernière trompette. Car elle sonnera, et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous, nous serons changés ». Dans cette perspective, le Jugement apparaît plus comme une forme d'autocritique ; de sentence individuelle prononcée par chacun à son propre endroit, plutôt qu'un jugement collectif. C'est bien chacun, au cœur d'événements assez importants au point de susciter un tel bouleversement intérieur, qui se fera son propre juge. « Et un autre livre fut ouvert qui est la vie de

chacun. » (*Apocalypse* 20 ; 12).

Dans *Lumières nouvelles sur la vie après la vie*, le docteur Raymond Moody écrit au sujet du jugement ressenti par les sujets ayant vécu une Expérience de Mort Imminente – E. M. I. – (en anglais N.D.E : *Near Death Expérience*) :

[...] (le jugement) paraissait provenir de l'intérieur même de celui qui était jugé. L'évangile selon saint Matthieu (7 ; 1-2) comporte un passage susceptible de nous éclairer sur ce point : Ne jugez pas pour n'être pas jugés. Car c'est avec le jugement dont vous jugez que vous serez jugés, et c'est avec la mesure dont vous mesurez qu'il vous sera mesuré¹.

Le *Bardo Thödol* ou *Livre des morts tibétain* fait également mention d'un jugement après la mort. Jugement au cours duquel le seigneur de la mort consulte le *Miroir du Karma* après quoi :

[...] (un des bourreaux-furies) du Seigneur de la Mort enroulera une corde autour de ton cou et te traînera ainsi. Il coupera ta tête, arrachera ton cœur, sortira tes intestins, léchera ton cerveau, boira ton sang, mangera ta chair, rongera tes os ; mais tu seras incapable de mourir. Bien que ton corps soit haché en morceaux, il revivra encore. Ces supplices répétés lui causeront une douleur et une torture intenses. [...] ton corps étant un corps mental est incapable de mourir, même décapité ou dépecé. En réalité, ton corps

1 Dr Raymond Moody, *Lumières nouvelles sur la vie après la vie*, Éditions Robert Laffont, 1978, pp. 70-71.

est de la nature du vide. Tu n'as pas besoin de craindre. Les seigneurs de la Mort sont tes propres hallucinations¹.

Une note nous dit que le *Miroir du Karma* est la mémoire de chacun. Cette mémoire dont Bergson écrit que : « [...] puisque la perception pure nous donne le tout ou au moins l'essentiel de la matière, puisque le reste vient de la mémoire et se surajoute à la matière, il faut que la mémoire soit, en principe, une puissance absolument indépendante de la matière ». Plus loin il nous dit encore :

[...] si l'on pouvait établir positivement que le processus cérébral ne répond qu'à une très faible partie de la mémoire, qu'il en est l'effet plus encore que la cause, que la matière est ici, comme ailleurs, le véhicule d'une action et non le substrat d'une connaissance, alors la thèse que nous soutenons se trouverait démontrée [...] et la nécessité d'ériger l'esprit en réalité indépendante s'imposerait².

Ces descriptions ne sont pas sans nous rappeler les plus troublantes sensations rencontrées parfois au cours de nos rêves ou de nos plus effrayants cauchemars. Ne nous donnent-ils pas déjà, à leur manière, un aperçu des incroyables possibilités de l'esprit en tant que mécanique à produire de la sensation, de la réalité, associées à la puissance de l'imagination ?

Un dernier exemple troublant de similitude est rapporté par Stanislav Grof et Joan Halifax dans *La rencontre de l'homme avec la mort*. Il relate les expériences qui préparent à la carrière

1 Le Bardo Thödol, *Livre des morts tibétain*, Librairie d'Amérique et d'Orient, 1987, p. 143.

2 Henri Bergson, *Matière et mémoire*, Quadrige/PUF, 1997 [1939], pp. 76-77.

shamanique à travers le récit d'un shaman *Avam-Samoyed* – société traditionnelle du Nord-Ouest de la Sibérie :

Frappé de vérole, le futur shaman resta inconscient pendant trois jours, apparemment mort au point que le troisième jour, on faillit l'enterrer. Il se vit descendre aux Enfers [...]. [...] il rencontra un homme nu vociférant devant un feu immense sur lequel se trouvait un chaudron. L'homme l'attrapa avec un crochet, lui coupa la tête, débita son corps en morceaux et mit ceux-ci dans le chaudron. Là, il fit cuire le corps pendant trois ans et puis lui forgea une tête sur une enclume. Finalement, il repêcha les os qui flottaient dans une rivière, les assembla et les recouvrit de chair¹.

Les mythes ne sont ni plus ni moins que la mise en formes, en images et en mots de rites millénaires. Ils sont à eux seuls des résumés et des illustrations des structures élémentaires des groupes, des ethnies, des sociétés et des civilisations. Il n'est donc pas étonnant de les retrouver, au titre d'inconscient collectif, dans les hallucinations liées aux rituels initiatiques, aux expériences de mort imminentes... De la même manière, et suivant le même processus, au cœur de nos sociétés, ne deviennent-ils pas le matériau des hallucinations du schizophrène, du rêveur, du poète ou plus généralement de tout artiste ? Si chacun, à l'heure de la mort, est son propre juge, bourreau ou dispensateur de grâces, il ne l'est qu'à partir des schémas qu'il a lui même intégrés, développés et mis en place dans son inconscient et tout au long de sa vie, sinon de sa

1 Stanislav Grof - Joan Halifax, *La rencontre de l'homme avec la mort*, Éditions du Rocher, 1982, p. 252.

généalogie : notions de bien, de mal, de culpabilité, etc. Si le cadre est bien évidemment différent au regard des croyances, convictions ou absences de croyances de chacun ; le fond reste toujours le même. Il est celui d'un regard extérieur et objectif sur la vie et sur la relation à l'autre et à l'existence. Un regard qui, *in fine*, semble participer, avant comme après tout jugement, d'une empathie et d'une compassion à l'égard d'autrui comme envers soi-même. *Je est un autre*. Et cette reconnaissance de soi en l'autre semble vouloir nous dire qu'en définitive, et à travers la multitude des êtres sensibles, c'est, d'une certaine manière, toujours de soi dont il s'agit.

Par-delà tes pensées et tes sentiments, mon frère, il y a un maître puissant, un sage inconnu, qui s'appelle le Soi. Il habite ton corps, il est ton corps¹.

Friedrich NIETZSCHE,
Ainsi parlait Zarathoustra.

Enfin, ces mondes côtoyés dans l'*au-delà*, de par leur diversité de forme eu égard à chaque personnalité et à chacune des cultures d'où ils sont issus, semblent nous suggérer qu'il n'y a pas, de ce point de vue, de réalité supérieure ou transcendante. Il n'y a pas une forme de paradis, d'enfer ou de jugement commune à tous et qui par là même, en prouverait la réalité transcendante. Non ! Chacun contribue à faire le monde qui l'entoure dans ses plus infimes terminaisons. Un univers dont il est en définitive le seul dieu immanent. Aussi, et de la même manière, serons-nous les seuls artisans de notre Paradis, de notre Purgatoire ou de notre Enfer personnels ?

1 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Garnier-Flammarion, 1996 [1969], p. 72.

Pour en revenir à Augustin :

Il ne faut pourtant pas nier que ce feu éternel lui-même, en fonction de la diversité de leurs actes [...], sera plus léger pour les uns et plus violent pour les autres, soit que sa force et son ardeur varient selon la peine que chacun a méritée, soit qu'il ait la même vivacité pour tous mais que ses effets soient diversement ressentis¹.

Le Livre XXII de *La Cité de Dieu* confirme que ce n'est pas Dieu qui juge, comme l'homme lui-même à son propre endroit :

Et ainsi, quand on dit que Dieu modifie sa volonté, de manière, par exemple, à passer de la douceur à la colère envers certains hommes, ceux sont ceux-là qui changent plutôt que lui, et qui le trouvent changé, d'une certaine manière, dans ce qu'ils éprouvent : le soleil change, de la même manière, pour des yeux blessés, sa douceur se fait âpreté, et de délicieux il devient pénible, alors qu'en lui-même il demeure ce qu'il était².

On retrouve encore ici l'idée d'un Enfer intérieur qui fera qu'à la faveur de quelque événement majeur où l'homme se retrouve nu et confronté à lui-même, c'est encore et toujours lui qui, jusqu'au terme de son chemin, en choisira seul la direction de par le libre arbitre que Dieu lui a octroyé depuis la Création.

1 Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, op. cit., p. 993.

2 *Ibid.*, p. 1023.

Ah ! moi, misérable ! par quel chemin fuir la colère infinie et l'infini désespoir ? Par quelque chemin que je fuie, il aboutit à l'Enfer ; moi-même je suis l'enfer ; dans l'abîme le plus profond est au-dedans de moi un plus profond abîme, qui, large ouvert, menace sans cesse de me dévorer ; auprès de ce gouffre l'Enfer où je souffre semble le ciel¹.

John MILTON,
Propos tenus par Satan dans *Le Paradis perdu*, Livre IV.

Toutes ces perspectives semblent, encore aujourd'hui, bien difficiles à appréhender d'un point de vue rationnel et scientifique. Toutefois, n'oublions jamais que la nature et l'univers possèdent des leviers et des rouages dont nous ignorons tout. Qui sait si tel cataclysme, alignement planétaire ou autre conjonction de forces diverses et incommensurables ne serait pas apte à radicalement changer la face du monde ? De tels événements n'ont-ils pas déjà eu cours par le passé ? Ceux-là mêmes qui ont ouvert la voie à notre propre histoire.

Qui sait si la matière, poussée ou conduite jusqu'à ses dernières limites (s'il en est), n'ouvrirait pas de nouvelles portes vers le « merveilleux » ? La chute d'un astéroïde ; des bouleversements géophysiques, géomagnétiques, chimiques, biologiques ou génétiques ; l'attraction gravitationnelle ; les nuages cosmiques et autres puissants rayonnements en provenance du Soleil ou de quelque lointaine étoile... Mais aussi l'influence d'une non moins lointaine supernova ou d'un

1 John Milton, *Le Paradis perdu*, Éditions Gallimard, coll. Poésie, 1995, p. 119.

puissant trou noir sont autant de causes susceptibles de modifier, sinon le monde, au moins la vision et la perception que nous en avons. Qui sait si nos proéminents cerveaux dont nous n'utilisons qu'une infime partie, « n'attendent » pas quelque rayonnement providentiel pour enfin vibrer et penser à leur juste mesure ? Qui sait enfin si nos gènes, dont certains n'ont pas encore dévoilé leur véritable fonction, ne sont pas en attente, eux aussi, d'un coup de pouce du destin pour compléter leur structure et achever un corps et une matière organique encore incomplets ?

D'anciennes civilisations amérindiennes croyaient à une prochaine recrudescence de l'activité solaire. Une intensification ou modification de ces rayonnements auraient des incidences considérables à l'endroit de la vie sur Terre. Des modifications génétiques, voire même cérébrales mais qui ne seraient peut-être pas aussi catastrophiques qu'on pourrait le penser dans un premier temps. Autant d'événements et de bouleversements qui, au-delà des seules immédiates apparences et de notre rationalité ridiculement humaine et étriquée, nous conduiraient, passées les douleurs de l'enfancement, à envisager le monde sous une autre lumière.

Comme l'écrit encore Montaigne :

[...] qui sçait si en nous aussi il ne manque pas encore un, deux, trois et plusieurs autres sens ? Car s'il en manque quelqu'un, nostre discours n'en peut découvrir le defect. C'est le privilege des sens d'estre l'extreme borne de nostre apercevançe ; il n'y a rien au-delà d'eux qui nous puisse servir à les descouvrir ; voire ny l'un sens n'en peut

*descouvrir l'autre, ils font trestous la ligne extreme de
nostre faculté, [...].*

Michel DE MONTAIGNE,
Essais, Livre II, Ch. XII.

3

VERS LE SURHOMME

Et je proclame encore : Primo :

***Le Surhomme Sera, Non Pas le Plus Fort,
Mais le Plus Complet !***

Et je proclame encore : Secundo :

***Le Surhomme Sera, Non Pas le Plus Dur,
Mais le Plus Complexe !***

Et je proclame encore : Tertio :

***Le Surhomme Sera, Non Pas le Plus Libre,
Mais le Plus Harmonique !***

Fernando PESSOA,
Le chemin du serpent.

Il y a quelques centaines de millions d'années, certaines formes de reproduction cellulaire, de nutrition, d'échange et de communication ont pris l'ascendant sur d'autres, plus rudimentaires. Aujourd'hui, au cœur même de l'humanité, une certaine forme de complexité semble à son tour en passe de dominer le reste de la diversité. Est-ce à dire que la civilisation occidentale, pour ne pas la nommer, était la meilleure voie à emprunter par la complexité ? En l'état actuel sans doute pas, quand les forces de régression et de mort n'ont de cesse de nous tirer davantage vers le néant. Hormis cette volonté de conquête et de domination qui le dépeint le mieux, qu'est-ce que le modèle occidental peut bien avoir de plus sur tous les autres au point d'être aujourd'hui le point de passage apparemment obligé de l'évolution ? Est-ce justement ce matérialisme excessif ? Est-ce cette volonté inaliénable de vouloir à ce point transformer la matière qui fait de notre culture un « modèle » subi par toutes les espèces et imposé à la plupart des sociétés humaines ? Si l'Occident est loin d'être un idéal de civilisation, il nous faut désormais nous rendre à l'évidence : sauf accident, il est le *chemin du serpent*, celui que la complexité a « naturellement » (mais peut-être momentanée-

ment) choisi d'emprunter. D'autres sociétés, « primitives », étaient remarquablement plus solidaires, organisées, épanouies et heureuses en plus de vivre en parfaite harmonie avec leur environnement. Mais ne se seraient-elles pas avérées autant d'impasses si leur modèle avait pu être transposé à l'accroissement exponentiel de la démographie humaine ? Passée une certaine densité de population, leurs structures n'auraient peut-être pas résisté. Le saurons-nous jamais ?

La disparition de nombreuses sociétés primitives durant ces cinq cent dernières années ne tient-elle pas essentiellement et simplement à leur infériorité numérique plus qu'à leur « infériorité » culturelle, technologique, politique ou sociale face à la vieille Europe ? Le fait est qu'elles n'étaient tout simplement pas assez nombreuses pour contenir sinon repousser un flot humain ininterrompu. En dessous d'une certaine démographie, la plupart des groupes humains ont été, tout au long de l'histoire et de la préhistoire, absorbés et digérés par leurs supérieurs numériques. En définitive, si les dernières sociétés primitives n'ont pu résister à l'envahisseur, c'est d'abord parce qu'elles n'étaient pas parvenues à atteindre une quantité de population suffisamment importante pour endiguer le flot ininterrompu des colonisateurs. Et si ces conquérants étaient le plus souvent représentatifs de structures sociales, politiques, économiques, culturelles ou religieuses souvent plus complexes et surtout plus « évoluées » (au sens que l'Occident donne à ce terme), c'est parce que la plupart du temps, l'un ne va pas sans l'autre. Passé un certain nombre d'individus, les structures sociales et/ou politiques, tout comme les institutions religieuses doivent évoluer, se complexifier afin de maintenir la cohésion du peuple ou de la Nation. Le revers

de la médaille, c'est que passée une certaine masse critique, les nations s'effondrent le plus souvent sous leur propre poids démographique et culturel joint à la fragilité de leurs institutions. Mais ces implosions et ces morcellements sont souvent les ferments de nouvelles germinations pour une complexité sclérosée au sein d'une population trop massive et trop passive.

La plupart des sociétés primitives ont été contaminées et à terme absorbées par le modèle occidental. Peut-être étaient-elles autant d'impasses portant en elles le germe de leur extinction future. Si ces derniers groupes humains ont aujourd'hui presque disparu, ce n'est peut-être pas tant par accident ou par une sorte d'absurdité ou d'injustice. Ils n'étaient peut-être que la dernière frange d'une humanité en train de se synthétiser sur un plan supérieur de complexité. Masse vivante en perpétuelle mutation qui, dans un ultime retournement sur soi, aperçoit les dernières formes d'un corps achevant sa métamorphose.

Cependant, rien ne nous dit que ces anciennes structures ne resurgiront pas un jour par une sorte de rémanence sous une autre forme, au sein de cultures déjà établies. L'art, l'harmonie, la beauté et les équilibres finissent tôt ou tard par rejaillir comme un magma que rien ne peut jamais contenir parce qu'il est la sève du monde et du mouvement perpétuel qui l'anime. Si la forme en est différente, la force elle, demeure toujours la même.

S'il y a tâtonnement à la fois historique et *vertical* au milieu des formes successivement empruntées puis délaissées par la complexité depuis les origines de la vie ; il est aussi une

exploration et une recherche géographique et *horizontale* par interactions, prédatons, invasions, contaminations et dominations successives. À travers leur extinction ou leur assimilation, les anciennes sociétés ou civilisations ont été, dans ce qu'elles ont inévitablement communiqué à leurs conquérants, autant d'influences et de « nutriments » matériels et spirituels. Nos sociétés contemporaines sont par certains endroits de véritables menaces, aberrations ou monstrueuses difformités eu égard à ce que l'on est en droit d'espérer d'elles. Mais ce ne sont peut-être que les douleurs et les interrogations d'un organisme qui n'a de cesse de grandir et de se développer. Les plus monstrueuses formes de civilisations sont autant d'astres en fin de vie qui auront tôt fait, au moment de leur inévitable conflagration, de disséminer certains des éléments qu'ils auront patiemment synthétisés tout au long de leur histoire. Toute décomposition possède en elle ses éléments fertiles.

Ainsi élaborée depuis les premiers mouvements de la vie, chaque nouvelle complexité se voit rétroactivement couronnée d'une détermination, d'une volonté et d'une liberté qui en sont la synthèse en même temps que le nouvel élan.

Quand, en 408, à la tête des peuples barbares d'Europe, Alaric parvient aux abords de Rome, un ermite italien vient au devant de lui et lui fait part de « [...] l'indignation du ciel contre les oppresseurs de la terre [...] Alaric embarrassa beaucoup le saint homme en lui déclarant qu'il était entraîné presque malgré lui aux portes de Rome, par une impulsion inconnue et surnaturelle¹ ». Plus que l'instrument de simples

1 Edward Gibbon, *Histoire du déclin et de la chute de l'empire romain*,

conquêtes et victoires militaires, Alaric, inconsciemment, se ressent le levier ou le point d'appui de ce qui n'est autre qu'une force de socialisation et de civilisation. À l'image des astres en fin de vie qui, lorsqu'ils explosent, dispersent à travers le cosmos la totalité des éléments complexes qu'ils ont patiemment mûris en eux ; les plus vastes empires, comme les plus humbles peuplades engloutis par l'histoire, n'en diffusent pas moins les plus riches de leurs éléments au sein des nations conquérantes. De tous temps, les guerres et les invasions ont permis le rayonnement réciproque des cultures. Les influences ont été innombrables à travers le monde. Et le sens de ce rayonnement ne fut pas toujours du vainqueur vers le vaincu. Loin s'en faut. Au sein des nations victorieuses, dans leurs propres murs, la conservation et la transmission de la culture des peuples soumis et asservis étaient autant d'actes de résistance. Cette mémoire patiemment transmise de génération en génération était le gage de la survie, du renouveau et du rayonnement de traditions et de savoirs que l'on croyait à jamais engloutis avec les ruines des cités et les rangs des armées défaites.

Écllosion, migrations, conflits, remplacements (les uns par les autres) de cent peuples divers : toute cette effervescence polymorphe et bigarrée, qu'est-elle en dernière analyse, au fond d'elle-même, sinon le jeu, toujours le même jeu, le jeu sans fin de la ramification des formes vivantes, se continuant en milieu civilisé¹ ?

Rome (de 96 à 582), Robert Laffont, coll. « bouquins », 2000 [1983], p. 901.

- 1 Pierre Teilhard de Chardin, *La place de l'homme dans la nature*, 1018, 1962 [1956], p. 123.

Ainsi et depuis toujours continue de se faire le lent et douloureux travail d'échange, d'assimilation et d'enrichissement de la matière par elle-même ;

[...] type encore inédit et particulièrement révolutionnaire de mutation : celle résultant, non plus d'un remaniement des particules germinales à l'intérieur de quelques individus, mais de l'inter-fécondation massive de larges groupes ethniques soudain entrés en conjonction, au hasard de leurs migrations ou de leur expansion¹.

L'époque n'est plus aux conquêtes militaires. Les victoires sont d'un autre ordre. Elles sont désormais technologiques, scientifiques, économiques ou encore culturelles. L'étendue de l'information a pris le pas sur celle des frontières et des territoires. Les contrats et les marchés ont remplacé les pactes et les traités. Les *trésors de guerre* désignent aujourd'hui la richesse financière et matérielle d'une entreprise. On parle désormais le plus souvent de puissance économique pour décrire un pays, bien plus que de puissance militaire. Les sciences et les connaissances sont devenues les principaux enjeux pour une humanité dont la croissance démographique sera très bientôt contenue par les limites géographiques et énergétiques que lui impose la planète. Ce n'est plus *vaincre ou mourir* qui s'impose désormais à nous, mais *trouver ou mourir*. Car à moins de s'entre-déchirer, les grandes nations n'ont plus aujourd'hui comme seul expédient que de partir à la conquête de nouveaux horizons, non pas encore géographiques, mais technologiques, scientifiques et éthiques. C'est parvenu

1 *Ibid.*, pp. 124-125.

au terme de sa croissance, ayant épuisé toutes les ressources spatiales et nutritives du ventre qui l'avait jusque-là porté, que tout embryon se doit, s'il veut vivre, d'opérer sa métamorphose. Abandonner cet espace clos pour changer de dimension et de nature.

On peut se révolter, et c'est légitime, au vu des ravages à la fois écologiques, culturels et humains perpétrés depuis plus de cinq cents ans par l'homme blanc sur toute la surface de la planète. Une contamination qui déborde les seules dimensions physiques de notre Terre. Près de 10 000 objets ou débris de toutes dimensions sont déjà en orbite autour de notre planète après seulement cinquante ans de conquête spatiale. Quelle n'est pas aussi notre révolte face à la triste mais non moins inéluctable disparition de nombreuses espèces animales encore ignorées par l'homme ? La disparition de la forêt tropicale humide, le braconnage d'espèces déjà très affaiblies par la constante diminution de leur milieu vital sont autant d'abominations, d'injustices et de folie. Tant de richesses à la fois minérales, végétales, animales, mais aussi humaines à jamais perdues. Tant de propriétés, de facultés, de génies, de connaissances et de mémoires à jamais sacrifiés sur l'autel du profit et de la bêtise. Quand la seule existence de certaines espèces ou autres créations sont, par leur seule présence, autant de sources d'émerveillement et de richesse intérieure. Qui sait si les structures et les règles de la société idéale n'ont pas déjà disparues avec les derniers représentants d'un peuple que l'expansion de l'Occident aurait réduit au silence ? Quand nombre de plantes comme autant de remèdes potentiels contre le cancer, le sida ou d'autres maladies futures, disparaissent en fumée dans quelque brûlis d'Amazonie ; qui sait si les remèdes

à nos cancers sociaux et à nos poisons internes ne se sont pas évanouis avec les derniers représentants de cultures pour toujours éteintes ? Elles étaient peut-être comme autant d'expériences et d'« éprouvettes » renfermant un idéal social. Ce dernier, une fois synthétisé, aurait pu être transposé et adopté par l'ensemble du genre humain. Possibles antidotes d'une expérience occidentale en passe de virer à la contagieuse épidémie.

Mais peut-être nous faut-il prendre une certaine distance, mais qui n'est pas – du moins pas encore – de notre dimension. Il est probable que tous ces outrages faits à la vie ne soient que les inévitables effets de l'impitoyable progression de la complexité. La vie n'a pas pour vocation la conservation de ce qu'elle crée. Bien au contraire, elle ne le sort de terre que pour mieux l'y replonger, le mélanger, l'assimiler et le transformer. Parce que le « but » qu'elle se propose d'atteindre va bien au-delà des formes auxquelles elle a momentanément recours pour s'en approcher.

Toute forme d'échange et de communication suppose la formation d'une société. Et celle-ci, soumise aux exigences incontournables de la démographie, ne peut que se complexifier, s'accroître et finalement se disloquer.

Je suis d'accord avec certains philosophes quand ils affirment que la patrie est une chimère et la citoyenneté une supercherie. Elles le sont en effet en tant que finalité. En tant qu'idéaux dont on voudrait figer les formes et les valeurs. Un peu à la manière d'une mode ou d'une idéologie que les nostalgiques voudraient voir perdurer. En faire des systèmes alors qu'ils ne sont que les modalités passagères d'une

incoercible dynamique. Des « valeurs refuges » qui sont autant d'impostures dans ce qu'elles recouvrent ou justifient aujourd'hui de sacrifices de la personne pour le travail, le profit et le respect de valeurs religieuses, morales et économiques. Lesquelles n'ont de sens et de réelle justification que pour ceux qui dictent les textes.

Sous les mauvais gouvernements cette égalité n'est qu'apparente et illusoire ; elle ne sert qu'à maintenir le pauvre dans sa misère et le riche dans son usurpation. Dans le fait les lois sont toujours utiles à ceux qui possèdent et nuisibles à ceux qui n'ont rien : D'où il suit que l'état social n'est avantageux aux hommes qu'autant qu'ils ont tous quelque chose et qu'aucun d'eux n'a rien de trop¹.

La société est devenue une fin en soi en tant que machine humaine à générer du profit et de l'aliénation. Une civilisation construite à partir d'une *servilisation* de l'instinct en faveur d'une norme sociale, entité abstraite et arbitrairement établie par des inadaptés. La patrie, le travail ou la famille (au sens judéo-chrétien du terme) sont autant de rouages parcimonieusement huilés de quelques gouttes de bonheur artificiel. Une mécanique biologique dont le carburant humain fait de nos rêves, de nos illusions et de nos névroses, n'a pour seul véritable objectif que de générer de la puissance, du profit, de la domination à seule fin d'assouvir la plus primitive avidité. Chacun étant enfin intimement convaincu par les chantres de la moralité et de la bonne santé sociale d'œuvrer pour le bien de

1 Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social*, Garnier-Flammarion, 2001, note a. p. 64.

tous.

La nation, la patrie, la famille même sont caduques. Elles sont autant de motifs d'enracinement, de sclérose, d'immobilisme et enfin de mort. Ces valeurs ne devraient jamais être celles d'aucun peuple dit civilisé parce qu'elles dissimulent en elles autant de formes d'enfermements, d'impasses et d'aliénations. Les sociétés dites « primitives » dans leur grande majorité ne s'y sont pas trompées. Que l'attachement à une terre, à un pays, à une culture, à une histoire, à une généalogie soit pratiqué par tout un chacun, rien ne doit l'empêcher. Mais de là à les ériger en morale... C'est prendre le risque de graver dans le marbre des valeurs qui ne sont que des modalités passagères de l'existence et de l'évolution. C'est prendre le risque de bâtir nos sociétés et surtout notre hypothétique avenir sur un sol argileux et instable. Passé un certain temps et une masse démographique critique, l'effondrement menace. « Plus le lien social s'étend, nous dit Rousseau, plus il se relâche, et en général un petit État est proportionnellement plus fort qu'un grand¹. »

Dès lors, une des solutions ne serait-elle pas la constitution de sociétés ou de groupes ethniques à démographie limitée et construits sur le mode de l'affinité et de l'élection ? Autant de microsociétés disséminées à la surface de la planète comme des fourmilières. *A contrario*, nous avons jusqu'à présent, et durant plus de deux mille ans de conquêtes territoriales, usés de tous les artifices à la fois religieux et politiques pour tenter de maintenir l'unité physique et culturelle de nations démographiquement en « surcharge ». Quand, à la lecture de César,

1 *Ibid.*, p. 86.

Montaigne constate « [...] que le corps d'une armée doit avoir une grandeur modérée et réglée à certaines bornes, soit pour la difficulté de la nourrir, soit pour la difficulté de la conduire et tenir en ordre » ; même constatation ne pourrait-elle être faite à l'endroit de nos sociétés ?

Seule la liberté prévaut parce qu'elle est la vie. Parce qu'elle est la seule vraie valeur à laquelle nous puissions aveuglément nous fier. Une liberté comme unique patrie dont les seules frontières se confondent avec celles d'autrui. Une liberté qui n'a ici rien à voir avec cette inextinguible soif de satisfaire jusqu'aux plus petits désirs que la société de marché prend un malin plaisir à faire naître en nous et à entretenir. Il faut réapprendre la liberté. En faire bon usage, comme il est un bon usage de l'amour, du travail... Une liberté tout entière faite de respect, de partage, d'échange, d'écoute. Rien à voir ici avec cette médiocrité et cette vulgarité insidieuses le plus souvent, qui sont celles des envieux, des jaloux, des menteurs, des fourbes, des malhonnêtes, des ambitieux, hommes de pouvoir et impuissants. Tous ceux qui ont la *niaque*, la *rage*, la *hargne* ; les baiseurs, les bouffeurs, les ivrognes, les jouisseurs impénitents pour qui le monde n'est qu'une vaste mangeoire où nos déjections se mêlent à notre pitance. Des bourreaux autant que des victimes ; surtout pas des hommes libres.

Chaque nouvelle invention, chaque nouvelle production dans la gamme infinie des plaisirs à satisfaire donne lieu à une nouvelle règle, à une nouvelle loi qui se doit de composer et de s'intercaler entre toutes celles déjà existantes. Croyant jouir toujours plus, nous ne faisons que raccourcir les chaînes qui nous entravent. Jusqu'à quand ? Arrivés au dernier maillon,

serrés les uns contre les autres au point d'étouffer, aurons-nous encore assez de place et de force pour nous en libérer ? Verrons-nous encore seulement nos chaînes, invisibles sous nos chairs et la multitude vagissante des corps ainsi agglutinés comme autant de cadavres ?

Pourtant, l'entraide, la solidarité, la générosité et la compassion seront autant de préalables à notre survie comme elles le furent aux premiers temps de notre histoire. Jusqu'où doit-on remonter pour retrouver le souvenir d'une société dont les principes et leur mise en application seraient en conformité sinon en harmonie avec la nature ? Si, et comme je le crois, il n'y a pas de véritable frontière entre nature et culture, alors il faut chercher dans notre plus lointaine histoire, le moment où nous avons commencé à confondre une culture au service de notre nature avec une culture comme moyen de domination et d'asservissement de la nature. L'excès de culture épuise à terme ce qu'elle est censé harmoniser. Comme tout aliment ou remède ; « prise » en quantité excessive, la culture paralyse et tue. Dans *culture* je mets aussi bien les arts que les sciences, les technologies, les industries, les structures sociales, économiques, juridiques ou religieuses... tout ce qui fait la mémoire d'un peuple, d'une race, d'une civilisation, d'une espèce animale. Nous l'avons déjà vu au sujet de l'évolution : toute espèce, toute forme de vie doit consentir à une certaine « plasticité » et adaptabilité. Non seulement vis-à-vis de son environnement, mais aussi au regard de sa propre évolution. Car notre premier biotope, c'est d'abord nous-mêmes. Tout ce qui contrarie le mouvement de la vie est une menace. Être libre, c'est s'oublier ! Car qu'est-ce que la culture véritablement sinon la mémoire individuelle et collective ? Le

« culte des ancêtres » dans sa plus large acception : autrement dit tout ce qui fait notre expérience, notre histoire, notre généalogie et notre identité. Notre rapport collectif et individuel au monde et à la vie. Depuis deux mille ans que nous ne cessons de nous gaver de matière transformée, à quel moment peut-on dire que la culture a commencé à devenir une forme d'excroissance qui n'allait jamais cesser de gonfler, d'enfler et de progressivement paralyser la société ?

Tout a probablement commencé, comme le suggère Rousseau, à partir du moment où nous avons décidé de nous prémunir contre les incertitudes de l'avenir. « [...] dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre ; dès qu'on s'aperçut qu'il était utile à un seul d'avoir des besoins pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire et les vastes forêts se changèrent en des campagnes riantes qu'il fallut arroser à la sueur des hommes, et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons¹. »

Rousseau nous dit que c'est la société qui est cause du malheur des hommes. Je dirais que ce n'est pas la société en soi, mais en tant que solution inadéquate à la mise en relation des individus et de tous les « amours propres » qu'ils symbolisent. Il faut donc, pour que fonctionne le modèle social, que l'homme se défasse de cet « amour propre » qui fausse la relation à autrui. À défaut, il faut que l'homme reste seul, sinon le plus autosuffisant et autonome possible. Autrement dit, et comme l'écrit Michel Onfray :

1 Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, le livre de poche, 1996, p. 114.

L'art d'être à soi-même sa propre norme, de décider et de vouloir son existence, d'être le moins possible soumis aux caprices des autres, de fabriquer souverainement le détail de sa vie, d'élaborer librement son emploi du temps sans rendre de compte à personne. De même pour la question du rapport avec autrui, indépendamment du mode – amical, amoureux ou neutre².

La société est une structure naturelle appliquée à une espèce « surnaturelle ». Surnaturelle parce que la seule, *a priori*, à avoir développé une perception et conscience de soi en tant que personne. À partir de ce moment, la société, telle qu'elle a encore cours aujourd'hui, est progressivement devenue un cadre trop étroit pour contenir et faire « tenir ensemble » autant de consciences réfléchies, de volontés individuelles et d'aspirations au bonheur toutes plus diverses et singulières les unes que les autres. Aussi, et de deux choses l'une : modifier nos sociétés ou nos individualités.

La tâche paraît immense. Que ce soit dans un sens ou dans l'autre, la somme des renoncements semble définitivement interdire tout retour en arrière ou toute forme de progression. Car bien avant d'en voir éclore les premiers fruits, l'hiver sera venu et il sera trop tard. C'est pourquoi la nature a peut-être encore un rôle à jouer au cœur même de notre propre évolution. Force est de constater qu'elle conserve toujours les pleins pouvoirs sur les grandes structures qui nous gouvernent : saisons, climats, forces telluriques, cycles lunaires, solaires ou cosmiques... Souvenons-nous de *Purgatorius* et de son

2 Michel Onfray, *Théorie du corps amoureux*, Éditions Grasset & Fasquelle, 2000, p 152.

échappée il y a 65 millions d'années. De nouvelles catastrophes et mutations biologiques ne pourraient-elles pas dans l'avenir favoriser certaines minorités sociales, culturelles, ethniques ou même seulement biologiques? Aidées par les circonstances et au hasard de transformations physiques ou cérébrales, elles deviendraient à leur tour les foyers de nouvelles espèces. C'est pourquoi, parmi les rares perspectives qui s'offrent encore à nous, hommes et femmes de bonne volonté, il en est une qu'il ne faut pas ignorer, toute effrayante qu'elle puisse être. Elle consiste en la rencontre de l'humanité avec les forces de la nature. Une rencontre plus qu'une confrontation, car seuls de tels événements seraient à ce jour susceptibles de favoriser les changements et les évolutions qui s'imposent. Qu'ils soient soudains et violents, comme ceux dont j'ai parlé jusqu'à présent ou qu'ils soient progressifs ; qu'ils viennent de l'extérieur ou qu'ils soient générés par notre propre espèce, il faut dans tous les cas nous tenir prêts à toute éventualité. Faire en sorte de nous préparer à construire le monde de demain. Car c'est toujours sur les ruines des empires écroulés que les cités nouvelles se bâtissent.

Ainsi, et pour que l'union des individus, des peuples et des nations puisse favoriser et accomplir son travail de communication, de transformation et de complexification, il faut qu'elle soit accompagnée à tous les niveaux d'une forme de négation. De renoncement au passé et aux différentes structures qui s'en inspirent. Accepter de mourir, c'est cela la vie ! Elle est dans chacun des instants qui la composent et la décomposent. Elle est un constant apprentissage de la mort et du détachement.

L'union du couple, loin d'être nécessairement un renoncement à l'individu, dont elle est peut-être au contraire

une forme de complétion ou de progression, n'en est pas moins un renoncement à l'individualisme qui l'a précédée.

À chacun des niveaux supérieurs atteint par la complexité, la structure ainsi révélée ne peut dès lors se synthétiser que sur la base d'une répartition et d'une spécialisation des différentes fonctions nécessaires à sa cohésion. Ce fut le cas chez les premières macromolécules ; chez les premières cellules plus complexes et enfin chez les organismes. De même au niveau des sociétés animales ou humaines. Toute forme d'union ou de synthèse sous-entend un renoncement partiel de chacune des parties qui la composent. L'intégration et la participation à un édifice et à une complexité d'ordre supérieur implique une dégradation plus ou moins grande des structures inférieures. Mais cette atteinte à l'intégrité des éléments sous-jacents n'est qu'une atteinte dans la forme et non pas dans les propriétés. Au contraire, elles se trouvent complétées, étendues et renforcées ; magnifiées et/ou sublimées.

De cette idée maîtresse étendue aux sociétés, aux nations et qui sait, à toutes les formes de vie encore tenues dans le secret du temps et de l'espace, l'union incessante de tous les êtres à travers des structures chaque fois élargies ne participe-t-elle pas elle aussi de cette volonté sans fin de se compléter jusqu'au bout, dans l'espace et le temps ?

Une seule certitude cependant. Quel que soit le Principe, la Force, la Volonté, l'Intention ou simplement les seules lois physiques à l'œuvre au sein de la matière, celle-ci ne s'achèvera, ou ne continuera de se complexifier et de se compléter que par le jeu ininterrompu des causes et des effets. Qu'il soit apocalyptique ou seulement mécanique, notre avenir se fera *dans* et *par* la matière. Une matière sans doute appelée

elle-même à se transformer et à se compléter en quelque chose de supérieur. Mais qui ne sera jamais en contradiction avec tout ce qui l'a précédé. Que nous en soyons seulement les témoins privilégiés ou les « inventeurs » par notre seule perception et conscience, le monde en tant que phénomène doit poursuivre sa progression.

Si des événements de grande ampleur devaient un jour secouer notre planète, quelles options pourraient cependant s'offrir à l'espèce humaine pour sauvegarder tout ou partie de son patrimoine aussi bien culturel que biologique ? D'aucuns, on peut facilement l'imaginer, useraient de tous les moyens mis à leur disposition par les sciences et les technologies pour à la fois sauver leur vie et leurs richesses. À n'en pas douter, les individus comme les nations les plus riches useraient de tous leurs pouvoirs pour échapper au pire. Sauver l'espèce humaine ; préserver ce qu'elle a pu engendrer de meilleur dans tous ses différents domaines d'activité serait sans aucun doute la grande affaire des nations les plus riches. Elles seraient bien évidemment les premières à profiter des plus récentes avancées technologiques pour se protéger de futures catastrophes. Imaginons que certains moyens humains puissent être mis en œuvre suffisamment tôt pour sauver un échantillon de l'humanité. Mais alors, selon quels critères (mis à part la réussite sociale et financière) les « élus » seraient-ils sélectionnés ? Certaines fictions avancent l'idée d'une sélection génétique susceptible de fournir à une partie de l'humanité sauvée du désastre les bases d'un monde à reconstruire ; parfait, sinon meilleur. Une humanité « triée », comme on le fait du bétail. Une humanité « cultivée sous serre » à partir des meilleures « graines » sélectionnées : sans

défaut ; sans plus aucune maladie du corps ou de l'esprit, passée ou à venir. Une humanité sans péché, et de surcroît, forte d'autant de qualités, d'aptitudes, de vertus, de savoirs comme seules nos sociétés dites civilisées et développées savent en produire. Une humanité proche de l'idée qu'elle se fait de la perfection, mais définitivement sans saveur et sans cœur. Car une sélection génétique serait la plus pauvre et la plus stupide des méthodes. De tels choix ne seraient faits qu'à partir de critères issus de nos propres sociétés productivistes et consuméristes. Sans valeur absolue, car dépendants de notions défendues *intra muros*, au cœur même de nos cités, de nos cultures et de nos civilisations. Des valeurs propres à elles-seules et sans aucune portée ou dimension universelle. Le bien, le mal, la beauté, l'intelligence, la culture, le progrès, le bonheur, la justice, Dieu... ont des saveurs et des couleurs différentes selon que ces notions nous parviennent de cultures lointaines dans l'espace ou le temps. Sauver la morale, les symboles, les croyances, les usages, les gouvernements et les lois, les textes ou les œuvres fondatrices de nos différentes civilisations serait absurde. Car la construction de ce monde nouveau consisterait dès lors, à faire du neuf avec du vieux. Sauver le passé et les traditions à travers les différents aspects de notre mémoire collective consisterait à nous encombrer des formes, lors qu'il faudrait seulement et essentiellement sauver l'esprit. Ce n'est pas la chose créée qui est importante. Ce n'est pas l'œuvre d'art le véritable trésor, mais bien notre capacité à créer. Et celle-ci, par définition, dépend essentiellement de notre aptitude à l'oubli. Le mouvement créateur n'est pas dans la répétition. Il est dans le prolongement. La création ne consiste pas à remettre nos pas dans nos anciennes empreintes.

Mais à partir d'elles, à inaugurer de nouveaux espaces, de nouveaux horizons et de nouvelles dimensions de l'Être. Ce ne sont pas les créations (œuvres statiques) qui sont importantes, mais la création (dynamique, élan, désir, passion, débordement, surabondance, vie, mouvement, chaos...) qui est la véritable flamme dont tout procède. Elle seule mérite d'être préservée et transmise. Une humanité parfaite, selon nos plus étroits critères, serait une humanité défaite, lisse, stoppée... une humanité à perpétuité, sabordée et prisonnière de ses propres choix esthétiques, politiques, culturels et génétiques. Une humanité prisonnière d'un cercle non pas vicieux, mais excessivement et vertigineusement vertueux. Prisonnière d'un abîme de perfection devenu une sorte de néant de l'existence aux horizons définitivement fermés. Une surhumanité peut-être, mais lisse et sans perspectives.

Cependant, et quels que soient les moyens mis en œuvre par nos différentes civilisations, ils ne seront que tentatives désespérées et vaines. Car la nature aura de toutes les manières possibles le dernier mot. Le hasard, qui est l'un de ses plus puissants moteur – le soc de la charrue de Dieu – aura tôt fait de réduire un à un chacun des scénarios imaginés par nous, à grand-peine et à grand renfort de technologies.

Si de tels événements devaient un jour se produire, ils seraient de ceux qui, par le passé, ont régulièrement contribué à façonner et à développer la vie sur notre planète. Aussi, quelle évolution, au sens darwinien du terme, serait-on en droit d'espérer d'une humanité reconstruite à partir des ruines de son passé ? Aucune sans doute. Car passés les premiers effets du bouleversement, nous reprendrions le cours de nos développements, là même où la nature les avait momentanément

interrompus. Des nombreuses catastrophes qui ont émaillé l'histoire biologique du monde ont toujours surgi d'importants changements, des directions résolument nouvelles à partir des vieilles formes du passé. C'est l'éternel secret de la vie et plus largement de la matière que d'inaugurer, dès que l'occasion s'en présente et que le hasard les propose, des directions, des perspectives, des dimensions et des formes absolument inédites. Le plus souvent à partir des minorités les plus négligeables ; des singularités les plus méprisables et des particularités les plus insignifiantes. Autant d'étrangetés jusque-là invisibles, discrètement nichées au creux de la masse dominante du moment. Tels furent en leur temps les fragiles mammifères face au rouleau compresseur dinosaurien.

Non ! Avec la vie de tout un chacun, la seule valeur véritablement digne d'être sauvegardée et transmise ; la plus universelle ; la seule susceptible d'être comprise sinon ressentie par n'importe quel être sensible d'un horizon à l'autre du plus vaste univers, c'est la reconnaissance de l'autre comme prolongement de soi.

Les nations comme les individus les plus riches et les plus puissants ne seront pas nécessairement les mieux protégés face aux fureurs de la nature. Les connaissances et les technologies ; les sciences et les industries des pays dits « développés » ne seront peut-être plus d'aucun secours pour des hommes qui auront peut-être changé au sein d'un monde lui-même transformé. Et puis, le plus difficile n'est peut-être pas tant d'échapper ou de ne pas échapper à une catastrophe, que de lui survivre. Le *monde d'après* serait peut-être à ce point si différent qu'aucune technologie, devenue dès lors obsolète et inutile, ne pourrait plus nous aider. Seules notre intelligence et

notre capacité à nous écouter, à nous unir, à nous aider et à nous aimer seraient sans doute plus efficaces que les plus puissants de tous nos disques durs. Les continents et les peuples aujourd'hui les plus défavorisés seront sans aucun doute les plus aguerris et donc les plus aptes à survivre et à pérenniser l'espèce au sein d'un monde devenu trop dur, trop hostile et trop « réel » pour des sociétés et des populations repues de richesses et de commodités. Incapables dès lors de survivre aux rigueurs d'un monde à reconstruire.

Des apocalypses, des révélations, des fins du monde ou des fins des temps, chacun est à même d'en vivre au moins une fois dans sa vie. Nul besoin de bouleversements cosmiques. Les événements du quotidien, la causalité la plus ordinaire ont la faculté de déclencher en nous des chaos, des métamorphoses, des cataclysmes suffisamment importants et décisifs. Une naissance, une rencontre, l'amour, la mort d'un proche, d'un parent, d'un enfant, de l'être aimé ; un accident personnel grave, la maladie, l'épreuve, ont ce même pouvoir sur chacun d'entre nous. Celui de nous changer, de nous métamorphoser et par là même, de changer, le plus souvent à notre insu, jusqu'à la figure du monde dans sa totalité. Les événements tragiques ou merveilleux du quotidien ont la puissance des plus lointaines étoiles, des éruptions magmatiques les plus destructrices, des raz-de-marée les plus improbables ou des astéroïdes les plus massifs... Cette même force qui seule peut nous ouvrir les yeux et le cœur ou, *a contrario*, faire s'écrouler le monde et avec lui, toutes les richesses et valeurs de nos sociétés plus fragiles que des châteaux de sable face à l'océan. Quelle catastrophe planétaire ou cosmique peut réellement se mesurer à la perte de l'être aimé ? Toutes les apocalypses sont

individuelles. Elles n'ont de résonance et de sens que pour nous seuls et pour ceux que l'on aime.

La mort de chacun est la seule véritable apocalypse. Elle n'a pas besoin d'événement cosmique ni de fin des temps pour accomplir son œuvre depuis que la vie existe. Car dans tous les cas de figure, dans un banal accident du quotidien ou face aux événements déchaînés de la nature, le résultat final, la menace, le face-à-face est au bout du compte toujours le même : ni plus ni moins grand ; ni plus ni moins ordinaire. Quels que soient les conditions, le décor, le théâtre, le scénario ou le nombre des acteurs, la mort de chacun d'entre nous, depuis la nuit des temps, reste la grande affaire de chacune de nos vies : accepter de ne plus être, et de ne plus être avec.

Depuis plus de deux mille ans, les formes les plus variées de gouvernements, de religions, d'organisations sociales ou économiques ont été tentées. Et pour quel constat ? N'ont-elles pas été, tour à tour, autant d'impasses et d'échecs au regard des massacres, des génocides, des différentes formes d'esclavage – des plus violents et évidents aux plus pernicieux et insidieux –, des dominations, annihilations, destructions, spoliations et autres joyeusetés généreusement prodiguées de la part de l'humanité à l'endroit de toute forme de vie sur Terre ? De la part des plus forts à l'adresse des plus faibles... Les uns ayant en leur temps été en lieu et place des autres, à la faveur des rebondissements de l'histoire, des modifications climatiques ou des catastrophes naturelles de grande ampleur. Autant de sacrifices biologiques et humains dont se nourrit la vie et grâce auxquels elle a toujours su progresser. N'est-elle en définitive que cela ? Ou sont-ce les incontournables étapes qui doivent tôt ou tard nous mener vers une forme d'équilibre et d'harmonie

au sein d'une nature et d'une matière enfin pacifiées ? Y a-t-il une vérité, un *repos du septième jour*, un bonheur ou un quelconque achèvement au bout du chemin ? Quelle forme de vie encore inexplorée nous reste-t-il à découvrir, à inventer et à construire comme ultime issue et dernier remède à notre désespoir, à notre nostalgie et à ce perpétuel état de manque qui participe autant de notre faiblesse que de notre volonté de puissance ? Comme une bête blessée acculée au néant. Quel idéal humain, quel *Surhomme* est-il encore possible d'accomplir, sinon vers lequel tendre ? Mais évoquer ainsi un idéal humain sous-entend qu'il existe déjà ailleurs, sous sa forme absolue. Une sorte d'homme parfait (l'Adam et l'Ève d'avant le Pêché) dont les plans nous seraient encore dissimulés, cachés entre l'Être et le Néant. Forme parfaite d'humanité ; celle vers laquelle tout un chacun devrait tendre et orienter tous ses efforts. Mais ce serait croire en une prédétermination à *l'accomplissement* comme si chacun portait en soi le plan de l'homme idéal.

Or, l'évolution et la vie nous enseignent rigoureusement le contraire. L'homme de demain est encore à construire, à inventer plutôt qu'à redécouvrir. Si l'idée de la perfection existe, elle ne se situe sans doute pas dans un lointain passé vers lequel il nous faudrait remonter comme à contre-courant, à force de renoncement, d'abnégation, de sacrifices de soi, des autres, d'efforts et de combats à l'encontre de la vie elle-même. La perfection, telle qu'elle fut et est encore revendiquée et imposée par l'ensemble des religions monothéistes de l'histoire n'est rien d'autre qu'immobilisme, uniformité, obscurité, stérilité, perpétuité et enfin néant. Or, la vie est tout le contraire : dynamique, mouvement, pulsion, fusion et

confusion, diversité, complexité, épanouissement, jaillissement, profusion, violence, chaos, incandescence et lumière...

Tout au long de ce travail je n'ai eu de cesse d'insister sur l'aspect mouvant et éternellement indéfini de toute forme de vie ; fut-elle humaine. La vie reste avant tout l'illustration d'une dynamique de communication, d'information (au sens étymologique), de collaboration, d'entente et de réciprocité au service de l'Être. À quelque niveau d'existence ou de conscience que ce soit, la perfection ne tient-elle pas avant tout et après tout, dans la réalisation de soi ; dans l'acceptation à être ce que l'on est, profondément et instinctivement ; viscéralement. Aussi, l'homme de demain ne se construira sans doute pas à partir des masses vociférantes et asservies par je ne sais quelle nouvelle philosophie, politique ou économie à venir. Elles ne seraient d'ailleurs que de nouvelles chimères faites à partir du bricolage, de l'association et de l'hybridation de vieilles idées et de vieux concepts usés jusqu'à la corde. Morceaux de cadavres idéologiques raboutés les uns aux autres à travers autant d'alliances et de collaborations toujours en vue du pouvoir, du profit et de la jouissance immédiate et vulgaire de quelques-uns.

Comment une innovation politique suffirait-elle à faire des hommes, une fois pour toutes, les heureux habitants de la terre ?

Friedrich NIETZSCHE,
Considérations intempestives.

Bien au contraire, c'est à partir des seuls individus dispersés

aux quatre coins du monde que s'élèvera cette nouvelle race d'hommes véritablement supérieurs, grands, justes, authentiques, libres, indépendants, autonomes... Des hommes dont le plus parfait, le plus beau, le plus enviable, le plus doux et le plus bénéfique des gouvernements sera celui qu'ils sauront exercer à leur propre endroit, dans le respect d'autrui, de ses propres valeurs, comme dans le respect de toutes formes de vie, élargies aux plus lointaines frontières du cosmos. Une éthique individuelle qui obéirait à une sorte de DÉCLARATION UNIVERSELLE DES DEVOIRS DE L'HOMME, non seulement à l'égard du monde, d'autrui, mais à son propre endroit. L'homme devenu enfin, non pas, non plus, le plus fort (car la force est le recours des faibles) mais le plus harmonique comme le dit Pessoa. Des hommes non plus heureux et satisfaits d'une petite vie bornée, sécurisée, protégée et bien alimentée ; mais des hommes nourris et remplis d'une saine et noble ivresse de vie. Des hommes enfin libérés de toute religion, de toute *moraline*, de toute idéologie (utile à ceux qui n'ont pas d'idées), comme de toute philosophie. Des hommes obéissants enfin à cette seule pulsion de vie, non pas domestiquée, maîtrisée, mais parcimonieusement recueillie comme on recueille une infime partie de l'eau d'un puissant torrent pour s'en délecter, s'en nourrir et s'en purifier. Des hommes ainsi renouvelés, révélés et surélevés au dessus des masses dont Michel Onfray nous dit qu'elles « [...] brisent pour quelques siècles les énergies subtiles dont le tort est d'être isolées et minoritaires¹ ». Mais n'est-ce pas justement le destin de toutes formes de cimes et de sommets que d'être isolés et minoritaires ? Et n'est-ce pas aussi le rôle des masses, du

1 Michel Onfray, *La Sagesse tragique*, le livre de poche, 2006, p. 109.

nombre et des foules que d'être un terreau, un ferment à même de nourrir et susciter, au hasard de l'agitation de la multitude, l'apparition d'éléments singuliers ?

L'HOMME ACHEVÉ

Inutile de se le cacher davantage. Ce surhomme, cet homme supérieur, libre, fort, rétif pour ne pas dire opposé à toute forme de joug ou de diktat de la part de ses congénères ; cet homme volontairement sans famille idéologique, religieuse, sociale ou politique ; cet apatride, ce juif errant, cet asocial, cet iconoclaste, ce déicide, cet amoral mais sans être immoral ; cet amateur de pleines lunes, de nuits étoilées, de soleils brûlants, de tempêtes, de cyclones, de tonnerres, de torrents, de raz-de-marée, d'apocalypses de toutes sortes, de chambardements, de bouleversements, de forces brutes, de chevaux échappés ; de mers démontées, de terres éventrées et retournées sous la puissance du feu, de ciels embrasés, de magmas déversés et de grondements sourds, de cris et de fureur, de saines colères et de brûlantes passions ; ce créateur de chaque instant, au regard clair, dur et froid comme l'acier mais fondu dans la plus puissante forge tellurique... ; cet homme rempli d'allégresse et d'ivresse quand son cœur bat à l'unisson des pulsations du monde ; cet homme vivant au seul rythme de son intuition sans laquelle il n'est pas de création possible ; cet homme nu, dépouillé de toute histoire, de toute mémoire et dont le seul esprit est une caverne tour à tour inondée et délaissée par le flux et le reflux de la vie ; cet homme, « [...] le plus exubérant, le plus débordant de vie, celui qui dit le plus grand oui au

monde¹, [...] » c'est lui, l'antéchrist nietzschéen.

Ce porteur de lumière au sein de la plus épaisse obscurité. Quand tous les hommes n'ont de cesse de se battre et de lutter corps et âme contre la vie ; contre ce fleuve puissant au sein duquel ils s'agitent toute leur existence. Croyant ainsi œuvrer pour leur bonheur alors qu'ils épuisent les seules forces qui pourraient justement les hisser sur les cimes les plus hautes de la vie et de la conscience ; le surhomme lui les dépasse tous, nageant dans le sens du courant, évitant chaque rocher, chaque bois mort, chaque cadavre... Le regard toujours porté loin devant, vers le Grand Océan. Le surhomme se situe au-delà de toutes les formes d'expédients qui viseraient à le protéger, à conjurer la peur. Car il est au-delà de la peur et de ses tentacules. Il dit oui au destin, à la vie, aux forces qui le traversent et le renversent parfois, pourvu qu'elles soient forces de vie. Comme le dit encore Michel Onfray, « [...] devenir ce que l'on est, c'est vouloir le vouloir qui nous veut, comprendre qu'il n'existe de liberté que dans la nécessité, qu'il n'y a de choix possible que dans l'acceptation de l'évidence² ». Aussi, s'abandonner joyeusement à la vie, consentir, renoncer à vouloir domestiquer l'indomptable. Les eaux retenues deviennent vite saumâtres. Les corps enchaînés et les forces contenues deviennent vite malades, fragiles, anémiés et gangrenés... putréfiés.

Mais avant toute forme de progression, la démographie reste le principal obstacle. L'humanité devient lourde de sa population comme d'un surplus grasseux. Une diminution

1 Friedrich Nietzsche, *Par-delà bien et mal*, Garnier-Flammarion, 2000, § 56, p. 107.

2 Michel Onfray, *La Sagesse tragique*, Le livre de poche, 2006, p. 127.

drastique de la population mondiale est le préalable à toute forme d'évolution ou de révolution biologique, sociale ou politique. Mais nous ne pourrions pas sortir du borbier dans lequel nous nous enlisons chaque jour un peu plus si nous ne nous allégeons pas de tous ces vieux et lourds bagages du passé qui nous entravent et nous enfoncent chaque jour davantage. Il faut ruer dans les brancards, larguer les amarres, lâcher les chevaux et jeter par-dessus bord tout ce qui est inutile et freine notre progression vers de nouvelles aurores. Arracher et piétiner toutes nos vieilles idées mortifères avant que de nous élaner. Nous défaire de ces liens et de tous ces carcans deux fois millénaires.

Les seuls « Élus » seront ceux qui auront su se débarrasser de l'ancien monde et de ses vieilles valeurs comme d'une peau morte. Mais toute mue a besoin d'éléments extérieurs pour pouvoir s'opérer. Le serpent s'aide de la ronce pour s'extirper de sa peau morte.

Les partisans de toute forme d'association politique, civile, religieuse ou philosophique mettent toujours en avant l'argument selon lequel l'union fait la force. Or, cet adage n'a de valeur que sur le plan physique. Autrement dit le plus grossier. Jamais au sens moral. Bien au contraire, hors le physique, toute union participe d'un amoindrissement des parties. D'une forme de sacrifice de chacun à l'endroit du tout qui était censé en être le prolongement. Alors qu'il ne s'avère être qu'un instrument de pouvoir, d'asservissement au service de ceux-là seuls qui ont su se faire désigner comme guides, représentants ou chefs de la meute.

S'unir c'est se réduire. En physique, l'union d'un proton et

d'un neutron leur fait perdre de l'énergie (sous forme de photon) qui vient grossir l'entropie sacrifiée sur l'autel de la stabilité, de l'immobilisme et de la neutralité (au sens de la neutralisation de la vie et de sa puissance créatrice). S'unir c'est consentir au pouvoir et aux idées du groupe ; c'est renoncer en partie à soi ; se désavouer, se renier, se neutraliser... « [...] les forts tendent de manière tout aussi nécessaire à se *dissocier* que les faibles à *s'associer*¹ ; [...] »

Croyant ainsi être portés et renforcés par les masses et le nombre, ces derniers n'ont en réalité de cesse de nous absorber, de nous dépouiller, de nous fragiliser et de nous soumettre chaque jour un peu plus en faisant fi de nos idéaux lors que nous pensions qu'ils en seraient les dignes représentants et les ardents défenseurs.

Être à soi-même sa propre norme. Se faire « centre du monde ». Non pas centre vers lequel tout se doit de converger. Mais se faire au contraire un foyer depuis lequel toutes les sensations doivent irradier comme autant de muscles et de nerfs jetés sur la matière comme des filets. Cela pour s'agréger la matière du monde. La convertir et en faire autant que possible le prolongement de son propre corps. Communication et contamination de la sensation et de la conscience. Tel est l'enjeu. Tel est l'usage du *je*. Foyer infectieux de sensations comme d'une saine maladie.

S'agréger non seulement la matière du monde pour s'octroyer des dimensions et des sensations cosmiques. Mais s'agréger autrui comme lieu de résonance de sa propre raison. Non pas se l'approprier et se l'assujettir par la force physique, ni même par celle de la persuasion, de la compassion ou de

1 Friedrich Nietzsche, *La Généalogie de la morale*, L. G. F., 2000, p. 236.

l'amour... mais se l'adjoindre par une libre et sincère participation à un être supérieur. Symbiose, collaboration, échange au service d'un égoïsme supérieur, c'est-à-dire participatif : construction et élévation de soi dans le respect, la droiture, la réciprocité et l'amitié à l'endroit d'autrui. Reconnaître en l'autre cette portion de soi, ce prolongement. Trouver dans la différence la possibilité d'enrichir sa propre singularité. En définitive, aller vers l'autre pour se trouver soi-même et non pas pour se fuir.

Dès lors, quel modèle de société pourrions-nous imaginer se construire à partir de ces individus *a priori* exceptionnels ? Aucune à n'en pas douter. Car ces surhommes seraient naturellement plus des bergers que des brebis ; des inspireurs. Des êtres devenus supérieurs à l'image de demi-dieux, mais qui ne seraient jamais là pour exercer un quelconque gouvernement à l'endroit des autres hommes. Bien au contraire, ils ne seraient là que pour nous inspirer et encourager chacun à trouver en soi et faire éclore sa propre singularité, sa surhumanité. Faire en sorte que chaque homme découvre en lui sa divinité. Si les premières sociétés humaines se sont tout d'abord construites sur la base de la nécessité vitale, celles à venir se feront à partir de la libre association, de l'élection, de l'attirance, du goût pour l'autre sans qu'il soit jamais motivé par un quelconque dégoût de soi. Mais au contraire comme participant d'un excès d'égoïsme et d'amour à l'endroit de la vie. Comme une surabondance d'amour de soi se déversant sur autrui.

Avoir soif de la diversité des autres et faim de sa propre unité.

Gilbert CESBRON.

L'uniformisation économique, politique, sociale et religieuse qui guette nos civilisations ne sera sans doute pas définitive. De nouvelles concentrations de forces, d'attractions, occasionneront de nouvelles associations.

C'est quand nous aurons éradiqué toute forme de peur que la société nouvelle sera à même de se construire. Car c'est bien en réaction à la peur de l'autre, de l'inconnu, du vide, du néant, de la vie, de l'avenir ou tout simplement du lendemain que se sont édifiés les premiers groupes humains. C'est sur le principe de la nécessité vitale que les hommes se sont regroupés pour se « tenir chaud ». Une fois la peur du néant tuée, ainsi que celle de Dieu ; une fois donné l'acquiescement à la vie ; alors un élan et une énergie nouvelle commenceront de contaminer le monde. Non plus protection des uns vis-à-vis des autres, du monde, de la mort, du hasard, du chaos ; mais participation consciente et volontaire à la vie et à la création sous toutes ses formes. Accepter, adopter, s'abandonner, se laisser pénétrer, consentir et sentir cette force originelle nous inonder et nous utiliser à seule fin de créer de toutes les façons possibles pour lutter contre toutes les formes de mort et de néant.

Non pas s'agglomérer et s'agglutiner dans le vain espoir d'être plus forts, mais se communiquer les uns aux autres toutes les formes d'énergies individuelles en excès pour accélérer et relancer les individualités vers de plus hauts sommets.

L'HOMME PRIMORDIAL

L'homme parfait, l'homme idéal, l'homme absolu et accompli n'est-il pas en définitive un homme le plus éloigné

possible des masses, des flots humains nourris au sein de nos sociétés ? L'autosuffisance, la frugalité, l'indépendance, l'autodétermination de chacun ne sont-ils pas autant de préalables à la véritable liberté et à la non moins véritable perfection humaine ? Un homme véritablement accompli et réalisé n'est-il pas depuis toujours, et depuis les plus lointaines traditions philosophiques et spirituelles, un homme libéré de toutes les formes de contraintes et de servitudes affectives, sociales, morales, culturelles, religieuses... ? Un homme véritablement affranchi des troupeaux, de la fourmilière, de ce flot humain qui n'a de cesse de grossir et de laminer toutes les autres formes de vie présentes sur Terre ?

Depuis toujours, toutes les formes de sociétés humaines, parfois même les plus primitives, ont été les berceaux des premiers maux dont nous souffrons aujourd'hui. L'envie, le pouvoir, la volonté d'imposer sa vision du monde à celle de l'autre, la possession de toutes formes de richesses et de biens (et qui ne sont tels qu'au regard de ce que les sociétés ont préétabli), ont été et sont encore autant de fléaux, de cancers et de gangrènes qui n'ont eu de cesse de contaminer des groupes humains qui n'avaient à l'origine pour seule raison d'être, que de garantir la protection de chacun. Toute forme de société humaine aboutira toujours, à plus ou moins long terme, à une impasse. Cela pour la seule raison qu'avant d'intégrer n'importe quelle forme de structure sociale, tout individu devrait être initié à la vie en communauté. Initiation qui consisterait en un apprentissage de la solitude, de la nature, de la vie dans ce qu'elles ont de plus essentiel et de plus riche pour la construction de belles individualités. Une sorte de baptême païen qui offrirait les éléments essentiels et les

fondements stables à toute ontogenèse. Une initiation qui serait l'occasion d'accomplir, à la fin du premier âge de la vie, un premier travail sur soi. La confrontation, le dialogue avec la vie dans ce qu'elle a de plus authentique est le seul moyen d'accéder à notre part de vérité individuelle. Savoir qui l'on est, ce que l'on veut ; connaître nos pulsions et répulsions les plus intimes, nos passions, nos désirs, nos aspirations. Trouver l'inspiration pour une vie qui n'attend que d'être réalisée comme une œuvre d'art. Autant de préalables dont la nature seule, bien plus que la culture, est à même de nous fournir les premiers éléments.

Enfin, un exil volontaire permettrait dans le même temps de développer à la fois le respect et le goût de l'autre. Autant de préliminaires indispensables à toute forme de vie sociale. Des valeurs qui font aujourd'hui si cruellement défaut au cœur de nos sociétés bondées d'individus qui ne sont désormais plus rien les uns pour les autres, lors qu'ils vivent les uns sur les autres. Car c'est bien quand la soif nous dessèche la gorge que l'on redécouvre le plaisir de l'eau. De même que c'est au sein de la plus âpre solitude que l'on redécouvre le désir et le goût de l'autre, prologue à toute forme de vie sociale. Emportées par cette surenchère du développement économique, de la croissance, nos civilisations autoproclamées « modernes » et « développées » – et qui finiront à terme par imposer leur modèle à toute la planète –, n'ont de cesse de prendre le problème à l'envers. Nous faisons germer, développons et cultivons dans le cœur de nos progénitures, les sentiments et les désirs, les passions, les pulsions et les poisons modernes dont nos sociétés auront à souffrir demain. Au cœur même des éléments fondamentaux et fondateurs, des briques de nos

civilisations que sont la famille et l'école, nous faisons naître et entretenons les ferments des désirs, des frustrations, des névroses, des passions, des excès et des déclinis à venir : envie, ambition, possession, avidité, compétition, pouvoir, mensonge, manipulation, séduction, succès, notoriété, jouissance, domination, sont autant de valeurs qui constituent le maillage de toute société comme de toute espèce vouée à l'extinction.

Dans *Les Cyniques grecs*, Léonce Paquet cite un passage de Sénèque issu de *Des bienfaits*, et dont je ne peux m'empêcher de reproduire ici un extrait :

« [...] Tout ce qui peut nous rendre meilleurs ou heureux, la Nature l'a placé sous nos yeux, à notre portée. Si l'homme est fortifié contre les hasards, il s'est élevé au-dessus de la crainte. Si, dans l'avidité de son espoir, il n'embrasse pas l'infini, mais apprend à chercher ses richesses en lui-même ; s'il a rejeté la terreur des dieux et des hommes, persuadé qu'il a peu à craindre de l'homme, et rien à craindre des dieux ; si, méprisant toutes les frivolités qui sont aussi bien le tourment que l'ornement de la vie, il est parvenu à comprendre que la mort ne produit aucun mal et en termine beaucoup ; s'il a dévoué son âme à la vertu, et trouve le chemin facile partout où elle l'appelle ; s'il se regarde comme un être sociable né pour vivre en communauté ; s'il voit le monde comme la demeure commune de tous ; s'il a ouvert sa conscience aux dieux et vit toujours comme en public ; alors, se respectant plus que les autres, ayant échappé aux tempêtes, il s'est fixé dans un calme inaltérable ; alors il a rassemblé en lui toute la science vraiment utile et nécessaire : le reste n'est que

l'amusement du loisir. Car il est permis à une âme déjà retirée à l'abri de s'égarer quelquefois dans ces spéculations qui servent à orner l'esprit plutôt qu'à le fortifier. » (Sénèque, Des bienfaits, VII, 1, 3-7)¹

Le surhomme n'est pas celui qui aura poussé au maximum de leurs possibilités les différents traits, attributs ou caractères qui font aujourd'hui l'humanité : conscience de soi et de l'autre, intelligence, force, imagination, invention, sensibilité, perfection, création, langage, communication, domination à l'endroit de la matière, esprit de conquête ; pour ne parler que des seuls aspects nommables... Cette surhumanité-là n'est qu'un artifice, une image d'Épinal contrefaite et galvaudée à seule fin de justifier sinon d'encourager la domination des uns à l'endroit des autres. Cette vision du surhomme est un leurre car elle est liée aux seules formes que peut prendre la matière : elles sont infinies et par là même inatteignables. Cette surhumanité-là est une chimère. L'homme à venir est donc celui qui se trouve au-delà de l'homme, en deçà et non pas nécessairement au dessus. Le surhomme ne s'inscrit pas à la suite d'une longue équation faite de l'accumulation successive de victoires sur la matière, l'espace et le temps. Il ne s'inscrit pas comme sommet, toujours provisoire, d'une évolution biologique ou physique mais comme aparté spirituel ; humanité au-delà de l'humanité parce qu'en dehors de l'humanité. Une humanité différente parce que divergente, excentrée, exilée, extraordinaire et donc exceptionnelle. Contrairement aux surhommes que le transhumanisme nous prépare, le surhomme

1 Léonce Paquet, *Les Cyniques grecs*, fragments et témoignages, le livre de poche, coll. Les Classiques de la philosophie, 1992, pp. 270-271.

n'est pas un homme supérieur aux autres, mais différent et recentré au-delà de ce qui fait nos différences. Un homme oublieux de ce qui fait la personne mais soucieux de ce qui constitue le noyau dur et commun de tout un chacun comme de toute forme de vie. Il est cet être capable de renoncer à tout moment aux différents aspects de la culture, de l'identité, de la mémoire et du *je*, pour ré-accéder de la sorte à cet être originel et primordial ; ce Soi nietzschéen seul capable de toucher au plus près le courant de la vie là où il est le plus épuré, le plus authentique et le plus puissant.

CONCLUSION

Un monde sans fin

Aucune phrase ne me semble plus éloquente que celle de Pierre Teilhard de Chardin lorsqu'il parle de la matière : « Baigne-toi dans la Matière fils de l'Homme,— Plonge-toi en elle là où elle est la plus violente et la plus profonde ! Lutte dans son courant et bois son flot ! C'est elle qui a bercé jadis ton inconscience ;— c'est elle qui te portera jusqu'à Dieu¹ ! »

Car, avant tout et après tout ; après avoir été tour à tour ignorée, méprisée puis adulée, la matière reste le lien premier et dernier de notre relation au monde et à l'existence. Elle est en définitive l'instrument privilégié de notre communication avec la vie et avec nous-mêmes. Elle est sans doute aussi le réceptacle de toutes les vérités possibles en attente de révélation ; le livre ouvert au sein duquel se trouvent toutes les réponses. Au fil des réflexions qui m'ont accompagné tout au long de ces pages, ma propre perception du monde et de la vie

1 Pierre Teilhard de Chardin, *Le cœur de la matière*, Les Classiques des Sciences Sociales, [1976] 2012, p. 81.

a quelque peu évolué. Contrairement à Teilhard de Chardin, je crois de moins en moins à une quelconque apocalypse, résolution ou achèvement du monde dans une Parousie qui apporterait enfin aux hommes l'unique réponse à toutes leurs questions : Dieu. Je ne crois définitivement plus à la séparation de la matière et de l'esprit qui ne sont que les deux versants d'un seul et même phénomène : la vie ! Séparer matière et esprit sous-entendrait que l'un des deux phénomènes aurait nécessairement prévalu sur le second. Or, le seul phénomène à la fois premier et dernier est la vie dans toute la diversité de ses infinies manifestations. Je crois également de moins en moins à la transcendance de Dieu, parce que je ne crois plus à l'existence d'arrière-mondes, selon l'expression de Michel Onfray. Mais je ne crois pas plus au néant qui pour lui semble être la seule réalité possible d'où tout émerge et vers laquelle tout retourne. Car n'est-il pas, par définition, le plus improbable fondement que l'on puisse donner à toute forme de vie, d'existence, de matérialité ? Ce serait croire en l'absurdité. Or cette dernière n'a de réalité que pour elle-même.

Non ! La vie, le mouvement, la création, la diversité sont une seule et même constante universelle, non née et donc nécessairement éternelle. Dieu est mort parce qu'il n'a jamais existé en dehors de l'existence elle-même ; de la nature ; de la matière ; de la conscience ; du big bang ou du *big-crunch* à venir comme de toutes les différentes modalités de l'être et de la vie. Il nous faut dès lors réhabiliter la matière ; la restaurer à sa place première et originelle. Il nous faut la re-spiritualiser ; la dépolluer de tout ce que nos vieilles croyances, nos superstitions, nos religions, nos peurs, nos pulsions de mort, notre refus de la vie et de l'existence y ont jeté de cadavres, de

puanteur, de poisons, d'immondices, de noirceur, d'opprobre, de démonologie, de vice, de culpabilité, de traumatismes, d'interdits... Tous trouvant la plupart du temps leur origine dans notre déficience, notre aveuglement, notre refus, notre peur comme autant de conséquences de notre inaptitude à vivre.

Il nous faut aussi – second geste sans lequel nous ne pourrions jamais réellement accéder à quelque émancipation –, nous débarrasser une bonne fois pour toute de l'idée de néant. Ce poison, ce virus, ce bacille, ce contre-sens, ce zéro mal placé qui ruine d'office le résultat d'une équation qui ne peut qu'être positive. Cette idée de néant, de mort absolue, a été la porte ouverte à toutes les peurs et à tous les charlatanismes. Le néant n'est qu'un malentendu au sujet de la mort. Car la mort n'est pas le néant, mais le nerf de la vie. Les superstitions, les croyances ; plus tard, les grands courants religieux ou politiques ont été autant de sources de connaissances, d'union et de protection vis-à-vis d'une nature *a priori* hostile. Autant de structures aidant à la consolidation de nos sociétés. Aujourd'hui, la recherche, les sciences ou les arts ont, ensemble, à inaugurer de nouvelles dimensions. Il nous faut dès à présent nous débarrasser et nous libérer de toutes nos vieilles croyances et certitudes comme d'autant de prothèses qui finissent par blesser les membres auxquels elles ne sont plus adaptées. Des protections dont nous devons pouvoir nous passer si nous voulons enfin grandir et entrer dans l'âge adulte d'une humanité toujours à inventer. Il nous faut inaugurer de nouvelles mythologies, selon l'expression d'Hubert Reeves, au regard des défis qui nous attendent demain et pour lesquels il nous faut dès aujourd'hui œuvrer. Pour ce faire, la nécessité

s'impose de pacifier notre relation au monde et à la matière ; renouer le dialogue avec la vie et ses plus immédiates manifestations que sont la nature, la diversité, la Terre... bref, toutes les choses et tous les êtres immédiatement perceptibles. Se remettre à l'écoute et instaurer une nouvelle communication avec les plus simples manifestations de la vie et de la vérité. Se faire enfin à l'idée que, bien loin du néant, le monde au contraire est ouvert. Qu'il est une entité, un potentiel, une somme de forces et d'énergies à exprimer, à inventer et à informer à chaque instant. Qu'il est un élément de base ; une puissance : la vie ; une matière première et dernière susceptible d'être sculptée de toutes les manières possibles et pour tous les résultats possibles. Le monde est une matrice, non-née, éternelle et indifférenciée au sein de laquelle la conscience a peut-être et depuis toujours eu sa place. Une forme de base qui, le temps d'une création, d'un univers, à l'image d'une boule de terre meuble, se prête généreusement à toutes les formes, à tous les hasards, à tous les caprices, à tous les rêves, à toutes les infinies combinaisons possibles entre la plus élémentaire unité et la plus incommensurable pluralité. Explosion de vie, de diversité, de conscience, de sensations, d'attirances et de répulsions, de passions, de sentiments... puis à nouveau repli sur soi, endormissement et extinction.

L'esprit est matériel parce que la matière est spirituelle. Elle n'est pas, elle n'est plus ce substrat neutre, insipide, froid, dur, vulgaire et primitif sur quoi la forme, la vie et la pensée seraient venues successivement se poser comme une œuvre d'art sur son socle de marbre. Non ! La matière est l'essence de toute réalité car elle détient en puissance toutes les réalités possibles. Elle est potentialité infinie, source sans fin d'émer-

veillements, de forces, de flux, de désirs conscients ou inconscients, exprimés ou non. Elle est le lieu de toutes les créations, de toutes les combinaisons possibles et imaginables ; de toutes les naissances et de toutes les fins du monde pour des temps infinis. Elle est le rêve et la réalité, le fond et la forme, l'envers et l'endroit, la lumière et l'obscurité, le vide et le plein...

Une fois évacuée l'idée de néant ; une fois laissées sur le bas-côté toutes les formes de théismes, il ne reste que la vie dans son plus simple appareil : une puissance de création infinie sans limites formelles, temporelles ou spatiales. La vie, cette onde de fond sans fond ; ce courant infiniment puissant, sans origine et sans autre but que celui d'exister pour lui-même et par lui-même. Pour le seul plaisir d'être, dans la diversité, la richesse infinie des formes, des êtres, des esprits, des désirs, des situations, des temps, des dimensions, des mondes, des univers, des dieux mêmes...

Poser un but, un destin, un projet, une *téléologie* pour parler comme les philosophes ; une *Parousie*, pour parler comme les catholiques, supposerait une fin totale, absolue, et donc le néant comme seule origine et accomplissement du monde. Or, comme le dit Pessoa, « vers rien, rien ne va », et de rien, rien ne vient. Pessoa toujours, dans l'*Ultimatum* d'Alvaro de Campo, pose trois préalables à toute métamorphose de l'homme et de la société :

1. - ABOLITION DU DOGME DE LA PERSONNALITÉ. C'est-à-dire de l'idée selon laquelle nous aurions une personnalité "distincte" de celle des autres. C'est une fiction théologique. La personnalité de chacun d'entre nous se

constitue [...] par une hybridation sociale avec les autres “personnalités”, par l’immersion dans des flux et courants sociaux et par la fixation de traits héréditaires en grande part issus de phénomènes d’ordre collectif.

[...] 2. - ABOLITION DU PRÉJUGÉ DE L’INDIVIDUALITÉ. C’est encore une fiction théologique – Celle qui veut que l’âme de chaque individu soit une et indivisible. La science enseigne, au contraire, que chacun d’entre nous est un assemblage de psychismes subsidiaires, une synthèse grossière d’âmes cellulaires.

[...] 3. - ABOLITION DU DOGME DE L’OBJECTIVISME PERSONNEL. L’objectivité est la moyenne grossière de plusieurs subjectivités partielles. Si une société se compose par exemple de cinq hommes, a, b, c, d et e, la “vérité” ou “objectivité” pour cette société sera exprimée par la formule : $(a + b + c + d + e) / 5^1$.

VISIONS DU MONDE

La seule véritable source de tous nos maux ne tient-elle pas avant tout et en définitive au fait que chacun ne considère le monde que d’après son seul regard. Dès lors, chacun croit œuvrer pour son propre bien. Chacun sur Terre s’efforce toute sa vie de travailler à son seul bonheur et pour celui de ceux qu’il aime. Croyant ainsi défendre les idées, les valeurs auxquelles il croit, tous les autres points de vue, toutes les

1 Fernando Pessoa, *Le chemin du serpent*, Christian Bourgois Éditeur, 1991, pp. 59-61.

autres visions du monde, du Bien ou de la Justice deviennent autant d'obstacles à surmonter et de menaces à écarter. C'est en étendant notre vision du monde à celle d'autrui que notre propre univers gagnera en richesse, en consistance et en signification. Alors sans doute serons-nous à même d'inaugurer une nouvelle dimension de l'Être par l'ouverture à l'autre, le respect, l'écoute, le partage. Il n'y a pas un seul monde, mais bien au contraire, autant de mondes qu'il y a d'êtres au monde. Et les uns n'ont pas plus ni moins de valeur ou de réalité que les autres. Le monde est une onde que chaque être, chaque vie anime, sculpte et modèle eu égard à sa sensibilité, à ses rêves, à ses désirs, à ses aspirations... à ses peurs aussi. Il est une composition de chaque instant, une création perpétuelle dont chacun est le Dieu provisoire.

Qu'est-ce à dire ? Simplement qu'il nous faut entrer dans une autre dimension faite de la superposition de chacun de nos mondes individuels. À l'image d'un film projeté en trois dimensions, résultat de la superposition de différentes prises de vue ; le monde, l'existence et la conscience doivent pouvoir, par la magie d'une matière transformée, opérer une semblable conversion et par là même, inaugurer de nouveaux espaces matériels et/ou spirituels (mais les deux ne sont-ils pas depuis toujours indissolublement liés ?) et de nouvelles dimensions de l'Être et de l'Existence.

Accroître la communication, l'échange, l'enrichissement mutuel, la collaboration, l'association, la participation, l'union grâce à l'intersubjectivité. Non pas être le plus objectif possible, ce qui sous-entendrait une dilution, une dévaluation et une dépréciation de soi ; mais le plus subjectif possible, en s'annexant tout ou partie des autres subjectivités à travers

l'écoute, le respect et l'ouverture à toutes les nuances, à toutes les plus subtiles variations ; à la musicalité du monde et de la vie. Michel Onfray nous dit que « l'individualisme altruiste qui traverse de part en part *L'Homme révolté* agit selon ce principe : une force individuelle associée à une autre, réalise sa puissance par elle, puis pour elle, et récupère, dans cette opération l'équivalent des plus-values dégagées par la force de travail en commun¹. » Autrement dit, non pas dilution dans la masse, mais renforcement par le nombre.

Quand l'égoïsme est un appauvrissement de soi dans l'ignorance, le refus et la fermeture à l'autre ; l'individualisme au contraire est un subjectivisme ouvert, électif et participatif. Non pas un individualisme axé sur la personne – qui n'est qu'une entité, une chimère organique, sociale, familiale et culturelle – mais un individualisme axé sur un seul et unique principe commun à chaque être dépouillé, lavé, expurgé et épuré de tout ce que les relations sociales (et non pas pour autant humaines) ; de tout ce que l'histoire personnelle (et non pas pour autant affective) y ont accumulé de comportements acquis comme autant de scories et d'entraves.

Aussi, et grâce à une intersubjectivité élective, nous faudrait-il parvenir à une physiologie et donc une ontologie d'ordre supérieur. L'individu humain a-t-il atteint le maximum de son expression, de ses possibilités ? Ou bien a-t-il encore à vivre dans la forme comme dans le fond quelque métamorphose qui le hisserait vers des niveaux supérieurs de synthèse et d'expression de la conscience ? Tout comme chacun d'entre nous est la synergie, l'agencement, l'union et l'expression des

1 Michel Onfray, *Politique du rebelle*, Éditions Grasset & Fasquelle, 1997, p. 293.

cent mille milliards de cellules qui nous composent ; ne serions-nous pas appelés nous-mêmes à construire, sur un plan supérieur et/ou différent, une nouvelle expression de l'Être, plus totale, plus complète, plus achevée ? C'est précisément ce qu'imaginait Teilhard à travers l'union au *Point Oméga*.

Jusqu'à nouvel ordre, l'Astronomie moderne n'hésite pas à envisager l'existence d'une sorte d'Atome primitif où se rassemblerait la masse entière du monde sidéral ramené quelques milliards d'années en arrière. Symétriquement, en quelque sorte, à cette unité physique primordiale, n'est-il pas curieux que la Biologie, extrapolée à l'extrême (et cette fois vers l'avant) nous conduise à une hypothèse analogue : celle d'un Foyer universel (je l'ai appelé Oméga), non plus d'extériorisation et d'expansion physique, mais d'intériorisation psychique, – vers où la Noosphère terrestre en voie de concentration (par complexification) semble destinée à aboutir dans quelques millions d'années¹.

Cependant, toute forme d'achèvement, de résolution, d'aboutissement, ne sont-ils pas autant d'artifices du langage pour dire autrement ce qui ne serait en fait qu'un épuisement, un essoufflement et une extinction de la vie elle-même ; une victoire de la mort ? Or, *Oméga* n'a pas plus de raison d'être le point culminant de la vie et de la cosmogenèse, que l'Atome primordial matérialisant ce qui sera plus tard appelé le big bang, n'a de raison d'en être le point d'origine. Car c'est le propre de la vie que de ne jamais atteindre son but ; parce que

1 Pierre Teilhard de Chardin, *La place de l'homme dans la nature*, 10/18, 1962 [1956], pp. 161-162.

sans but à atteindre. Son objectif n'est-il pas à trouver dans son mouvement même et non pas dans un quelconque achèvement de ce dernier ? Toute complexité nouvellement élaborée ne se suffit jamais à elle-même parce que les forces qui l'animent sont infinies, inépuisables et par conséquent irrésolues.

En tant qu'êtres pensant, nous dit Bergson, nous pouvons appliquer les lois de notre physique à notre monde à nous, et sans doute aussi les étendre à chacun des monde pris isolément, mais rien ne dit qu'elles s'appliquent encore à l'univers entier, ni même qu'une telle affirmation ait un sens, car l'univers n'est pas fait, mais se fait sans cesse. Il s'accroît sans doute indéfiniment par l'adjonction de mondes nouveaux¹.

Si, il y a plusieurs centaines de millions d'années, les différents agencements atomiques, moléculaires et organiques ont tour à tour synthétisé de nouvelles modalités de l'Être ; l'hominisation, la conscientisation et les plus récents agencements technico-sociaux sont aujourd'hui autant de nouvelles étapes sur un chemin qui n'a pas d'autre fin que d'offrir à la vie de nouveaux espaces de « je ». Il n'y a pas plus de fin dans *Oméga* qu'il n'y en a dans l'homme. L'*Homme Total* entrevu par Teilhard ; le *Surhomme* imaginé par Nietzsche, ne sont que des formes et des étapes transitoires de la conscientisation et de l'ontogenèse, amenées elles aussi à être dépassées. À terme s'il en est, et à l'image de la vie elle-même, ces deux propriétés de la Matière, de l'Existence, de

1 Henri Bergson, *L'évolution créatrice*, PUF/Quadrige, 1998 [1941], p. 242.

l'Être, devront nécessairement, si elles veulent continuer de vivre, investir de nouvelles formes ; inaugurer de nouvelles stratégies et de nouvelles complexités. *Oméga* comme le *Surhomme* ne sont que des sommets qui ne sont vus comme tels qu'au regard des progrès accomplis. Ils seront à leur tour autant de nouveaux tremplins pour de toujours plus hautes culminations.

La concentration successive des atomes, des molécules, des cellules et des différents êtres ainsi synthétisés ; la compression de la matière inanimée grâce à laquelle finissent par irradier autant de psychismes et de consciences réfléchies n'auraient véritablement de but à atteindre que si cette matière ainsi appelée à être transformée se trouvait en quantité limitée. Or tel n'est pas le cas. Car si la rotondité de notre planète nous oblige à la frugalité, à l'économie et à la préservation des ressources, il n'en demeure pas moins que, passés les nombreux défis qui se dressent devant elle aujourd'hui, l'humanité sera à même de reprendre le cours de son évolution et de sa métamorphose ailleurs et au hasard de nouvelles rencontres.

Aussi peut-on s'attendre à ce que tôt ou tard quelque chose de nouveau surgisse de nos grossiers agencements humains. Car c'est toujours en réagissant sur elles-mêmes que les complexités précédemment élaborées franchissent de nouveaux degrés et permettent de voir, selon les mots de Bergson, « dans le temps un accroissement progressif de l'absolu et dans l'évolution des choses une invention continue de formes nouvelles ».

Si la matière détient en puissance toutes les réalités possibles, le confinement, la concentration, la compression et l'interaction des différents corpuscules atomiques ou

organiques qui la composent n'ont successivement d'autre rôle que de l'exprimer en acte.

L'évolution subséquente de l'Univers peut se décrire comme une actualisation progressive de ces potentialités de la matière cosmique¹.

Hubert REEVES,
Oiseaux, merveilleux oiseaux.

ÊTRE LIBRE C'EST S'OUBLIER !

Chaque complexité nouvellement synthétisée inaugure de fait un monde nouveau. Au-delà du *point Oméga* imaginé par Teilhard ; au-delà de l'idée de Dieu elle-même, ne faut-il pas envisager au plus loin que puisse porter le regard de l'imagination, une vitalisation, une conscientisation et une super-personnalisation de la matière même de l'univers dans sa totalité observable ? N'est-il pas concevable – une fois passés les dangers qui nous menacent aujourd'hui et qui ne sont peut-être que les spasmes et les convulsions d'une métamorphose –, que nous soyons à même de tisser plus loin le réseau d'information, de communication et de création qui a pu être initié sur notre fragile planète ? Un réseau susceptible d'accroître, d'intensifier notre relation à la matière et toucher au plus près le monde dans son intimité.

Toute forme de résolution, d'achèvement, de complétion ou de révélation sont autant de termes différents pour désigner la

1 Hubert Reeves, *Oiseaux, merveilleux oiseaux*, *op. cit.*, p. 193.

mort. Or, l'univers est tout entier tourné vers la vie. Aussi, ce que nous désignons communément par la mort ne sont que les changements d'état, de forme, d'aspect d'une matière sans origine et sans fin. Nous avons fini par ériger en une généralité, une règle universelle, ce qui n'était que particularité, transition, effets superficiels plus que cause profonde. Car la mort n'est qu'un épiphénomène quand la vie est le Phénomène. Dans quelque domaine que ce soit, toutes les créations d'hier sont autant de menaces pour demain. Toute complexité, si elle veut se faire tremplin de la vie, se doit sans cesse de se remettre en cause pour ne pas risquer de paralyser et menacer ce qu'à l'origine elle était censée servir et protéger. Mais notre intelligence ne se représente clairement que l'immobilité nous dit encore Bergson.

De toutes les manières possibles et à travers tous les différents aspects de la vie ; des plus infimes aux plus incommensurables, il faut éviter, craindre, fuir tous les immobilismes, toutes les certitudes (Dieu y compris), susceptibles d'en interrompre le mouvement. Toutes les formes de création doivent permettre l'expression de la vie de toutes les manières possibles et ne jamais être créées pour elles-mêmes. Il ne faut voir en aucune chose de fin possible. Tous les immobilismes sont autant de prétextes à fixer des poisons à même de servir la mort toujours tapie dans l'ombre. Une mort qui n'a ici rien à voir avec l'extinction de toute conscience, mais qui se nourrit de l'absence de toute forme de désir, de nouveauté, de création. Une mort qui, en définitive, se repaît de perpétuité, de permanence et d'éternité terne. Être libre c'est s'oublier !

Plus nous serons enclins à prendre du recul, à élargir notre

perspective et notre vision du monde et mieux nous pourrions percevoir le mouvement d'ensemble qui anime toute chose. Oublier pour mieux se souvenir ! Oublier le présent d'une conscience individuelle et d'une personnalité toutes fictives ; absorbées par la plus élémentaire des contingences pour se laisser traverser, absorber et emporter par la vie dans ce qu'elle a de plus universel, de plus authentique et de plus originel. Ne pas circonscrire nos désirs à la seule ombre portée d'une existence passagère qui n'est qu'un faux-semblant. Accepter de bonne grâce l'augure d'un phénomène qu'on ne peut nier – l'Existence ; l'Être ; la Matière –, qui nous dépasse mais auquel nous devrions pouvoir nous fier et nous abandonner corps et âme. *Amor fati* ! clame le philosophe. Aime ton destin !

Quels que soient les événements susceptibles de bouleverser toute existence individuelle ou collective, gardons toujours à l'esprit que chaque vibration d'atome ou d'étoile ; de matière ou de conscience, sont autant de ferments pour une création à même de pouvoir se passer de quelque justification que ce soit.

Embrasser la vie à travers toutes ses manifestations, infinitésimales ou cosmologiques c'est, pour tout être conscient d'exister, la seule certitude de pouvoir, au moins le temps de son bref passage, saisir le phénomène par ce qu'il a de plus ferme, de plus solide et de plus éternel.

Depuis les premières lueurs du monde, toutes les formes de chaos ont été et sont encore les signes annonciateurs de mondes à venir. Les propres menaces que nos développements font aujourd'hui peser sur la planète et la vie de manière générale ne sont-ils pas, eux aussi, par les nouveaux comportements qu'ils nous forcent à adopter, les ferments d'une complexité nouvelle et les fondements d'un monde nouveau et plus

harmonieux ? Ces dangers contemporains ne sont-ils pas l'expression d'une entropie qui depuis toujours façonne de l'intérieur un monde en perpétuelle gestation ? D'aucuns, voyant dans nos plus sauvages comportements individuels ou collectifs la continuation du mouvement de la nature, seraient de la sorte tentés de s'en remettre confortablement à elle. Cependant, même si les effets les plus noirs de nos développements sont à même d'être tôt ou tard systématiquement endigués par autant de forces d'oppositions et donc de vie ; il ne faut pas pour autant relâcher nos efforts. Nos tendances à contenir les forces de progrès, participent elles aussi à cette évolution qui depuis les premiers mouvements de particule déploie la vie dans l'espace et le temps. Ces forces d'opposition sont dans la continuité de celles qui ont édifié les premiers atomes au sein des nébuleuses. Nos comportements sociaux et individuels sont la continuation de cette part des origines qui depuis toujours cherche par tous les moyens possibles à faire œuvre de création.

Comme nous l'avons vu à maintes reprises, l'évolution, la complexité, le progrès, la civilisation, la justice, sont autant de valeurs qui n'ont cours qu'au sein de nos sociétés humaines. Sortis de cette infime portion de la diversité universelle, ces mots sont vides de sens. L'histoire de l'humanité elle-même ne sera, une fois achevée, qu'un battement de cil à l'échelle cosmologique. Nos jugements, notre morale, nos aspirations, nos sentiments les plus terribles comme les plus magnifiques n'ont de valeur que pour nous-mêmes. Passées les frontières dressées entre les nations, ils perdent toute signification. Passées celles de notre monde et de notre temps humain, qu'en restera-t-il ? La nature n'a que faire de nos questionnements, de

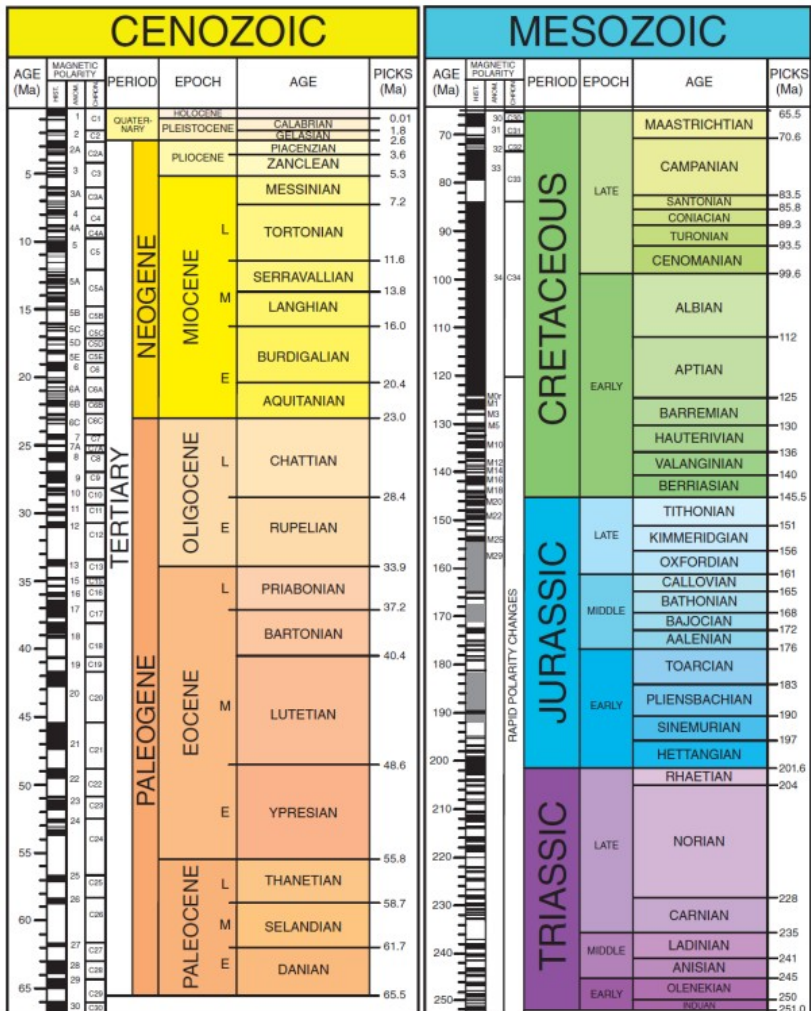
nos états d'âme, de nos rêves. Elle n'est que force de création, volonté de puissance comme l'affirme Nietzsche. Mais parler en ces termes n'est-ce pas encore prêter à la nature des sentiments humains et les intentions qui les accompagnent ? Bien au contraire, la vie prise au sens le plus large possible est fondamentalement neutre. Mais n'est-ce pas justement là que réside notre véritable liberté ? Celle qui nous rend de fait responsables, non seulement les uns des autres, mais également de toute forme de vie dans cette infime portion de l'univers que le hasard semble nous avoir légué en partage.

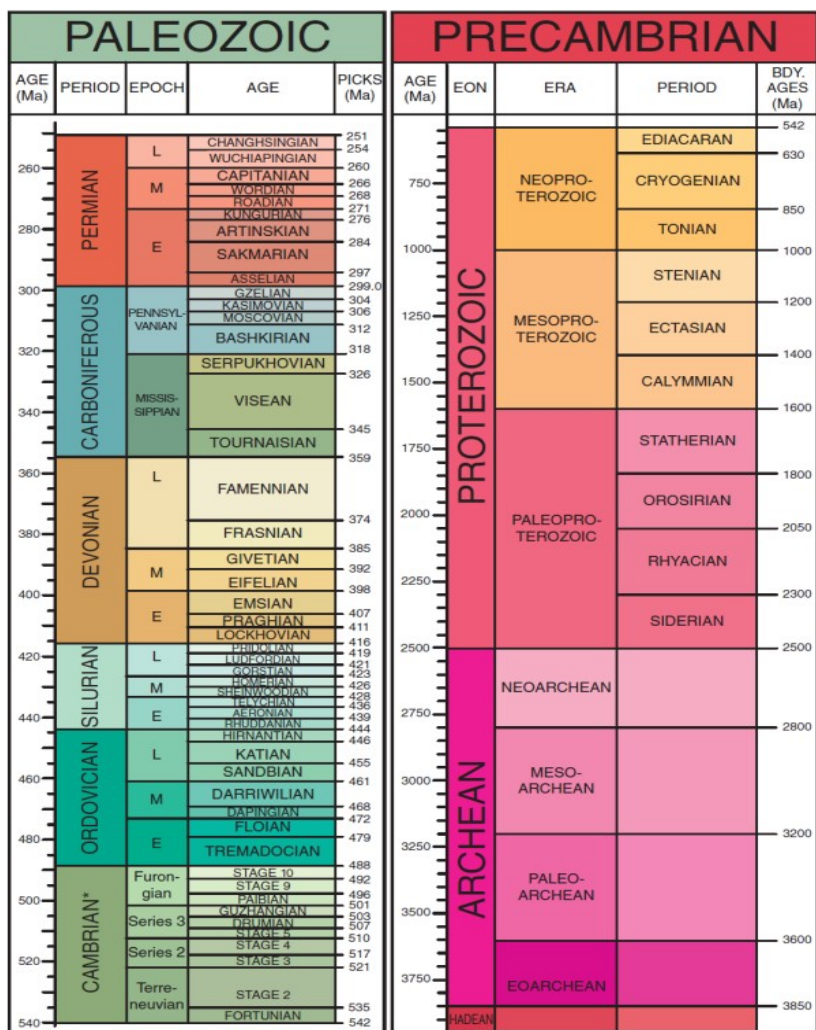
La matière est ainsi faite que, pour le dire encore avec les mots de Bergson, « toute œuvre humaine qui renferme une part d'invention, tout acte volontaire qui renferme une part de liberté, tout mouvement d'un organisme qui manifeste de la spontanéité apporte quelque chose de nouveau dans le monde ». Un monde infini, toujours à recommencer et à inventer. C'est là la plus grande forme de liberté en laquelle nous puissions rêver. Et si celle-ci comporte toujours des risques et un prix à payer, elle nous laisse cependant toute latitude pour construire notre humanité et le monde qui va avec.

Sébastien JUNCA.
Le 6 mars 2010.

ANNEXES

ÉCHELLE DES TEMPS GÉOLOGIQUES 2009





Document: © 2009. Geological Society of America.

TABLE

DU MÊME AUTEUR.....	4
INTRODUCTION.....	11
PREMIÈRE PARTIE.....	17
1 COMMUNICATION HUMANITÉ ET PROGRÈS....	21
S'OUBLIER.....	24
LA CHAIR DU MONDE.....	26
GENÈSE.....	31
LE VENTRE DU MONDE.....	32
L'IMAGE DU MONDE.....	34
LA CONNAISSANCE.....	44
2 REGARD SUR L'ÉVOLUTION.....	51
LA FAUNE DE BURGESS.....	61
3 DE VIEILLES CICATRICES.....	83
OGDY.....	88
TOUTATIS.....	92
SHOEMAKER-LEVY. 9.....	96
UNE VAGUE D'HUMANITÉ.....	105
CHICXULUB.....	109
LES ENSEIGNEMENTS.....	120

SECONDE PARTIE.....	137
INTRODUCTION.....	141
1 DOUBLE IMPACT.....	159
L'IMPACT PHYSIQUE.....	161
L'IMPACT GÉOGRAPHIQUE.....	163
LES HOMMES NUS.....	167
L'IMPACT PSYCHOLOGIQUE.....	170
POUR SOLDE DE TOUT COMPTE.....	182
2 LA GRANDE MÉTAMORPHOSE.....	193
LES SIX PREMIÈRES TROMPETTES.....	217
LE JUGEMENT.....	251
3 VERS LE SURHOMME.....	261
L'HOMME ACHEVÉ.....	288
L'HOMME PRIMORDIAL.....	293
CONCLUSION.....	299
VISIONS DU MONDE.....	304
ÊTRE LIBRE C'EST S'OUBLIER !.....	310
ANNEXES.....	315
ÉCHELLE DES TEMPS GÉOLOGIQUES 2009.....	317

Illustration de couverture: *La chute de Phaéton*
Pierre-Paul Rubens, 1604 – 1605
« National Gallery of Art » Washington
Composition © Sébastien Junca

Blessure D'ÉTOILE

Sébastien JUNCA

Depuis des milliards d'années, le chaos préside à toutes les créations ; cosmologiques, biologiques et même individuelles. Il a été et est encore le ferment de toutes les formes de vie. Au milieu de cette perpétuelle agitation, quelle place l'humanité, le progrès, la civilisation, peuvent-ils revendiquer ? Leurs figures actuelles étaient-elles inéluctables ou ne sont elles que les silhouettes évanescentes d'un mouvement qui dépasse de loin nos futilités préoccupations humaines ?

Le monde est à l'étroit au creux de lui-même. Les forces d'inertie, la matière, les esprits et les cœurs craquent de toutes parts et commencent à céder sous les assauts répétés de la Vie. D'où nous viennent nos maux ? Pourquoi en sommes-nous là, au bord d'un précipice écologique et idéologique qui a déjà commencé à nous ensevelir ?

Quels que soient l'époque ou l'endroit du monde d'où ils nous parviennent, les témoignages des hommes comme ceux de la Terre nous avertissent de la nécessité comme du possible retour d'évènements de dimension cosmique. Autant de chaos qui furent les ferments nécessaires à la naissance, au développement et à la maturation de la vie puis de la pensée sur Terre.

Notre salut comme notre condamnation ; notre éternité comme notre néant passeront par la matière parce qu'elle est pétrie de spiritualité. Comme le dit si justement Jean Guitton dans *Justification du temps*, l'homme dans cette vie, prépare inconsciemment ses organes spirituels d'éternité et qui seront plus tard les instruments de sa communication et de son équilibre.

Autodidacte épris de philosophie, Sébastien JUNCA est l'auteur de neuf ouvrages dont AU CŒUR DE LA CRISE (2014) paru chez Demopolis et préfacé par Gérard MORDILLAT.

